UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01931931 8

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO 5, CANADA

http://www.archive.org/details/lalittaturefra00sain

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DES ORIGINES A 1870

SAINTE-BEUVE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DES ORIGINES A 1870

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

AVANT-PROPOS

Je pourrais répéter tout d'abord ici ce que j'ai dit en tête du tome II. Sainte-Beuve n'a presque rien négligé du temps qu'enferment les chapitres de ce volume, nous conduisant de 1600 à 1650 environ. Un seul grand nom y brille par son absence, celui de Descartes. Descartes a été traité aussi sévèrement par lui que Calvin. Les quelques pages qu'il lui consacre dans son Port-Royal ne se prêtent pas à un exposé direct et, si j'ose dire, indépendant. Le philosophe n'y est étudié que de biais et par rapport soit à Pascal, soit à Arnauld. L'écrivain est négligé. Je me suis borné à reproduire la sorte de parallèle, du reste incomplet, entre Pascal et lui, les autres pages nous entraînant dans de longs développements d'une portée littéraire assez faible.

A d'autres égards j'ai dû, faute de place, consentir à des mutilations que je suis le premier à déplorer. Cinquante pages sur Pascal et Port-Royal, c'est beaucoup si l'on veut garder les proportions, c'est bien peu du point de vue de l'auteur, qui, outre six volumes compacts dont Port-Royal est la principale matière, a encore multiplié les études sur Pascal, sur les mères Agnès et Angélique, sur Arnauld, etc. On peut soutenir que toute la première partie du XVIIe siècle pivote, dans la pensée de Sainte-Beuve, autour de cette humble et savante maison, où sa ferveur inlassable l'a fait revivre lui-même en pensée, et à laquelle il n'a cessé de revenir. Déjà pour Montaigne il a fallu s'adresser là, et si j'avais pu m'étendre davan-

tage, j'aurais reproduit l'admirable analyse du Polyeucte *dont l'action imaginaire est commentée à l'aide des très réels événements qui marquèrent la réforme de l'abbaye dans la voie de l'austérité et de la piété intransigeante. Plus tard, je devrai aller chercher encore dans le* Port-Royal *le point de vue d'un Sainte-Beuve plus mûr, plus dégagé des préventions romantiques sur Racine et sur Boileau* (1).

Un mot, enfin, de la répartition en chapitres d'une matière, devenue si abondante qu'elle décourage parfois la bonne volonté du lecteur respectueux, qui voudrait tout prendre et doit sacrifier la plus grande part de sa cueillette. Je ne songe pas à contester ce qu'il y a d'un peu arbitraire dans un groupement où, d'une part, sont rangés des ouvriers de la langue et du style comme Balzac, Voiture et Vaugelas, tandis qu'on a classé séparément et réunis de façon étroite quatre grands seigneurs de lettres, La Rochefoucauld, Retz, Saint-Évremont et Bussy-Rabutin.

Qu'on veuille bien me concéder que ce n'est pas sans mûre et longue réflexion que cette disposition a été adoptée. Le court chapitre sur Méré et Mlle de Scudéry a été placé où il est, comme formant la transition. Avec l'auteur des Conversations, *trop oublié (et injustement) nous entrons dans un monde, où, certes, Balzac et Voiture furent introduits, mais qui n'était point le leur. L'esprit de société est, semble-t-il, parfaitement caractérisé chez Méré et Mlle de Scudéry ; le voisinage du chapitre sur l'Académie (je l'aurais voulu plus immédiat si, après Malherbe, cette grande institution ne trouvait na-*

(1) Outre les six volumes du *Port-Royal*, où le nom de Pascal est inscrit partout, on devra lire, pour compléter la pensée de Sainte-Beuve, les études des *Causeries* (t. V et IX), un article des *Portraits littéraires* (t. III). De plus, on trouvera dans les *Portraits contemporains* (V, 192-224, comp. III, 29-59) d'importantes pages sur le même sujet. Et je fais grâce de ce qui est dit en passant et à telle ou telle occasion.

turellement sa place) ajoute encore du relief à ces deux figures, trop souvent négligées dans les ouvrage d'histoire littéraire. Et quant au rapprochement que j'ai fait de La Rochefoucauld, Retz, Saint-Évremont et Bussy, j'ose dire que je suis couvert par Sainte-Beuve lui-même, qui, à diverses reprises (1), *l'a indiqué et comme imposé. Dans la seule étude sur Bussy, il sera souvent question de Saint-Evremont, et les analogies, comme les dissemblances de pensée et d'attitude, seront soulignées à plaisir. De même pour l'auteur des* Maximes *qui à un endroit est peint d'après Retz et ses admirables* Mémoires. *On peut ajouter qu'il n'y a pas que la parenté des idées familières à ces quatre écrivains, nullement professionnels et plutôt dédaigneux de tout ce qui touche au métier de lettres, il y a aussi la chronologie, dont je puis me recommander. Trois d'entre eux sont nés en 1613, et ce curieux synchronisme est fait pour impressionner. Bussy est à peine leur cadet ; je confesse qu'il est le seul que Sainte-Beuve ait nettement qualifié de libertin* (Port-Royal, *V, 526) ; mais il n'a négligé aucune occasion de les ranger dans une même famille d'esprit, ou du moins de nous les montrer étroitement apparentés par une indifférence en matière de foi qui touche au scepticisme absolu chez La Rochefoucauld, comme elle aboutit au libertinage affiché et même cynique chez Bussy.*

D'autre part il n'a pas dépendu de moi que Honoré d'Urfé, Ménage et quelques autres figures de second plan vinssent compléter le tableau d'une époque, dont le caractère transitoire ne diminue point la grandeur et accentue plutôt l'intérêt. J'ose croire, enfin, qu'on n'estimera point trop factice la coupure là où je l'ai faite, renvoyant Madame de Sevigné et Madame de La Fayette au tome IV, alors que Bussy et La Rochefoucauld étaient

(1) Voyez, notamment, *Causeries*, t. III, p. 360 ; t. XIII, 181 ; *Nouveaux Lundis*, t. V, 382 ; t. VIII, 60 ; t. XIII, 416 ; *Portraits de femmes*, p. 301.

retenus par moi; il m'en a coûté, aussi, d'isoler la jeunesse de Racine et de Boileau des pieux maîtres, qui contribuèrent tant à former le premier et influèrent profondément sur le second. Mais ce tome était déjà bien chargé et on retrouvera, dans le suivant, l'écho des leçons que les Messieurs de Port-Royal donnèrent au futur auteur de Phèdre *et des entretiens où ils aiguisèrent plus ou moins involontairement la verve du grand Satirique.*

M. W.

RÉGNIER (1)

Cependant l'école de Ronsard avait fait son temps, avait suivi et accompli son cours; elle avait eu très vite ses trois saisons, et après Des Portes, avec Bertaut et Du Perron, elle finissait par s'allanguir. Des Portes a, en effet, du Quinault pour la tendresse et la mollesse des accents; il est à la fois le Racine et le Quinault de cette école si hâtive de Ronsard. Les guerres civiles survenant avaient coupé encore une fois le train des choses et mis la tradition en défaut. Une nouvelle impulsion se faisait entendre, lorsque Malherbe parut. Je crois qu'un Malherbe était nécessaire, quoique Régnier s'en soit très bien passé; je crois qu'il était urgent qu'un nouveau chef d'école redonnât un coup d'archet décisif, et marquât sévèrement la mesure. Il n'en est pas moins à regretter que l'élément négatif, répulsif du passé, soit entré pour une si grande part dans la disposition du réformateur. En France, le procédé invariable de chaque école poétique à son début est de rompre net avec celle qui précède, de réagir contre et de n'en pas vouloir hériter.

Régnier, au reste (et on ne l'en saurait louer), fut aussi négatif de l'avenir que Malherbe l'était du passé. Neveu de Des Portes, il se croyait de son école et de celle de Ronsard : il était surtout de la famille de Rabelais, de Villon et des bons vieux Gaulois, — de cette

(1) Ces pages de début sont empruntées à une étude parue en tête de la publication de M. Eugène Crépet, *Les Poètes français*, étude recueillie dans le t. III des *Premiers Lundis*.

famille modifiée toutefois et fortifiée par le régime et la nourriture de Ronsard. Grâce à ces qualités complexes et naturelles, Régnier nous représente l'un des moments, une *époque* de notre poésie. Omettre Régnier ou ne le nommer qu'en courant, ce serait négliger une des formes les plus pleines et les plus essentielles de notre langue poétique. De nos jours, la réaction anti-classiquel'a porté très haut; il a profité de tout ce que dans un temps, on a prétendu retirer à Boileau et aux réguliers. S'étant mis en opposition déclarée avec Malherbe, et s'étant fait le défenseur des vieux poètes, il est devenu le premier nom auquel s'est rattaché volontiers le mouvement moderne quand on est allé rechercher ces vieux chefs par-dessus la tête de Malherbe.

Il ne faut rien s'exagérer. Toutes les satires de Régnier sont loin d'être égales en mérite, en intérêt. Il y a de la rondeur, de bons vers (oh! des vers charmants), de bonnes tirades, une veine riche, une sève courante, mais aussi bien des solutions de continuité, bien des inégalités, bien des troubles de diction; après quelque chose de neuf et de vif, il rentre tout à coup dans le lieu commun, dans la copie des Anciens; il divague. Deux de ses satires, pour nous, se détachent entre toutes : l'une littéraire, l'autre morale; la satire contre Malherbe et celle de *Macette*. La satire toute littéraire à l'adresse de Malherbe estexcellente, non en totalité, mais dans toute sa partie critique. Sachons pourtant qu'en parlant si plaisamment de Malherbe et en traçant le portrait du poète-grammairien auquel il oppose celui d'un libre et naïf génie, c'est-à-dire le sien propre, Régnier jugeait bien plus son adversaire d'après ses propos que sur ses écrits et ses œuvres mêmes. Malherbe avait très peu publié du vivant de Régnier. Celui-ci n'a pas vécu assez pour connaître le vrai, le grand et royal Malherbe, pour assister à son

entier développement et à son triomphe. Hélas! il faut tout dire : tandis que, Régnier mourait de débauche à moins de quarante ans, Malherbe, lui, ne cessait de grandir, de mûrir, de rajeunir jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, alors que, terminant une de ses plus belles odes, il pouvait s'écrier dans un juste orgueil :

Je suis vaincu du Temps, je cède à ses outrages :
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner, en ses derniers ouvrages,
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Voilà ce qui est à opposer au portait si séduisant, si chaud de verve, et si charmant de nonchaloir, que Régnier a tracé de lui-même. Pour nous, ne sacrifions Malherbe à Régnier, ni Régnier à Malherbe. Régnier, vis-à-vis de Malherbe, n'a rien perdu, mais il ne gagne pas tout. Ce sont deux théories, deux tempéraments en présence : d'une part, la théorie de la veine libre et du premier jet, du laisser-aller, de la verve pure et simple quand elle vient et comme elle vient (Régnier ou Alfred de Musset) ; et d'autre part, celle de la verve contenue, élaborée, resserrée et fortifiée par l'art (Malherbe ou André Chénier). Selon Malherbe, il ne suffit pas de cueillir à pleines mains et de ramasser dans un pré de belles fleurs, il faut savoir encore les *tresser*.

Mais dans la satire de *Macette*, contre la Dévote hypocrite, Régnier a fait un chef-d'œuvre. Cette pièce, admirable d'un bout à l'autre, prouve tout ce qu'avec du travail et une conduite meilleure de son talent il aurait pu être, et le rang qu'il pouvait tenir entre les plus mâles génies. Tout coup porte ; ce sont à tout

moment des vers nés proverbes, et qui, s'ils ne l'étaient déjà, le sont aussitôt devenus ; le texte en est semé. Il y coule une verve ardente, généreuse, une verve sans fin. Le poète a atteint la plénitude de son style. C'est tout à fait le ton de Molière avec plus de pureté, et sans rien de ces étrangetés qui nous déroutent ailleurs chez Régnier et nous font perdre la trace. C'est son *Tartufe*, à lui, et son *École des Femmes* à la fois. On a par là l'idée de tout ce que Régnier aurait pu faire. C'est le meilleur exemple de cette poésie de pure race, franche du collier, gauloise de suc et de sève, qui s'est trop perdue. Rien n'est plus propre à nous faire comprendre ce qu'aurait été la poésie française, si elle avait su échapper au trop de politesse du XVIIe siècle, et si, avant de tant chercher à se clarifier au risque de s'affaiblir, elle avait pu arriver, dans un tel génie, ou dans les génies tournés vers d'autres genres, à son entière maturité,

Régnier, pas plus que d'autres génies nés gaulois, n'était incapable de tendresse, bien qu'il n'y ait pas abondé habituellement; mais, comme Villon, il a eu des accents rares et sentis, ses éclairs de mélancolie d'autant plus à remarquer et plus touchants : ainsi dans ces Stances qui ont pour refrain ce vers plaintif retourné et modulé sur tous les tons :

Hélas ! répondez moi, qu'est-elle devenue !

C'est singulier à dire d'un poète aussi libertin que l'était Régnier; mais dans l'accent ému et pénétré de ces Stances, il y de l'Orphée qui a perdu son Eurydice.

Je m'arrête, n'ayant voulu que louer Régnier de ses fierté de style, de ses aimables nonchalances de tous ses dons heureux, sans faire de son éloge une injure à Malherbe. Regrettons ces séparations de beaux génies,

ne les aggravons pas ! Concilions-les du moins dans notre critique ouverte, équitable, nous gardant de les imiter dans leur mutuelle injustice, et de rendre, à notre tour, la pareille au rigoureux Malherbe pour s'être donné le tort de rebuter une telle poésie et de s'aliéner un tel *compère !*

MALHERBE [1]

On entrait dans la première année du XVI.e siècle : l'école de Ronsard était encore en pleine vogue ; Des Portes et Passerat vivaient ; Bertaut n'avait que quarante-huit ans et Régnier que vingt-sept, quand on commença à parler sérieusement dans Paris et à la cour du talent poétique d'un gentilhomme normand qui, depuis longtemps, habitait en Provence, et ne venait dans la capitale que quand des affaires l'y obligeaient. Ce gentilhomme, nommé François Malherbe, n'était déjà plus de la première jeunesse ; il avait quarante-cinq ans, d'ailleurs plein de feu et de virilité. On citait de lui des mots heureux, des reparties originales, mais assez peu de vers. Du Perron le vanta fort à Henri IV, qui se promit de l'appeler à la cour. Par malheur, les finances ne permettaient plus de récompenser des sonnets, comme sous Henri III, par dix mille écus de rente ; et le rigide Sully, qui aimait mieux la bure et la laine que les beaux tapis et la soie, pensait sans doute, comme Malherbe lui-même, qu'*un poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un joueur de quilles*. Ce fut donc seulement quelques années après 1605 que, informé par Des Yvetaux d'un voyage de Malherbe à Paris, Henri IV le fit venir, l'engagea à rester, et, n'osant fronder toutefois l'économie de son ministre, chargea M. de Belle-

(1) *Tableau de la poésie*, etc., p. 251, sq. et *Nouveaux Lundis*, t. XIII, reproduisant un article de la *Revue Européenne* du 15 mars 1859.

garde de donner au poète le lit, la table et les appointements. Vu de plus près, Malherbe ne perdit pas dans l'estime. On reconnut que, s'il faisait peu de vers, il les faisait bons ; mais on ne put s'habituer si vite à sa manière de juger les autres. Il ne parlait des renommées les mieux établies qu'avec un dédain profond. Le seul poète qu'il estimât était Régnier, et encore il l'avait pour ennemi. Bertaut, selon lui, était tolérable quelquefois ; mais Ronsard, mais Des Portes, il les traitait en toute occasion sans pitié : il chargeait leurs exemplaires de critiques et même d'injures, au grand scandale des hommes élevés dans l'étude et l'admiration de la vieille poésie (1). Nous aussi, avouons-le, nous qui venons de parcourir ces âges trop oubliés et d'y trouver çà et là d'utiles et agréables dédommagements, nous ne ne pouvons nous empêcher d'en vouloir à Malherbe pour son extrême rigueur. Déjà plus d'une fois des mots amers, d'irrévérentes paroles nous sont échappés sur son compte. A force de vivre avec ses devanciers, nous les avons aimés, et leur cause est presque devenue la nôtre. Il faut bien nous en détacher pourtant ; voici le moment de la séparation venu ; car, si l'arrêt est dur dans les formes, et si l'on peut en casser quelques articles, il n'est que trop juste par le fond. Malherbe, comme Boileau, a encore plus de bon sens que de mauvaise humeur (2), et, de gré ou de

(1) Le vieux Pasquier, qui écrivait le livre VII de ses *Recherches* après 1606, comme on le voit par son chapitre X, n'a pas nommé Malherbe et semble à son tour, malgré cet ancien quatrain *sur la main*, l'avoir tout à fait ignoré ou dédaigné.

(2) « Je sais bien que votre jugement est si généralement approuvé que c'est renoncer au sens commun que d'avoir des opinions contraires aux vôtres. » (*Lettre de Racan à Malherbe.*)

« Il (Malherbe) ne paroîtra pas avoir plus d'esprit qu'un autre, mais la beauté de ses expressions le mettra au-dessus de tous. Il n'aura pourtant pas l'âme délicate pour l'amour, quoiqu'il ait une délicatesse d'esprit admirable dans ses vers. Mais enfin il

force, on est souvent ramené à son avis. Suivons donc ce *guide fidèle*, quoique un peu grondeur : lui seul peut nous introduire et nous initier à la poésie de Racine.

Comment Malherbe en était-il venu à concevoir des idées de réforme si soudaines et si absolues ? C'est la première question qu'on s'adresse, et l'on a quelque peine à y répondre. Tout le temps de sa vie qu'il passa en Provence, depuis dix-neuf ans jusqu'à cinquante ans environ, est aussi stérile en renseignements qu'en productions ; il ne reste que cinq ou six pièces de vers d'une date antérieure à 1600. Le petit poème des *Larmes de saint Pierre*, imité du Tansille et publié en 1587, atteste qu'à cette époque, le poète en était encore, comme ses contemporains, aux imitations de l'Italie. A part toutefois l'affectation et l'enflure, il y a déjà dans cette œuvre de jeunesse un éclat d'images, une fermeté de style et une gravité de ton qui ne pouvaient appartenir qu'à la jeunesse de Malherbe. Il est vraisemblable qu'après avoir *ronsardisé* quelque temps, comme il en est convenu plus tard, Malherbe, livré loin des beaux-esprits de la capitale à des études recueillies et solitaires, finit par rompre de lui-même avec ses premiers modèles et revint, à force de bon sens, à un goût meilleur. Mais en cette louable réforme, dont tout l'honneur lui appartient, il ne s'est pas arrêté à temps et n'a pas porté assez de ménagement ni de mesure. Arrivé de Provence à Paris comme un censeur en colère, on le voit d'emblée outrer les choses et brusquer les hommes ; son acharnement contre Ronsard et Des Portes, et même contre les

sera universellement reconnu pour un homme digne de toutes les louanges que la belle poésie peut faire : aussi sera-t-il loué généralement de tout le monde, quoiqu'il soit destiné à ne louer presque jamais les ouvrages de personne. » (Mlle de Scudéri, *Clélie*, Songe d'Hésiode.)

Italiens et Pétrarque (1), ressemble quelquefois à du fanatisme ; surtout sa ferveur pour la pureté de la langue dégénère souvent en superstition. Voici le portrait qu'a tracé de lui l'un de ses élèves, de ses amis et de ses admirateurs, le fondateur officiel de la prose française, comme Malherbe l'a été de la poésie : « Vous vous souvenez, dit Balzac dans le *Socrate chrétien*, du vieux pédagogue de la cour, et qu'on appeloit autrefois le *tyran des mots et des syllabes*, et qui s'appeloit lui-même, lorsqu'il étoit en belle humeur, le grammairien en lunettes et en cheveux gris... J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes différences entre *pas* et *point*, qui traite l'affaire des *gérondifs* et des *participes* comme si c'étoit celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières. Ce docteur en langue vulgaire avoit accoutumé de dire que depuis tant d'années il travailloit à dégasconner la cour, et qu'il n'en pouvoit venir à bout. La mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période, et l'an climactérique l'avoit surpris délibérant si *erreur* et *doute* étoient masculins ou féminins. Avec quelle attention vouloit-il qu'on l'écoutât quand il dogmatisoit de l'usage et de la vertu des particules (2) ! » Ce soin de la langue était

(1) Il disait que les sonnets de Pétrarque étaient à la *grecque*, aussi bien que les épigrammes de Mlle de Gournay. Pour entendre ce mot, il faut savoir que Mlle de Gournay, répondait aux critiques qu'on faisait de ces mauvaises épigrammes, en disant qu'elles étaient à la grecque. Ainsi Malherbe trouvait Pétrarque détestable. Passe encore s'il s'en était tenu aux *pétrarquistes*. Au reste, les poètes italiens du temps lui rendaient bien mépris pour mépris, et un jour le cavalier Marin, au sortir d'une lecture où Malherbe, à son ordinaire, avait beaucoup mouché et craché, assura *n'avoir jamais vu d'homme plus humide ni de poète plus sec*.

(2) (*Discours dixième*). — Quoique Balzac n'ait pas écrit le nom de Malherbe au bas du portrait, on ne saurait se méprendre à son intention : le signalement ne va qu'à Malherbe ; c'est bien lui qui se vantait d'avoir *dégasconné la cour*. Mais comment Balzac s'est-il ainsi permis de tourner en caricature son ancien mai-

devenu pour Malherbe une véritable religion : si bien qu'au lit de mort, à l'heure de l'agonie, il s'irritait des solécismes de sa garde-malade, et l'en gourmandait vivement, malgré les exhortations chrétiennes du confesseur.

Les changements matériels introduits par Malherbe dans la langue et la versification sont nombreux et importants ; rien n'en donne une idée plus nette que la lecture des notes sur Des Portes, ou, à leur défaut, l'excellent discours de Saint-Marc, composé d'après ces notes. C'est, à vrai dire, un art poétique complet écrit sous la dictée du poète. Nous allons en examiner et en discuter les articles principaux :

1° Malherbe proscrit les rencontres de voyelles ou hiatus. A côté de ce vers de Des Portes :

Mon mortel ennemi par eux a eu passage,

il écrit : « *a par eux eu passage.* »

A côté de cet autre vers :

A cheval et à pied, *en bataille rangée.*

on lit : « Cacophonie *pied en bataille*, car de dire *piet en* comme les Gascons, il n'y a pas d'apparence. » Bien que nous approuvions en général cette réforme de Malherbe, nous remarquerons toutefois avec Marmontel que le réformateur est allé un peu loin, et qu'on a le droit de lui reprocher un scrupule excessif. S'il est, en effet, des concours de voyelles qui choquent et qu'il

tre, dont il parla en vingt autres endroits avec tant de louanges et de respect? Bayle et Saint-Marc trouvent le trait inexplicable, et on ne le conçoit bien qu'en pensant que l'auteur est allé ici fort au delà de son intention, entraîné par l'amour de la phrase et par sa méthode de redoublement. Il ne faut pas oublier non plus que c'est le Socrate chrétien qui parle, c'est-à-dire un homme d'une religion austère et assez peu soucieux des lettres profanes.

importait d'interdire, il en est aussi qui plaisent et qu'il convenait d'épargner. Les anciens trouvaient une singulière mollesse dans les noms propres de *Chloë*, *Danaë*, *Laïs*, *Leucothoë ;* quoi de plus doux à prononcer que notre verbe impersonnel *il y a* (1) ? Les élisions, d'ailleurs, ne font-elles pas souvent un plus mauvais effet que les hiatus ? et pourtant on les tolère. La Fontaine et Molière se sont donc avec raison permis d'oublier par moments la règle trop exclusive de Malherbe.

2° Celui-ci est allé bien plus loin encore dans son aversion contre les enjambements ou *suspensions*. Des Portes a dit :

> O grand Démon volant, arrête la meurtrière
> Qui fuit devant mes pas : car pour moi je ne puis :
> Ma course est trop tardive, et plus je la poursuis,
> Et plus elle s'avance en me laissant derrière.

Or, Malherbe : « Le premier vers achève son sens à la moitié du second, et le second à la moitié du troisième. » Pour nous, il n'y a rien là dedans qui nous scandalise : et, bien au contraire, nous aimons mieux cette cadence souple et brisée des alexandrins que de

(1) « Après tout, si nous observons ces belles instructions d'aujourd'hui sur les heurts de voyelles, nous ne dirons plus *peu à peu, çà et là, entre cy et là*, étant néanmoins à conclure en passant que tous les adverbes ne sont qu'un mot encore qu'ils soient en diverses pièces ; plus aussi *mari et femme, père et enfants, toi et elle, toi et moi, tu as, tu es, il y a, qui est-ce, en terre et aux cieux*... Non seulement il ne nous faut plus finir et commencer deux vers de suite par voyelles ou vocales, si ce bâillement est crime, la fin de l'un étant fort liée au commencement de l'autre ; mais, si nous ne disons cet *entre cy et là*, il ne faut plus dire *liez-la* ; si nous ne disons *où êtes*, il ne faut plus dire *mouettes* et *poètes* ; si nous ne disons *et elle*, il ne faut plus dire *moelle* ou *ruelle ;* si nous ne disons *qui est-ce*, il ne faut plus dire *déesse* ou *liesse*, etc. » (Mlle de Gournay, *de la Façon d'écrire de MM. Du Perron et Bertaut.*)

les voir marcher au pas, alignés sur deux rangs, comme des fantassins en parade (1).

3° Autant en dirons-nous au sujet de la *césure*, à laquelle Malherbe donna force de loi. Déjà l'on a vu combien sa critique était méticuleuse sur ce point. Encore un exemple :

Mais celui qui voulait pousser ton nom aux cieux, etc.

« Foible. C'est un vice quand, en un vers alexandrin, comme est celui-ci, le verbe gouvernant est à la fin de la moitié du vers, et le verbe gouverné commence l'autre moitié, comme ici *vouloit* est gouvernant, et *pousser* gouverné. » A quoi peuvent être bonnes de telles formules, sinon à aider la médiocrité et à entraver le talent !

4° Malherbe a été un strict observateur de la rime ; on sait qu'il reprochait à Racan de rimer les simples et les composés, comme *temps* et *printemps*, *jour* et *séjour*, *mettre* et *permettre*, etc., etc. « Il lui défendait encore de rimer les mots qui ont quelque convenance, comme *montagne* et *campagne*. Il ne pouvoit souffrir que l'on rimât les noms propres les uns après les autres, comme *Thessalie* et *Italie*, *Castille* et *Bastille ;* et sur la fin il étoit devenu si rigide en ses vers qu'il avoit même peine à souffrir qu'on rimât des mots qui eussent tant soit peu de convenance, *parce que*, disoit-il, *on trouve de plus beaux vers en rapprochant des mots éloignés qu'en joignant ceux qui n'ont quasi qu'une même signification*. Il s'étudioit encore à cher-

(1) Mlle de Gournay (*loc. cit.*) revendique pour le vers cette « coupure qu'on rejette aujourd'hui, bien qu'à tort, pourvu qu'on en use avec mesure, puisque l'âme de la poésie, surtout héroïque, consiste en une brusque et généreuse vigueur, qui ne va guère ou point du tout sans brièveté. » Et à son gré rien n'est plus contraire à la brièveté que cette obligation de finir toujours le sens avec le vers.

cher des rimes rares et stériles, dans la créance qu'il avoit qu'elles le conduisoient à de nouvelles pensées, outre qu'il disoit *que rien ne sentoit davantage son grand poète que de tenter des rimes difficiles.* » (Mémoires pour servir à la vie de Malherbe.) Nous ne saurions trop applaudir à la finesse et à sagacité de ces remarques ; elles avaient d'autant plus de mérite, que Ronsard et son école avaient porté quelques atteintes à la rime autrefois si riche dans Villon et dans Marot. Il faut reconnaître pourtant que sur ce point, non plus que sur tant d'autres, Malherbe ne s'est pas abstenu de l'excès. Oubliant que la rime relève de l'oreille plutôt que des yeux, et qu'il est même piquant quelquefois de rencontrer deux sons parfaitement semblables sous une orthographe différente, il blâmait les rimes de *puissance* et *innocence*, de *conquérant* et *apparent*, de *grand* et *prend*, de *progrès* et *attraits ;* il croyait saisir entre ces terminaisons pareilles des nuances délicates. Et qu'on ne dise pas pour son excuse qu'alors sans doute ces nuances de prononciation existaient et pouvaient aisément se percevoir. Mlle de Gournay, qui a écrit un traité *des Rimes*, contredit positivement Malherbe et réfute ses subtilités avec beaucoup de sens et une grande intelligence de la matière (1). Le bon Régnier,

(1) « Veut-on savoir si j'ai menti quand je maintiens que l'un et l'autre de ces poètes (*Bertaut et Du Perron*) suivent la brigade de Ronsard, Du Bellay et Des Portes, partant contrebuttent celle qui s'est élevée en nos jours ; en sorte que, si elle est fondée de raison, ils restent des buffles avec tous leurs précurseurs...? Ils riment partout *chair* et *cher*, sans faire différence de cet *a* à cet *e*, ni de diphtongue à voyelle. Ils emploient sous même considération, non point une fois ni deux fois, mais partout et toujours ces couples et leurs pareilles, *impatience* et *puissance*, *serpents* et *rampants*, *amants* et *serments*, et riment enfin tout ce que la prononciation de Paris et de la cour fait tomber en cadence uniforme, sans s'informer, à la façon des nouveaux poètes, ou pour le moins de la plupart d'entre eux, si les externes savent bien prononcer ou non ces accouplages de l'*a* contre l'*e*. Ils ont

tout négligé et incorrect qu'on a voulu le faire, demeure encore supérieur à son rival par la richesse, l'abondance et la nouveauté de ses rimes.

5° De temps immémorial, les poètes français s'étaient arrogé quelques licences de langage, quelques privilèges d'élision que Malherbe a cru devoir abolir. On se rappelle que Tahureau nous a montré Vénus

> Croisant ses beaux membres nus,
> Sur son Adonis *qu'ell'* baise, etc., etc.

Des Portes a dit :

> La grâce, quand tu *marche*, est toujours au-devant.

Les poètes des autres nations modernes ont conservé quelques licences analogues, compensation bien légère de tant de gêne; les nôtres en ont été dépossédés en

aussi quelques rimes hardies..., comme *Jupiter* et *agiter*, *frères* et *contraires*, *jaloux et cailloux*, d'une inégalité merveilleuse pour gens qui font leur idole des menues pédagogies de la grammaire, vu qu'en chacune de ces rimes il faut défigurer un mot en le prononçant, et vu que d'ailleurs une partie de ces mêmes écrivains est si sucrée jusques ici que d'avoir refusé à rimer *action* contre *pension*, *passion* et leur suite, à rimer encore l'*âle* et le *blasme* contre la *flamme*... Veut-on rien de plus plaisant? Veut-on mieux défendre de poétiser en commandant de rimer? Car comment seroit-il possible que la poésie volât au ciel, son but, avec telle rognure d'ailes et qui plus est éclopement et brisement...? Faut-il pas dire aussi qu'ils ont, non bonne oreille, mais bonne vue, pour rimer, dont il arrive qu'il nous faille un de ces matins à notre tour écrire des talons et danser des ongles?... » (*Loc. cit.*) On conçoit d'ailleurs la tactique de Mlle de Gournay et pourquoi elle tient à démontrer que Bertaut et Du Perron *suivent la brigade de Ronsard :* c'est que cela prouvé, comme les deux prélats ont encore une réputation presque intacte d'élégance et de politesse, il s'ensuivra que Ronsard, Du Bellay et Des Portes ne doivent pas être réputés si rudes et si barbares. Il est à remarquer qu'elle ne songe presque jamais à Du Bartas et qu'elle ne l'assimile pas volontiers aux poètes de la Pléiade.

vertu de l'arrêt porté par Malherbe, et visé depuis par l'Académie (1). Puisque le réformateur était en si bon train, il a eu raison d'ordonner l'élision de l'e muet final précédé d'une voyelle, comme dans les mots, *vie*, *joie*, qu'on pouvait faire avant lui de deux syllabes. Il a également bien été conseillé de son oreille lorsqu'il a réduit à une syllabe les mots *voient*, *croient*, *aient*.

6° Nous ne suivrons pas Malherbe dans tout ce qu'il a dit contre les inversions dures et forcées, les cacophonies, les consonnances de l'hémistiche avec la fin du vers et de la fin d'un vers avec l'hémistiche du précédent ou du suivant, etc., etc... Ces conseils fort judi-

(1) « Quant au manquement des articles ou particules *point* et *pas*, et autres mercerie de cette espèce, que seroit-il besoin de l'extraire ni marquer aux écrits de ces deux poètes (Bertaut et Du Perron), y étant si vulgaire, ou de le justifier, étant si naturel? Avec l'usage superstitieux d'une nuée de particules, ces nouveaux veulent allonger le caquet sur le papier (autant qu'ils écourtent la langue partout ailleurs, excommuniant le quart de ses mots), au lieu qu'il le faudroit accourcir au possible; car l'excellence et la vigueur d'un dialecte consiste, entre autres choses, en la breveté, et le nôtre françois est des plus babillards. Joint qu'entre tous les genres d'écrire, la poésie s'habille court :

Verborumque simul vitat dispendia, parca ;

retranchant de tout temps je ne sais quoi de la quantité des mots, et même parfois de leur longueur, autant que l'oreille le peut souffrir. Horace s'en mêle des premiers, notamment en son *valdius* pour *validius* de l'*Art poétique*..., sans oublier que Vida, cet autre excellent ouvrier, commande, par règle expresse, de tronquer les mots traînassiers, et les tronque ici :

Deterere interdum licet atque abstraxe secando
Exiguam partem, et strinxisse fluentia verba.

La Muse procède en cette manière, afin de ramasser beaucoup de substance en peu d'espace, pour ce qu'elle sait qu'une des plus belles parties de son triomphe consiste à frapper brusquement un lecteur, et qu'elle ne le peut frapper brusquement sans le frapper brèvement. » (Mademoiselle de Gournay, *loc. cit.*)

cieux et fort utiles n'ont d'inconvénient qu'autant qu'on les érige en règles générales et obligatoires. Mais ce qu'il écrit contre les *chevilles* ou *bourres* nous paraît tenir à une conception du vers trop mesquine et trop fausse pour ne pas exiger réfutation. Il a l'air de croire, comme l'expression l'indique assez clairement, que le poète, dès qu'il ne peut assouplir sa pensée aux conditions de la mesure et de la rime, prend hors de cette pensée quelque détail insignifiant dont il bouche et calfate tant bien que mal son vers. Par là le procédé de facture du vers est tout à fait assimilé à celui des arts mécaniques ; le poète, sauf la différence de la matière élaborée, n'est qu'un menuisier, un ébéniste plus ou moins habile, qui rabote, tourne et polit. Cette explication simple et nette a fait fortune ; tout le monde en France, depuis Malherbe, a compris comment on fabrique le vers, et, de nos jours encore, il est loisible à un chacun de souligner des chevilles dans les *Méditations* ou dans *l'Aveugle* (1). Pour nous, c'est d'une tout autre manière que nous expliquons les parties faibles et manquées dans les vers des grands et vrais poètes. Le vers, en effet, selon l'idée que nous en avons, ne se fabrique pas de pièces plus ou moins étroitement adaptées entre elles, mais il s'engendre au sein du génie par une création intime et obscure. Inséparable de la pensée, il naît et croît avec elle ; elle est comme l'esprit vital, qui le façonne par le dedans et l'organise. Or, maintenant, si l'on suppose qu'elle n'agisse pas sur tous les points avec une force suffisante, et que, soit défaillance, soit distraction, soit manque de temps, elle ne pousse pas tous les membres du vers au terme possible de leur développement, il arrivera qu'à côté de parties complètes et achevées s'en trouveront d'autres ébauchées à peine, et encore voilées

(1) Le poème d'*Homère*, par André Chénier.

de leurs membranes. C'est là précisément ce que le critique superficiel nommera des *chevilles*, tout heureux et glorieux d'avoir surpris le poète dans l'embarras de rimer. Mais cet embarras et cet expédient ne sont réels que pour une certaine classe de poètes qui, sans être jamais des génies supérieurs, peuvent, il est vrai, ne pas manquer de talent. Ceux-ci ne créent pas, mais fabriquent, et toute leur main-d'œuvre se dépense à l'extérieur. Malherbe est de droit leur chef ; véritable Condillac du vers, le premier il a professé la doctrine du mécanisme en poésie.

7° On attribue communément à Malherbe l'invention de plusieurs rythmes lyriques : c'est une erreur : il n'a inventé aucune strophe nouvelle de l'ode, et a emprunté toutes les siennes à Ronsard et aux autres poètes de la Pléiade. Parmi celles qu'il n'a pas daigné consacrer de son adoption, on s'étonne de trouver le rythme pétillant de Belleau : *Avril, l'honneur et des bois*, etc., et le rythme non moins charmant de Jean de La Taille : *Elle est comme la rose franche*, etc. Ces jolies formes, grâce à l'oubli de Malherbe, ne tardèrent pas à tomber en désuétude. Le sonnet lui-même n'échappa qu'à grand'peine à la réforme. S'irritant contre cette rime entrelacée qui *avec deux sons, frappoit huit fois l'oreille*, Malherbe voulait que désormais les deux quatrains ne fussent plus sur les mêmes rimes (1). Mais Racan et Coulomby, ses disciples, tinrent bon, et, malgré l'exemple du maître, conservèrent au sonnet ses piquantes prérogatives. Un jour que Malherbe lisait des stances de six vers à un autre de ses disciples, au pur et spirituel Maynard, celui-ci remarqua qu'il serait bon de mettre un repos après le troisième vers; et de même

(1) On ne trouve pourtant que quatre de ces sonnets irréguliers dans les poésies de Malherbe, ce qui sert encore à prouver que toutes les pièces du poète n'ont pas été recueillies. (Voy. *Entretiens* de Balzac, le XXXIIe.)

dans les stances de dix, outre le repos du quatrième, d'en mettre un au septième. Un conseil si juste et si délicat fut à l'instant approuvé de Malherbe, qui s'y conforma depuis, et sans doute en regretta l'honneur.

Mais c'est assez et trop discuter des titres incontestables : le mérite propre, la gloire immortelle de notre poète, est d'avoir eu le premier en France le sentiment et la théorie du style en poésie ; d'avoir compris que le choix des termes et des pensées est, sinon le principe, du moins la condition de toute véritable éloquence et que la disposition heureuse des choses et des mots l'emporte le plus souvent sur les mots et les choses mêmes. Ce seul pas était immense. De tous les écrivains français du XVIe siècle, depuis Amyot et ses grâces négligentes, je ne sache que Montaigne et Régnier qui, à proprement parler, aient *fait du style*, et encore était-ce de verve et d'instinct plutôt que sciemment et par principes raisonnés. Malherbe n'avait pas reçu une facilité si heureuse, un génie si rapide, et il n'atteignit les hauteurs de l'art d'écrire qu'après un long et laborieux acheminement. Nous nous en référons encore aux notes marginales de l'exemplaire tant cité. A coup sûr, l'abbé d'Olivet soulignant Racine, l'abbé de Condillac chicanant Boileau, et l'abbé Morellet épluchant *Atala*, n'ont rien trouvé de plus exact, de plus analytique, ni parfois de plus subtil. Seulement ici, vu l'époque, l'excès même du purisme tourne à l'honneur de Malherbe. Jusqu'à lui, les rimeurs étaient d'une fécondité égale à leur caprice. Il offrit avec eux un contraste frappant, dont la plupart se moquèrent, mais dont ils auraient dû plutôt rougir et profiter. On le vit gâter une demi-rame de papier à faire et refaire une seule stance : c'était un de ses dictons favoris, qu'après avoir écrit un poème de cent vers ou un discours de trois feuilles, il fallait se reposer dix ans. Ses ennemis lui reprochaient d'en mettre six à faire une

ode, et il paraît avoir mérité le reproche à la lettre : car, en supposant qu'il n'ait commencé de rimer qu'à vingt ans, on trouve que jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, c'est-à-dire pendant les vingt-cinq années les plus fécondes de la vie, il n'a composé que trente-trois vers par an, terme moyen (1). Une fois, il lui arriva d'en achever trente-six en un seul jour, et Racan ne manque pas de noter la chose comme un événement. Une autre fois, il entreprit des stances sur la mort de la présidente de Verdun ; mais il passa trois ans environ, et lorsqu'il les présenta au mari pour le consoler, celui-ci était remarié en secondes noces : contre-temps fâcheux, qui, selon la remarque très sensée de Ménage, leur ôta beaucoup de leur grâce (2). En poète économe, il s'entendait à faire servir les mêmes vers en plusieurs occasions, et il présenta un jour à Richelieu une pièce composée vingt ans auparavant, ce qui ne flatta guère

(1) On est forcé cependant d'admettre qu'un grand nombre de vers composés dans la *première manière* de Malherbe ont été perdus ; sans doute il les aura supprimés lui-même. Il ne voulut jamais publier de son vivant le recueil complet de ses poésies, tant il les jugeait encore imparfaites, et elles n'ont été réunies pour la première fois que deux ans après sa mort.

(2) Vaugelas, qui était en prose de l'école de Malherbe passa trente ans sur sa traduction de Quinte-Curce, et Voiture le raillait fort sur ce soin excessif, le conjurant de se hâter, de peur que, si la langue venait à changer dans l'intervalle, il ne se vît obligé de tout reprendre :

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci
Expungitque genas, altera barba subit.

L'Académie française était un peu plus expéditive que Vaugelas et Malherbe. En l'année 1638, *n'ayant rien à faire*, suivant Pellisson, elle s'occupa d'examiner les stances du poète *pour le Roi allant en Limousin*, et elle n'y employa guère que trois mois (depuis le 9 avril jusqu'au 6 juillet). Il est vrai qu'elle n'acheva pas l'examen, et laissa les quatre dernières stances, *parce que les vacations survinrent avant la fin du travail.*

le goût du cardinal. Si tous ces faits ne prouvent pas dans Malherbe une grande fluidité de veine, on aurait bien tort de s'en prévaloir pour le mépriser : car ils prouvent au moins quelle pure idée il avait conçue du style poétique, et avec quelle constance exemplaire il tâchait de la reproduire. Isocrate, en un siècle poli, n'était pas plus esclave de la perfection et n'y sacrifiait pas plus de veilles. Pour la postérité, qui ne voit et ne juge que l'œuvre, tant de dévouement et de labeurs ont porté d'assez beaux fruits. Grâce à quelques pages de Malherbe, la langue, qui, malgré la tentative avortée de Ronsard, était retombée au conte et à la chanson, put atteindre et se soutenir au ton héroïque et grave ; elle fut affranchie surtout de cette imitation servile des langues étrangères dans laquelle se perpétuait son infirmité, et elle commença de marcher d'un pas libre et ferme en ses propres voies. Sans doute il est à regretter que Malherbe n'ait pas fait davantage. La conception chez lui s'efface tout entière devant l'exécution; il n'aperçoit dans la poésie que du style, il se proclame *arrangeur de syllabes*, et jamais sa voix ne réveille la moindre des pensées les plus intimes et les chères à l'âme humaine. Mais, d'autre part, il n'est pas non plus si sec ni si froid qu'on l'a voulu dire. Voyez sa belle ode adressée à Louis XIII partant pour La Rochelle, et composée à l'âge de soixante-douze ans. Mouvement, éclat, élévation, sensibilité même, rien n'y manque : c'est la vieillesse du talent dans toute sa verdeur. On n'y peut reprendre que l'impitoyable conseil donné au monarque de sévir contre ses sujets : et ceci encore se rattache à une pensée dominante du poète, pensée honorable et la seule peut-être qui l'ait réellement inspiré dans sa carrière lyrique. A l'exemple d'Horace, qu'il appelait son patron, et dont le livre, disait-il, était son *bréviaire*, Malherbe, jeté au milieu des guerres civiles, en avait contracté

une horreur profonde. Rallié de cœur à Henri IV, comme tous les bons citoyens, il sut, dans la plupart des pièces de circonstance, ranimer la louange par les éclats de cette haine généreuse et sincère, qu'il portait aux Espagnols et aux factieux (1). Sa flatterie même eut l'accent de la conviction. Sans le bienfait du calme et du loisir, que serait devenu ce paisible achèvement de la langue, qu'il estimait la grande affaire et en quelque sorte la mission de sa vie? Hors de l'ode, Malherbe n'a réussi dans la chanson ni dans les stances amoureuses, et, s'il n'avait pas fait la *Complainte à Du Perrier*, on aurait droit à lui refuser absolument le mérite de cette grâce touchante dont Boileau et J.-B. Rousseau n'ont guère donné plus de preuves. Au reste, il pouvait se passer mieux qu'eux d'une variété féconde. Grammairien-poète, sa tâche avant tout était de réparer et de monter, en artiste habile, l'instrument dont Corneille devait tirer des accords sublimes et Racine des accords mélodieux ; il lui suffisait, à lui, d'en obtenir d'avance et par essai quelques sons justes et purs (2).

(1) Il avait coutume de dire, à propos des nombreux pamphlets politiques du temps, qu'on ne devait point se mêler d'être pilote dans le vaisseau où l'on n'était que passager. Sa correspondance avec Peiresc, que le libraire Blaise a publiée récemment, respire d'un bout à l'autre ces sentiments de fidélité et de *loyauté*.

(2) Puisque nous avons cité Balzac là où il s'égaye sur le compte du bonhomme Malherbe, il est équitable de le citer encore là où il lui rend un éclatant et légitime hommage. Voici sa fameuse lettre latine à M. de Silhon :

« De vernaculis nostris versibus in ea sum opinione, Silhoni, qua eminentissimus Valeta, bardos fuisse et gallicos faunos et insanos vates, et quidvis potius quam veros et legitimos poetas, qui apud nos poeticen attigere, jam tum cum in Italia floreret ; adeo incomposito pede currebant eorum versus, et asperitatem plus quam gothicam redolebant. Venere non ita multo post, qui rudem et inconditum sonum, quantum patiebantur ea tempora mollivere ; homines varia et multiplici lectione, ingenio secundo

Malherbe n'a pas moins tenté pour la prose que pour la poésie. En traduisant le *Traité des Bienfaits*, de Sénèque, et le trente-troisième livre de Tite-Live, retrouvé alors en Allemagne, il songeait bien moins à la fidélité qu'au style, et voulait proposer un modèle de diction aux écrivains du temps. Il laissa derrière lui, en effet, Pibrac, Du Perron, Du Vair et Coeffeteau. J'excepte toujours Montaigne, homme unique, qui passa, comme un phénomène à part, au milieu de son siècle. Dans cette seconde partie de sa mission littéraire, ce que Malherbe

et alacri indole præditi, sed qui non noverant ac ne suspicabantur quidem quæ esset sincera illa recte scribendi ratio, quique naturæ bonitatem et robustissimas vires promiscua Latinorum Græcorumque imitatione corrumperent. Ille, quem parentum ætas unicum patriæ linguæ instauratorem nuncupavit, hoc morbo præcipue laborabat. In eo sunt aliqua quæ laudes, sed plura longe ad quæ fastidias. Verborum infelicissimus novator, negligens juxta atque audax, et torrentis instar, magnus aliquando, sed luculentus semper fluit. Nefas putabat vir optimus, et securus de judicio posterorum, super ambiguo verbo et suspecta sententia vel minimum deliberare. Ducentos versus ante cibum et totidem cœnatus scripsisse amabat. Barbara et nostra, insolentia et in usu posita discrimine habebat nullo. Neque tamen ignoro poetam non venustissimum invenire etiam nunc amatores, qui sciam Saliorum versus, vix sacerdotibus suis intellectos, adulta republica, nec amplius balbutiente populo romano, fuisse apud quosdam in deliciis, Fuit, Silhoni, Ennianus populus seculo Virgiliano, et posthabuere quidam præsentes opes antiquæ paupertati ; sed desinant tandem, imbuti superstitione animi, sacros sola vetustate lucos et sepulta nomina adorare. Si is ipse, de quo agitur, fato aliquo in hoc nostrum ævum delatus foret, procul dubio admonitus melioribus exemplis sibi plurima detereret ; et, ut erat facili et tractabili ingenio, in suis non pauca antique nimis, dure pleraque, innumera ignave dicta fateretur.

« Primus Franciscus Malherba, aut imprimis, viam vidit qua iretur ad carmen, atque, hanc inter erroris et inscitiæ caliginem, ad veram lucem respexit primus, superbissimoque aurium judicio satisfecit. Non tulit nostros homines, inventis frugibus, amplius barbare vivere. Docuit quid esset pure et cum religione scribere. Docuit in vocibus et sententiis delectum eloquentiæ esse originem, atque adeo rerum verborumque collocationem aptam ipsis

n'acheva point par lui-même, il le poursuivit par ses disciples. C'est lui qui devina Balzac, le forma de ses conseils, et lui enseigna à faire difficilement de la prose, sinon facile, du moins élégante et nombreuse. Depuis ce moment, sorties d'une même origine, et, en quelque sorte, nées d'un même père, notre prose et notre poésie ont contracté de grandes ressemblances, et se sont prêté leurs qualités mutuelles. L'une a pris de la solennité et de la pompe, l'autre de la correction et de la netteté. Elles n'ont plus gardé trace de cette diversité profonde que l'école de Ronsard tendait à établir et qui nous frappe dans la prose et la poésie de plusieurs langues. Certes, il ne fallait pas moins qu'un semblable rapprochement pour que plus tard la Motte pût soutenir sans trop d'invraisemblance la théorie de son *Œdipe*, et pour que Buffon, louant de la poésie, s'écriât : *Cela est beau comme de la belle prose.*

L'on prendrait, au reste, une fort mauvaise idée des

rebus et verbis potiorem plerumque esse. Non negaverim in qui busdam Philippi Portæi conatum aliquem apparere et primas quasi lineas Malherbianæ artis. Quamvis enim in iis color orationis antiquæ sit, numerus tamen videtur novæ, cultusque, inter nostram ac priorem ætatem medius, ut illum possit sibi utraque vindicare. Verum bona non multa, quæ ei aliud forte agenti excidere, obruuntur multitudine deteriorum ; et injuria arti fieret, si eam inter incerta poneremus. Noster semper sibi constans et sui ubique similis, non potuit, quod fecit, id ratione non fecisse. Perspicaci maxime et castigato judicio, plurima in se, in alios nimium pene multa inquirens, finxit et emendavit civium suorum ingenia tam felici successu, ut elegantiorum auctorum turbam, qua nunc Gallia celebratur, una ipsius disciplina Galliæ dederit. Haud alius igitur fuit, si modo non numeres verba, sed æstimes, cui plus debeant litteræ hæ nostræ populares ; cumque summi olim viri in uno tantum summi fuerint, Maro nemque genii felicitas in oratione soluta reliquerit et Tullium eloquentia sua destituerit, cum agressus est carmen ; hic et cultissimi poetæ famam peregregie tulit, et in pedestri facundia cum laude quoque versatus est; quod nobis quidem, infirmitatis nostræ consciis, perdifficile et mirum etiam videtur... etc., etc... »

réformes que Malherbe méditait en ce genre, si l'on n'en jugeait que d'après le style de ses lettres. Excepté la fameuse Consolation à la princesse de Conti sur la mort du chevalier de Guise, déclamation d'apparat à la manière de Sénèque, et que l'évêque Godeau proclamait un chef-d'œuvre, toutes les lettres qu'il a écrites sont d'un négligé et d'un trivial qui passent les bornes de la licence épistolaire. Celles qu'il adresse au savant Peiresc, et qu'on a pour la prem ère fois imprimées en 1822, deviennent curieuses même à force de façon ingrate et de sécheresse. Quand Buffon, après avoir sué tout le jour sur une période, se mettait à table, les manchettes chiffonnées et frisure rabattue, on rapporte que l'écrivain si grave et si majestueux était dans ses propos d'une platitude à révolter les gens de goût et d'un cynisme à faire sauver les dames. Malherbe lui ressemblait un peu sur ce point, et, s'il a fait des lettres détestables, c'est qu'il ne s'est pas donné la peine de les composer, comme Balzac depuis composa les siennes (1).

. . . . . .

Les odes de Malherbe, qui sont inspirées de l'esprit de Henri IV et, en quelque sorte, marquées à son empreinte, à l'effigie de sa politique, sont les plus belles, les plus durables, en ce qu'elles ont été aussi les plus françaises; j'y comprends des odes même composées après la mort du grand roi. On a voulu impliquer la reine Marie de Médicis dans l'attentat qui lui ravit, à la France et à elle, son héroïque époux : une réfutation morale qui suffirait (s'il en était besoin), c'est la manière dont Malherbe, cet homme de sens, ce clairvoyant et probe témoin, lui parle de Henri IV, le

(1) Les lettres de Malherbe à Peiresc ont d'ailleurs beaucoup de prix comme renseignement historique ; elles sont pleines d'observations. L'historien de Louis XIII, M. Bazin, les a remises en valeur.

lendemain de cette lamentable mort. Dans la pièce nom du duc de Bellegarde, on sait la belle prosopopée : *Reviens la voir, grande Ame...*

Quelque soir, en sa chambre apparais devant elle,
Non, le sang en la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc !

Viens-y tel que tu fus quand, aux monts de Savoie,
Hymen en robe d'or te la vint amener (1),
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Dans ces pièces adressées à Marie de Médicis, on sent l'amour de la paix, — comme la *saveur* de cette paix que Henri IV avait fait goûter pendant dix ans à ses peuples, et dont Malherbe est si rempli qu'il veut continuer d'y croire et ne pas s'en désaccoutumer. Après une strophe sur *la Discorde aux crins de couleuvres :*

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs ;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Quelle auguste et souveraine image de la stabilité! On a, dans ces beaux endroits de Malherbe, le bon sens politique élevé à la poésie. André Chénier, qui admire ce tableau de la paix, *plein et achevé*, renvoie à cet autre tableau qu'en a tracé Tibulle, d'une couleur moins forte, également vrai et parfait dans son genre :

(1) Vers magnifiquement nuptial.

Interea Pax arva colat. Pax candida primum
Duxit araturos sub juga panda boves...
Pace bidens vomerque vigent.....

Mais Malherbe n'est pas un bucolique ni un élégiaque ; c'est un poète royal.

Après la première guerre des Princes (1614), il fit une manière de traduction ou de paraphrase du Psaume CXXVIII : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea*, qu'il mit dans la bouche du jeune roi :

Les funestes complots des âmes forcenées,
Qui pensaient triompher de mes jeunes années,
Ont d'un commun assaut mon repos offensé :
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avait de pire ;
Certes, je le puis dire ;
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.
. . . . . .
Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A, selon mes souhaits, terminé mes douleurs :
Il a rompu leur piège ; et, de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison :
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née,
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

Tandis que le traité qui mit fin à cette guerre se négociait, un bien pauvre traité (mais Malherbe estimait la paix une chose si précieuse, « qu'elle est toujours à bon marché, disait-il, quoi qu'elle coûte »), dix ou douze jours avant la conclusion, sur la fin d'avril (1614), il remit au roi et à la reine cette pièce de vers. La reine, après l'avoir parcourue des yeux, commanda à la princesse de Conti, qui était présente, de la lire tout haut. Cela fait, la reine dit au poète, comme si

elle avait été transportée de ce fier et mâle accent de triomphe : « Malherbe, approchez ! » et plus bas, à l'oreille : « Prenez un casque ! »

Mais Malherbe, qui ne perdait jamais sa présence d'esprit ni la vue du positif, lui répondit « qu'il se promettait qu'elle le ferait mettre en la capitulation », c'est-à-dire qu'elle le traiterait dès lors comme un des guerriers qui consentaient à mettre bas les armes moyennant finances. Là-dessus elle se mit à rire et lui dit qu'elle le ferait. Il eut en effet une pension. — Voilà bien tout Malherbe : grandeur, élévation de talent, et l'œil au pécule. C'est bien le poète fait comme de cire à l'instar de Henri IV, le héros économe.

Si l'on coupait l'anecdote sur ce mot : *Malherbe, prenez un casque*, ce serait sans doute plus noble, plus héroïque ; mais il faut savoir être vrai jusqu'au bout.

La probité, quoi qu'il en soit, subsiste, même sous les défauts de Malherbe ; son caractère privé, bien qu'étroit, est solide et suffit à porter, sans jamais fléchir, sa grandeur lyrique. Le poète qu'on a vu apparaître déjà mûr, tout formé, dans ces pleines années qui suivirent la paix de Vervins, pénétré d'un sentiment national si sain et si juste, et comme prédestiné de longue main à être le chantre des joies, des craintes, des satisfactions sensées et pacifiques de la France sous le plus réparateur des règnes, survivant à ce règne trop tôt interrompu, ne se démentit pas un seul jour : il resta le poète de la Régente, de la fidélité, de toutes les louables et patriotiques espérances. Après quatorze ou quinze ans, il eut ce bonheur de voir la chaîne se renouer, la politique de Henri IV reprise par une main ferme, et Richelieu souverain au profit de son maître, pour le bien et la grandeur de l'État.

Ce n'est qu'en continuant cette lecture de Malherbe avec détail, en vers et en prose, que nous pourrons apprécier à quel point il a été, dans sa ligne, le servi-

teur convaincu, ardent, et le hérault d'armes généreux de cette politique.

Sa grande Ode finale, son *Chant du cygne*, est sa pièce prophétique sur la prochaine reddition de La Rochelle (1627). Il est de ceux, comme Buffon, qui n'ont pas faibli et dont le talent a duré et grandi jusqu'à la fin ; il a soixante-douze ans lorsqu'il entonne si hardiment cette fanfare guerrière, la plus belliqueuse des siennes et la plus vaillante :

> Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête ;
> Prends ta foudre, Louis ! . . . . . .

Ici il ne faut pas lui demander, dans l'inspiration qui l'anime et le transporte, autre chose que du patriotisme et de la poésie : l'humanité, la tolérance, les impartialités équitables de l'histoire, qui, tout balancé, conclura de même, mais qui fait la part des vaincus, viendront après, plus tard, lorsqu'on aura le loisir d'y songer. Pour le moment, on est dans la lutte. Malherbe y est engagé par le cœur autant qu'aucun Français, autant que Richelieu lui-même. Il a *pris un casque;* il est, lyre en main, un combattant. Rendre justice aux adversaires, se souvenir qu'ils sont des Français lorsqu'eux-mêmes l'oublient, les admirer pour leur vertu égarée, désespérée, parler de clémence au moment où il ne s'agit que de frapper, ce n'est le fait ni d'un soldat, ni d'un poète, ni même, je le dirai, d'un contemporain. Souvenons-nous, hélas ! de nos propres luttes civiles et de nos acharnements pour ce qui nous semblait si absolument la bonne cause. Ainsi Malherbe n'en est encore, dans son ode, qu'aux vertus du combat ; il n'a pas, il ne doit point avoir les vertus du lendemain.

L'invective contre les rebelles est, dès le début, poussée à outrance : il est temps d'en finir, et, comme il le dit, de *donner le dernier coup à la dernière tête* de l'Hydre :

Fais choir en sacrifice au Démon de la France (1)
Les fronts trop élevés de ces âmes d'Enfer,
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance
Ni le feu ni le fer.

Assez, de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition ;
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies,
Et le centième avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

. . . . . .

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes
Que par ces enragés?

. . . . . .

Marche, va les détruire, éteins-en la semence...

Je m'arrête le moins possible à cette première partie, dont la violence, pour nous, se justifie à peine par le patriotisme du poète : Malherbe, comme Richelieu, voulait une seule France sous un seul sceptre. Pourtant, une certaine délicatesse morale qui nous est venue, et qui est un fruit de la civilisation, fait qu'on répugne au chant dans de telles luttes. Des actes énergiques et sanglants de répression, comme la France en a vus sous Casimir Périer ou sous Cavaignac, peuvent être de la forte et nécessaire politique, mais ils ne sauraient être pour personne matière à poésie (2). Du temps de Malherbe,

(1) Il faudrait : au *Génie* de la France ; le mot *Démon*, pris en bonne part et opposé à des âmes d'*Enfer*, à des Démons pris dans le sens ordinaire, fait une légère confusion.

(2) C'est dans le même sentiment que Sainte-Beuve a écrit ces mots : « Erreur et aberration de Turquety, » sur une plate rapsodie de ce poète, *les Représentants en déroute, ou le deux décembre, poème en cinq chants* (1852) [*Notes de M Troubat*].

on sortait du XVIe siècle; un peu de cruauté dans les paroles ne blessait pas, même chez les honnêtes gens.

J'aime mieux insister sur les parties de l'ode où il exprime des sentiments qu'il nous est permis et facile de partager. Sur Richelieu, il y a eu tant d'éloges, de son temps et depuis, que le célébrer semble tout d'abord un lieu commun et une banalité ; mais Malherbe, qui ne le vit que dans les premières années de son ministère, le comprit, le pénétra si vivement et en parla avec tant d'intelligence, que son admiration après deux siècles, a gardé toute son originalité et comme sa fraîcheur :

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu :

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner (1),
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée,
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs ;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son âme toute grande est une âme hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le Ciel qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand Oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

(1) Ceci est moins hyperbolique qu'il ne semble. Richelieu, tout à la fin de sa vie, octroiera à une Compagnie française, à la *Société de l'Orient*, un privilège pour prendre possession, au nom du roi très chrétien, de Madagascar, et y ériger colonies et commerce.

Je n'ai à sauter qu'une stance par trop mythologique et scientifique. Nous voici aux parties tout à fait éclatantes et glorieuses :

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire (1)
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle (2), et qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton Empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave et sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer (3)

(1) On se rappelle le beau vers :

Hymen en robe d'or te la vint amener.

Là-bas le vers tout nuptial ; ici le vers triomphal et victorieux :

Est aux bords de Charente en son habit de gloire.

(2) Valerius Flaccus avait montré la Gloire en personne qui appelle Jason aux bords du Phase :

. . . *Tu sola animos mentesque peruris..*
. . . *Gloria : te viridem videt immunemque senectæ*
. . . *Phasidis in ripa stanem, juvenesque vocantem*

Balzac l'a remarqué (xxxiᵉ Entretien), Malherbe excelle à ces imitations adroites et fines, moins violentes que celles de Ronsard, à cet art qui ne gâte point les inventions d'autrui en se les appropriant, qui les améliore même et les rehausse. *Le pauvre en sa cabane...* vaut bien le *Pallida mors æquo pulsat pede...* Ronsard ne savait pas assez l'art d'imiter ; il transportait tout de l'Antiquité, l'arbre et les racines. Malherbe, le premier, a introduit la greffe, l'art de greffer dans notre poésie : *Miraturque novas frondes et non sua poma...* « Les autres avant lui, a dit Godeau, dans leur excès de passion pour les Anciens, pillaient les pensées plus qu'ils ne les choisissaient. » Malherbe a su choisir. Aussi Horace était-il son livre de chevet, et il l'appelait son *bréviaire.*

(3) Comme c'est riche et flottant ! On voit frissonner la drape-

Et qu'il se connaît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Enfin il intervient lui-même; il se souvient qu'il est gentilhomme, et que, dans sa jeunesse, il n'aimait rien tant que l'épée :

O que pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterais la fortune d'Éson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison !

. . . . . .

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque ;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme et le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoi ! tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

On croirait entendre déjà don Diègue dans *le Cid;* mais, dans les stances qui suivent, il va parler comme l'a pu faire le seul Malherbe :

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents ;
Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

rie entremêlée à l'acier. — Les Anciens en sont pleins, de ces vers pittoresques de son ou de lumière ; les langues alors étaient plus jeunes et voisines des sensations. Les langues modernes sont plus sobres de ces effets dus à un heureux et naturel arrangement ou conflit de syllabes ; elles semblent même plutôt en avoir peur. Que du moins elles n'en soient jamais déshéritées, qu'il y ait toujours quelques oreilles délicates pour saisir ces nuances !

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les possédai jeune et les possède encore,
A la fin de mes jours.

Quel digne et magnifique témoignage il se rend ! quelle juste couronne il se tresse de ses propres mains ! On n'y voudrait retrancher, comme nous le faisons ici que deux ou trois feuilles trop longues qui dépassent ! — Richelieu après avoir lu la noble pièce que lui avait envoyée Malherbe, répondit : « Je prie Dieu que d'ici à trente ans vous nous puissiez donner de semblables témoignages de la verdeur de votre esprit, que les années n'ont pu vieillir qu'autant qu'il fallait pour l'épurer entièrement... » Le poète était récompensé de la plus flatteuse manière ; il était admiré à son tour et compris.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE [1]

Il y eut en France, dans la première moitié du dix-septième siècle, des essais nombreux de perfectionnement et de culture pour la langue, des essais naturels et *spontanés* de petites sociétés ou coteries grammaticales et littéraires. Depuis la venue de Malherbe, un souffle général y poussait. Une de ces petites sociétés, de laquelle étaient MM. Conrart, Godeau, de Gombauld, de Malleville, de Serisay, de Cerisy, Habert (Chapelain n'en fut qu'un peu après), s'assemblait régulièrement vers 1629, une fois par semaine, chez l'un d'eux, Conrart, logé plus au centre. On se lisait les uns aux autres les ouvrages qu'on avait composés; on se critiquait, on s'encourageait. « Les conférences étaient suivies tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation en commun. » Pendant trois ou quatre ans on continua de la sorte avec une entière obscurité et liberté : « Quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là et de ce premier âge de l'Académie, nous dit Pellisson, ils en parlent comme d'un *Age d'or*, durant lequel avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant. »

(1) *Causeries du Lundi*, t. XIV. On a complété l'étude par des fragments empruntés au t. IV (art. sur Mme de Lambert) et aux *Portraits contemporains* (t. III, art. sur le comte Molé).

Il y avait secret promis et gardé : *Qui sapit in tacito gaudeat ille sinu.* L'un deux (M. de Malleville) fut le premier à y manquer ; il parla un peu indiscrètement des conférences et de ce qu'on y agitait entre soi à Faret, auteur de *l'Honnête homme,* et qui y porta son livre, alors nouvellement imprimé. Faret en parla à d'autres. Des Maretz, Boisrobert furent ainsi informés des réunions et désirèrent y assister. On ne pouvait refuser sa demande à Boisrobert, grand favori du Cardinal et son grand amuseur. Et comme il savait que pour l'amuser il fallait des contes un peu bouffons ou des nouvelles littéraires, il ne manqua pas de l'entretenir de la petite assemblée; il lui en donna si bonne idée que Richelieu conçut à l'instant le dessein de l'adopter, de la constituer en corps et de s'en servir pour la décoration littéraire du règne.

Car Richelieu, rendons-lui à notre tour et après tant d'autres ce public hommage, avait en lui de cette flamme et de cette religion des Lettres qu'eurent dans leur temps à un si haut degré les Périclès, les Augustes, les Mécènes; il croyait que les vraiment belles et grandes choses ne seront cependant tenues pour telles à tout jamais, qu'autant qu'elles auront été consacrées par elles, et que le génie des Lettres est l'ornement nécessaire et indirectement auxiliaire, la plus magnifique et la plus honorable décoration du génie de l'État. S'il avait moins de goût que les grands hommes de la Grèce et de Rome que nous venons de citer, cela tenait aux inconvénients de son époque, de son éducation, et à un vice aussi de son esprit, atteint d'une sorte de pédantisme : mais s'il péchait dans le détail, il ne se trompait pas dans sa vue publique de la littérature et dans l'institution qu'il en prétendait faire pour le service et l'agrément de tous.

Après avoir dompté et décapité les Grands, maté les Protestants comme parti dans l'État, déconcerté

et abattu les factions dans la famille royale, tenant tête par toute l'Europe à la maison d'Autriche, faisant échec à sa prédominance par plusieurs armées à la fois sur terre et sur mer, il eut l'esprit de comprendre qu'il y avait quelque chose à faire pour la langue française, pour la polir, l'orner, l'autoriser, la rendre *la plus parfaite des langues modernes*, lui transporter cet empire, cet ascendant universel qu'avait eu autrefois la langue latine et que, depuis, d'autres langues avaient paru usurper passagèrement plutôt qu'elles ne l'avaient possédé. La langue espagnole usurpait alors ce semblant d'autorité; il combattait encore la maison d'Autriche sur ce terrain. Mais pour l'exécution d'une telle pensée, il avait besoin d'auxiliaires de choix : un hasard heureux les lui faisait rencontrer, déjà réunis en groupe. Il étendit la main, et fit dire à cette petite réunion qui se croyait obscure : « Je vous adopte; soyez à moi, soyez de l'État! »

D'autre part, il est piquant et presque touchant de voir comme cette offre de protection et d'agrandissement effraya d'abord ces honnêtes gens, amateurs sincères de la vie privée et d'un loisir studieux : ils étaient bien tentés de refuser et de décliner un si grand honneur. Mais le sage et circonspect Chapelain fit remarquer que puisque, par malheur, les conférences *avaient éclaté*, on n'avait plus la liberté du choix; que cette offre honorable de protection, venant de si haut, était un ordre, et que se dérober à la bienveillance du Cardinal, c'était encourir son inimitié : *Spretæque iniuria formæ*. Les raisons qui furent données dans cette occasion, et celles, en général, qui se produisent dans d'autres discussions particulières, Pellisson nous les déduit d'ordinaire en de petits discours indirects imités de ceux de Tite-Live, et qui n'en semblent pas moins à leur place. On

remercia donc M. Le Cardinal, en mêlant dans la réponse l'étonnement et la reconnaissance, et l'on se mit à sa disposition. Cela se passait au commencement de 1634. On sait le reste.

Il est fâcheux que l'on n'ait pas continué l'Histoire de l'Académie sur le plan et dans le détail de Pellisson ; il s'est arrêté après l'exposé de ce qui arriva pour le Jugement du *Cid*. D'Olivet, dans le morceau fort estimable qu'il a écrit pour continuer celui de Pellisson, raconte simplement et strictement les faits essentiels, mais il est sobre d'agrément. Il se fait une loi, dans les biographies d'académiciens, de s'arrêter à 1700 sans aller même jusqu'en 1715, jusqu'à la mort de Fénelon et de Louis XIV. Il a bon style et certainement aussi, en ces matières académiques, un bon esprit; mais il abrège et dessèche tout plus qu'il n'était nécessaire. Il n'a pas cette baguette d'or que tient Pellisson, et qui lui fait dire, par exemple, à propos des différentes retraites qu'eut l'Académie faute d'un local assuré, jusqu'à ce que le Chancelier Séguier lui eût donné asile dans son hôtel : « Il me semble que je vois cette île de Délos des poètes, errante et flottante jusques à la naissance de son Apollon. » Il ne se peut rien assurément de plus élégant pour dire que les séances se tenaient çà et là, tantôt chez M. Des Maretz, rue *Cloche-Perce*, tantôt chez Chapelain, rue *des Cinq-Diamants*, ou encore ailleurs.

L'Histoire de l'Académie, telle que je la conçois aujourd'hui, en tant qu'histoire du Corps, est assez difficile à faire, faute de documents particuliers suffisants; je ne la crois pourtant pas impossible. J'entends parler surtout de l'ancienne Académie détruite en 1793; car, pour la nouvelle, les documents et les souvenirs surabondent. L'important serait de bien marquer les différents temps, les différents âges, et les influences diverses qu'a subies ou exercées la

Compagnie, les courants d'esprit qui y ont régné et par lesquels elle s'est trouvée plus ou moins exactement en rapport et en communication avec l'air et l'opinion du dehors.

Ainsi, c'est une règle presque générale que l'Académie, après un temps où elle était complètement de niveau avec l'opinion littéraire extérieure et où elle en représentait les aspects les plus en vue et les plus florissants, baisse ensuite ou retarde un peu. Cela tient à la durée même et à la longévité de ses membres. Et, par exemple, sous Richelieu, et dès l'origine, elle se trouva composée d'abord et tout naturellement, sauf quelques exceptions, de ce qu'il y avait de mieux et de plus considérable parmi tous les gens de Lettres, Balzac en tête et Chapelain.

Mais par cela même que Chapelain vécut et se survécut, il vint un moment sous Louis XIV, et à la plus belle heure, où l'on aurait pu noter au sein de l'Académie un esprit légèrement arriéré. Ce n'étaient pas seulement Molière et la Fontaine, c'était Boileau qui n'en était pas, et il n'en fut un jour que parce que Louis XIV, sur une question qu'il lui adressa, s'aperçut avec étonnement de cette absence. Par cela seul que l'ancienne et première école des Chapelain, des Des Maretz, vécut son cours de nature et se prolongea dans ses choix, Boileau ne fut jamais complètement chez lui à l'Académie; il ne fut jamais content d'elle; il n'avait guère que des épigrammes quand il en parlait; il était presque de l'avis de Madame de Maintenon, à qui l'on reprochait de ne pas la regarder « comme un Corps sérieux (1). »

(1) Boileau écrivait à Brossette qui lui avait parlé de l'Académie de Lyon (1700) : « Je suis ravi de l'Académie qui se forme en votre ville. Elle n'aura pas grand'peine à surpasser en mérite celle de Paris, qui n'est maintenant composée, à deux ou trois hommes près, que de gens du plus vulgaire mérite, et qui ne sont

En un mot, les vieux académiciens voisins de la fondation et contre lesquels, à ses débuts, Boileau avait eu à guerroyer vécurent assez pour donner la main à des académiciens plus jeunes et qui, dès le début, se trouvaient opposés à leur tour à Boileau déjà mûr ou déjà vieux. Voici la filiation : Des Maretz, Perrault, Fontenelle, la Motte. Je sais bien qu'il y avait les grands jours classiques où Racine célébrait solennellement Corneille, où l'on recevait La Bruyère; mais l'ordinaire de l'Académie, c'était la lecture d'un poème de Perrault, d'une dissertation de Charpentier, d'une idylle de Fontenelle et bientôt d'une fable ou d'une traduction en vers de La Motte. Celui-ci, dès qu'il en fut, par son assiduité, sa politesse, son aimable esprit de société, devint aussitôt un académicien des plus essentiels et des plus chers au cœur de la Compagnie. Par lui et par Fontenelle l'Académie se retrouva très en avant et en tête des questions littéraires sous la Régence.

Mais après, et jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, il lui fallut du temps et de l'effort pour se relever des choix faits sous l'influence stagnante de Fleury, et pour arriver à se mettre en accord et en parfaite alliance avec les puissances littéraires et philosophiques actives du dehors. Voltaire ne fut de

grands que dans leur propre imagination. C'est tout dire qu'on y opine du bonnet contre Homère et contre Virgile, et surtout contre le Bon Sens, comme contre un Ancien, beaucoup plus ancien qu'Homère et que Virgile. » Et Fléchier, qui était du monde de M. de Montausier, c'est-à-dire du monde le plus opposé à celui de Boileau, écrivait à Mlle des Houlières (ces dames Des Houlières étaient d'autres ennemis de Boileau) : « Je suis bien aise que votre Cour grossisse tous les jours de quelque bel esprit qui vous rend hommage. J'espère qu'à la fin l'Académie se tiendra chez vous et que vous y présiderez (octobre 1681). » Puisque l'Académie semblait si bien chez elle en étant chez Mlle Des Houlières, Boileau ne pouvait se croire chez lui quand il était à l'Académie.

l'Académie qu'en 1746, c'est-à-dire tard, comme Boileau; mais une fois entré, bien qu'absent et de loin, il y régna et gouverna, ce que Boileau n'avait pas fait. Duclos d'abord, moins docilement, d'Alembert ensuite y furent ses premiers ministres.

M. Paul Mesnard, dans une *Histoire de l'Académie* (1) qui n'a que le défaut d'être un peu abrégée, a fort bien touché ces époques et ces divisions d'ensemble. Je ne lui demanderais, s'il réimprimait son livre, qu'un peu plus de curiosité et de complaisance dans l'anecdote. Il indique quelque part un chapitre à faire, de l'influence des femmes sur les élections de l'Académie (madame de Lambert, madame de Tencin, madame Geoffrin, mademoiselle de Lespinasse, etc.); il y en aurait un aussi à écrire sur l'influence dirigeante insensible des secrétaires perpétuels. Un bon secrétaire perpétuel, sans faire grand bruit à l'intérieur, donne tout le mouvement à la machine et la fait aller comme d'elle-même. Nous en connaissons encore comme cela. On s'en aperçoit bien quand, par hasard, ils s'absentent et font défaut. La plus triste époque de l'Académie au dix-huitième siècle fut celle des secrétaires perpétuels insignifiants, Dacier, Du Bos, Houtteville, Mirabaud. La Compagnie alors flotte ou sommeille.

Une des plus piquantes preuves de ce que j'ai dit que l'Académie, dans sa longue vie depuis 1634 jusqu'à 1793, était tour à tour très présente ou légèrement arriérée, et tantôt de la vogue du jour, tantôt du régime de la veille, c'est ce qui arriva lorsqu'elle exclut de son sein, en 1718, l'abbé de Saint-Pierre. Car ne croyez pas que cet honnête homme fut exclu par égard pour les puissances du jour: ce fut une victime qu'on immola au dieu et à l'idole de la veille.

(1) Bibliothèque Charpentier, 1857.

Louis XIV était mort, son testament déchiré, ses traditions déjà jetées au vent; un membre de l'Académie s'avise d'écrire du grand roi ce que beaucoup déjà en pensaient. — Il révolte, — qui?... non pas les amis du Régent, à qui cela était bien égal et qui en pensaient tout autant, mais les partisans de la vieille Cour, les hommes des regrets, les Villeroy, les Fleury, les Polignac, qui en font leur affaire, et qui piquent d'honneur l'Académie où ils se sentent maîtres (ils ne l'étaient plus que là), l'Académie de tout temps vouée à diviniser le grand Roi et qui mettait chaque année au concours une de ses vertus. Souffrira-t-elle, lui mort, qu'un de ses membres l'insulte, et qu'averti une première fois, il récidive? C'est ainsi que la question fut posée. Ce qui, au premier abord et de loin, semblerait une lâcheté et une platitude, ne se présenta alors que comme une chevalerie posthume, un acte religieux et courageux de fidélité envers le passé. L'Académie se trouva ce jour-là le seul sanctuaire resté tout à la dévotion de Louis XIV. Quatre ans après, lorsqu'on eut reçu le cardinal Dubois, on s'était mis en règle avec le présent, on n'en aurait plus été à chasser pour si peu l'abbé de Saint-Pierre.

Malgré le rôle brillant que l'Académie sut prendre dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et qui fit d'elle un souverain organe de l'opinion, à dater surtout de l'avènement de Louis XVI jusqu'en 1788, je ne crois pas qu'elle ait tout à fait et de tout point rempli le vœu de son fondateur; elle a fait plus et moins que ce qu'il voulait. Je m'explique.

Ce n'est point sur les Lettres Patentes de son institution que je la prendrai en défaut, et d'ailleurs je ne prétends point du tout la prendre en défaut, mais seulement relever exactement les faits et en tirer la conséquence.

Les Lettres Patentes de 1635, et le projet qui avait précédé, exprimaient en termes très nets le but des études et l'objet des travaux de l'Académie; l'espoir « que notre langue, plus parfaite déjà que pas une des autres vivantes, pourrait bien enfin succéder à la latine, comme la latine à la grecque, si on prenait plus de soin qu'on n'avait fait jusques ici de *l'élocution*, qui n'était pas à la vérité toute l'éloquence, mais qui en faisait une fort bonne et fort considérable partie ; » que pour cet effet, il fallait en établir des règles certaines; premièrement établir un usage certain des mots, régler les termes et phrases par un ample *Dictionnaire* et une *Grammaire* exacte qui lui donneraient une partie des ornements qui lui manquaient, et qu'ensuite elle pourrait acquérir le reste par une *Rhétorique* et une *Poétique* que l'on composerait pour servir de règle à ceux qui voudraient écrire en vers et en prose : que, de cette sorte, on rendrait le langage français non seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences, à commencer par le plus noble des arts, qui est l'éloquence, etc., etc. De tout cela et des articles de ce premier programme, l'Académie n'exécuta jamais et ne rédigea que le *Dictionnaire*. Joignez-y, si vous voulez, les *Remarques* de Vaugelas qu'elle adopta publiquement, et peut-être aussi la *Grammaire française* de Regnier Desmarais, son secrétaire perpétuel, qui en fut comme chargé d'office. C'est assez, à le bien prendre, et dans cette voie elle a fait avec le temps ce qu'elle avait mission de faire. Quant à la *Rhétorique* et à la *Poétique*, elle s'en tint prudemment à la *Lettre* de Fénelon, qu'elle peut montrer à ses amis et à ses ennemis comme une charmante suite de questions et de projets : chacun là-dessus peut bâtir et rêver à son gré, sur la parole engageante du moins dogmatique des maîtres.

Mais Richelieu voulait de son Académie française autre chose encore, et cette autre chose, je n'irai pas la demander aux révélations de La Mesnardière, esprit assez peu sûr, qui, dans son discours de réception, nous dit, non sans un retour de vanité complaisante : « J'eus de Son Éminence de longues et glorieuses audiences vers la fin de sa vie durant le voyage de Roussillon, dont la sérénité fut troublée pour lui de tant d'orages. Il me mit entre les mains des mémoires faits par lui-même, pour le plan qu'il m'ordonna de lui dresser, de ce magnifique et rare Collège qu'il méditait pour les belles sciences, et dans lequel il avait dessein d'employer tout ce qu'il y avait de plus éclatant pour la littérature dans l'Europe. Ce Héros, Messieurs, eut alors la bonté de me dire la pensée qu'il avait de vous rendre arbitres de la capacité, du mérite et des récompenses de tous ces illustres professeurs qu'il appelait, et de vous faire directeurs de ce riche et pompeux *Prytanée des Belles-Lettres,* dans lequel, par un sentiment digne de l'immortalité, dont il était si amoureux, il voulait placer l'Académie française le plus honorablement du monde, et donner un honnête et doux repos à toutes les personnes de ce genre, qui l'auraient mérité par leurs travaux. » — Tout cela est bien vague, et cette espèce de Collège de France renouvelé et agrandi, ce *Prytanée* ou Sénat académique, conservateur et directeur, je ne me le figure pas avec assez de précision. surtout à côté de l'ancienne Université, pour en pouvoir rien dire.

Mais ce que Richelieu voulait décidément, ce qu'il a fait voir tout d'abord en demandant à l'Académie ses Sentiments publics sur *le Cid*, c'était (et indépendamment, je le crois, de la passion personnelle qu'il apportait dans cette question particulière du *Cid*), — c'était de la faire juge des œuvres d'éclat qui paraîtraient ; de la constituer haut jury, comme nous

dirions, haut tribunal littéraire tenu de donner son avis sur les productions *actuelles* les plus considérables qui partageraient le public. Je me figure en imagination Richelieu vivant, toujours présent : il aurait demandé à l'Académie son avis sur *Phèdre* par exemple, sur *Athalie*, au lendemain même des premières représentations de ces pièces fameuses, et dans le vif des discussions qu'elles excitèrent ; il l'aurait demandé et voulu avoir sur tout ce qui aurait fait bruit dans les Lettres, et qui aurait soulevé en divers sens les jugements du public. Il l'aurait voulu avoir sur le *Génie du Christianisme* le lendemain de la publication ; plus tard, sur les grandes œuvres poétiques qui ont fait schisme (je suppose toujours un Richelieu permanent et immortel) ; il aurait exigé, en un mot, que les doctes parlassent, n'attendissent pas l'arrêt du temps, mais le prévinssent, le réglassent en quelque sorte, qu'ils donnassent leurs motifs ; qu'ils fendissent le flot de l'opinion et ne le suivissent pas. Etait-ce possible ? était-ce désirable ! ce sont là d'autres questions, et quand je dis que l'Académie en cela n'a pas rempli toute sa vocation et n'a pas pleinement agi dans le sens indiqué par son fondateur, je ne la blâme nullement. On ne fait ces choses-là que quand on y est, non seulement autorisé, mais forcé et contraint. On ne se met pas de gaieté de cœur dans cette mêlée des discussions contemporaines, dût-on se flatter de la dominer. On ne se confère pas à soi-même de ces commissions extraordinaires, toujours épineuses, et qui paraîtraient une usurpation, si elles n'étaient imposées comme un devoir. Je ferai remarquer seulement, à la décharge de l'idée de Richelieu dont assez d'autres diront les inconvénients et les difficultés, que c'était encore une idée bien française qu'avait là ce grand ministre, comme il en eut tant d'autres dans le cours de cette glorieuse tyrannie patriotique.

Car en France, notez-le bien, on ne veut pas surtout s'amuser et se plaire à un ouvrage d'art ou d'esprit, ou en être touché, on veut savoir si l'on a eu droit de s'amuser et d'applaudir, et d'être ému ; on a peur de s'être compromis, d'avoir fait une chose ridicule ; on se retourne, on interroge son voisin ; on aime à rencontrer une autorité, à avoir quelqu'un à qui l'on puisse s'adresser dans son doute, un homme ou un Corps. C'est un double procédé de l'esprit français. On a l'élan, l'ardeur, le coup de main, mais la critique à côté, la règle et double règle, le lendemain de ce qui a paru une imprudence. J'estime donc que l'Académie qui commença par donner assez pertinemment son avis sur *le Cid*, n'aurait peut-être pas trop mal tenu ce que promettait ce commencement, si elle s'y était vue obligée. Qu'on se figure, sur chaque œuvre capitale qui s'est produite en littérature, un rapport, un jugement motivé de l'Académie prononcé dans les *six mois :* et qui (toute proportion gardée, et en tenant compte des temps et des convenances diverses) n'eût pas été inférieur pour le bon sens, pour l'impartialité et la modération, à ces Sentiments sur *le Cid*. De tels jugements formeraient aujourd'hui une suite et comme une jurisprudence critique bien mémorable, et n'auraient pas été sans action certainement sur les vicissitudes et les variations du goût public. Mais je m'aperçois que cette vue suppose et demande toujours une suite ou au moins une fréquence de Richelieux historiquemment impossibles.

. . . . . .

On parle toujours des fauteuils académiques. Voici leur véritable histoire. A l'origine, et quand déjà l'Académie siégeait au Louvre, il n'y en avait que trois pour les trois officiers de l'Académie, le directeur, le chancelier, et le secrétaire perpétuel. Ce fut à l'occasion de l'élection de La Monnoye que les choses chan-

gèrent (décembre 1713). La Monnoye était un homme de Lettres spirituel, instruit, médiocre pour le talent (excepté quand il fredonnait dans le patois bourguignon), mais universellement goûté et estimé de sa personne, un lauréat blanchi dans les concours ; toutes ces heureuses médiocrités se complétèrent et firent de lui un candidat sans pareil ; il fut reçu *à l'unanimité*, et Louis XIV, qu'il avait célébré tant de fois, en témoigna une satisfaction toute particulière. La Monnoye, racontant ce détail flatteur, écrivait à l'un de ses amis :

« L'affaire de l'Académie, monsieur, s'est passée avec tout l'agrément possible pour moi : on convient que depuis qu'elle est établie, il n'y a pas d'exemple d'académicien reçu avec une pareille distinction. Je n'ai garde de l'attribuer à mon mérite qui est trop mince : elle est due au crédit seul de M. le cardinal d'Estrées et de M. l'abbé son neveu, qui, sans aucun mouvement de ma part, m'ont gagné l'unanimité des suffrages. Il est même arrivé quelque chose de mémorable dans l'Académie à cette occasion : c'est que n'y ayant dans cette Compagnie que les trois officiers, le directeur, le chancelier, et le secrétaire, qui eussent des fauteuils, les cardinaux, à qui l'on n'en voulait pas accorder, à moins qu'ils ne fussent dans l'une des trois charges, refusaient par cette raison d'assister aux assemblées. L'embarras était donc grand de la part de M. le cardinal d'Estrées, qui ne pouvait me donner sa voix sans entrer à l'Académie, et qui ne pouvait d'ailleurs se résoudre à y entrer qu'il n'eût un fauteuil. Les deux autres cardinaux académiciens, savoir M. le cardinal de Rohan et M. le cardinal de Polignac, en ayant conféré avec lui, le dernier se chargea d'en parler au roi, qui leva la difficulté, en ordonnant que désormais tous les académiciens eussent des fauteuils. Deux cardinaux, par ce moyen, honorèrent de leur présence mon élection. M. le cardinal de Rohan, retenu par la goutte, eut la bonté de me faire témoigner par un gentilhomme, que, sans cette incommodité, il n'aurait pas manqué de se trouver à l'assemblée pour me donner sa voix. Je vous prie de ne communiquer à personne ces particularités, qu'on s'imaginerait peut-être que je fais vanité de publier... »

Telle est la version authentique. Maintenant, ces quarante fauteuils de l'ancienne Académie ne se sont

pas transmis à la nouvelle. Pour les curieux et ceux qui tiennent à savoir par le menu ce qu'il y a de réel dans une métaphore, je dirai même que dans nos séances particulières il n'y a pas de fauteuil, mais seulement de bons sièges. On a quelquefois donné la série des académiciens par fauteuil : à chaque élection nouvelle d'un membre, on ne manque guère de dire qu'il occupe le fauteuil qu'ont successivement occupé tels ou tels illustres, en remontant jusqu'à l'origine. C'est une chimère. L'ancienne Académie ayant été supprimée en 1793, tout fut alors brouillé et confondu. Lorsque plus tard on créa l'Institut, et, au sein de l'Institut, une classe qui correspondait assez bien à l'Académie française, il n'y eut cependant aucune liaison directe de l'une à l'autre; ceux des anciens académiciens qui furent nommés de l'Institut, le furent à titre nouveau, et non par une sorte de reprise de possession. La généalogie des fauteuils continuée jusqu'à nos jours, et qui a été inventée, il y a une trentaine d'années, par je sais bien quel professeur d'histoire qui trouvait que cela faisait bon effet dans un tableau synoptique (1), est donc fausse comme beaucoup de généalogies. Cependant le public y croit, et, malgré ce que je dis, il pourra bien continuer d'y croire.

On a noté, d'après les Mémoires de Perrault, le moment où les séances de l'Académie devinrent publiques pour le beau monde, pour la fleur des courtisans, dans la salle du Louvre ; ce fut Fléchier qui inaugura le compliment ou discours de réception débité solennellement devant un cercle choisi (1673). Mais il faut ajouter comme innovation non moins capitale la première introduction des femmes aux séances académiques. Cette introduction n'eut lieu

(1) M. Jarry de Mancy.

pour la première fois que trente ans après, et encore presque à la dérobée d'abord. Ce furent les filles de Chamillart le ministre qui voulurent assister, elles et leurs amies, du fond d'une tribune qu'on leur ménagea, à la réception de l'évêque de Senlis, leur oncle (7 septembre 1702), et pour s'en moquer. Mais une fois la tribune établie, le pont était fait, et les dames peu à peu envahirent la salle.

Les discours ou morceaux d'éloquence à couronner chaque année n'étaient d'abord, d'après la fondation première de Balzac, que des sermons moraux, de vrais sermons sur un texte donné de l'Écriture, et le discours qui avait le prix ne paraissait qu'avec l'approbation de deux docteurs de Sorbonne. Cela devenait ridicule. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, la grande innovation consista à substituer à ces sujets somnolents l'éloge d'un grand homme. Sully, Du Guay-Trouin, Descartes : ce fut le triomphe de Thomas. Ce genre, à son tour, a été assez décrié depuis. Je le regrette. Bien choisi, pris dans son cadre, touché avec goût et avec bienséance, l'éloge académique, le discours académique a son prix. J'aime à le voir appliqué à un de nos bons auteurs, et tel que l'ont traité Chamfort dans son Éloge de La Fontaine, M. Villemain dans ce premier et charmant Éloge de Montaigne.

. . . . . .

L'influence des salons sur l'Académie française et l'importance que reprend cette Compagnie sont des caractères propres qui signalent l'avènement du XVIIIe siècle. L'Académie française n'eut pas, en effet, une importance égale dans tous les moments de son existence. Elle fut très considérable à ses origines et dans les premiers temps de son institution : le monde et la littérature, malgré quelques révoltes çà et là, reconnurent en elle la régulatrice de la langue et du bel

usage, et même un tribunal souverain du goût. Mais, trente ans environ après sa fondation, lorsqu'une jeune et hardie littérature se fut produite sous Louis XIV, que les Boileau et les Racine, les Molière et les La Fontaine eurent véritablement régénéré les Lettres françaises et la poésie, l'Académie se trouva un peu arriérée et surannée, et elle resta telle, plus ou moins, durant les trente-cinq dernières années du siècle. Il est d'usage de vivre longtemps, à l'Académie : c'est là une habitude qui ne s'est pas perdue, et qui, jointe à tant d'autres avantages, ne laisse pas d'avoir son prix. Mais il résulta de cette longévité académique que, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, l'Académie ne se renouvela point aussi vite que le public l'aurait pu souhaiter. Boileau et La Fontaine attendirent longtemps avant d'être de l'Académie ; et, lors même qu'ils en furent, il y restait beaucoup de gens de l'ancien goût, et il s'en glissait déjà quelques-uns d'un goût nouveau, lequel n'était pas le plus pur. Fontenelle en fut de très bonne heure ; son influence croissante, combinée à celle de La Motte et des autres amis de Mme de Lambert, contribua à donner à l'Académie française quelque chose de ce caractère philosophique qui allait y devenir très sensible durant le XVIIIe siècle, et y relever ce que le rôle grammatical ou purement littéraire aurait eu désormais d'insuffisant.

. . . . . .

De très bonne heure, et presqu'au lendemain de son institution, il s'est fait des épigrammes contre l'Académie ; elles venaient de ceux même qui en ont été et de ceux qui n'en pouvaient pas être. Il y a eu les épigrammes que j'appellerai innocentes et gaies, comme celles des poètes épicuriens Chapelle et Lainez au XVIIe siècle, comme ensuite celles de Piron. Il y a eu les traits les plus violents et même envenimés comme ceux que Chamfort, tout académicien et lauréat d'Académie qu'il était, aiguisa, tailla, assembla en faisceau,

pour en faire un instrument de mort aux mains de Mirabeau, qui devait frapper le coup. Et pourtant l'Académie a subsisté, a survécu du moins, et sans trop se modifier encore ; ellea peu dévié de l'esprit de sa fondation, elle y est revenue dès qu'elle a pu; elle a même gardé de son prestige, et le mot de d'Alembert, dans son ingénieuse préface des *Éloges*, qui répond d'avance à tout, reste parfaitement vrai : « L'Académie française, dit-il, est l'objet de l'ambition secrète ou avouée de presque tous les gens de lettres, de ceux même qui ont fait contre elle des épigrammes bonnes ou mauvaises, épigrammes dont elle serait privée pour son malheur si elle était moins recherchée (1). »

(1) Voltaire a dit aussi là-dessus de fort jolies choses, et qui auraient encore leur à-propos (Voir sa lettre à M. Lefebvre *sur les inconvénients attachés à la littérature*, 1732).

GUEZ DE BALZAC

Jean-Louis Guez de Balzac, né en 1594, à Angoulême, d'un père gentilhomme de Languedoc et attaché au duc d'Épernon, fut d'abord lui-même attaché à ce seigneur fastueux et à son fils le cardinal de La Valette, pour lequel il fit le voyage de Rome (1621). Dix ans auparavant, il avait fait, pour son propre compte et en tout jeune homme, le voyage de Hollande avec le poète Théophile Viaud, qui, sous les verrous, plus tard en jasa. A son retour de Rome, il écrivait à l'évêque d'Aire Le Bouthillier, qu'il y avait laissé : « Monseigneur, si d'abord vous ne connoissez pas ma lettre, et si vous voulez savoir qui vous écrit, c'est un homme qui est plus vieux que son père, qui est aussi usé qu'un vaisseau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes, et qui n'est plus que les restes de celui que vous avez vu à Rome. » Balzac, à cette date (1622), avait à peine vingt-huit ans; le voilà qui, pour plus de commodité, se constitue solennellement malade, un peu à la Voltaire ; il se confine aux bords de la Charente, dans sa terre de Balzac, qui provenait de sa mère, et il n'en sort plus qu'à de rares intervalles, pour aller à Paris, où l'attirent faiblement quelques lueurs de fortune sous le ministère de Richelieu. Il avait, en effet, ainsi que M. de Saint-Cyran, connu le prélat avant sa plus haute élévation. Au moment du séjour de l'évêque de Luçon près de la Reine-mère, à Angoulême, je crois distinguer non loin de lui, dans un petit groupe, les trois figures assez agis-

santes de Le Bouthillier, de Saint-Cyran et de Balzac (1). Ce dernier pourtant ne tira jamais que peu du ministre ; ce n'était pas le désir qui lui manquait ; mais le Cardinal, tout en le complimentant publiquement par lettre, l'avait jugé phraseur, et un phraseur dont on ne faisait pas ce qu'on voulait, bien qu'il louât à outrance. Il y eut quelques lignes maladroites de Balzac sur la Reine-mère et le Cardinal, qui déplurent à celui-ci (2), et il dit

(1) L'historien de Louis XIII, M. Bazin, dans une Notice sur Balzac, a fort bien esquissé le léger rôle politique du littérateur à ce moment.

(2) C'est dans une longue lettre adressée au Cardinal en lui envoyant *le Prince*, 1631 (la cinquantième du livre VII) ; au moment où Balzac se félicite de *ne s'être point piqué en marchant sur des épines*, il s'y fourvoie et s'y enfonce bien lourdement : « La crédulité de la meilleure Reine du monde, écrit-il, a servi d'instrument innocent à la malice de nos ennemis, et la prière qu'elle fit au Roi de vous éloigner de ses affaires ne fut pas tant un effet de son indignation contre vous que le premier coup de la conjuration qui s'était formée contre la France, et qu'on lui avait déguisée sous un voile de dévotion, afin qu'elle crût mériter en vous ruinant. Le Roi lui a voulu donner là-dessus toute la satisfaction raisonnable... Il a été plusieurs fois votre avocat et votre intercesseur envers elle ; il a voulu être votre caution et lui répondre de votre fidélité. De votre part, Monseigneur, vous n'avez rien oublié pour tâcher d'adoucir son esprit. Elle vous a vu à ses pieds lui demander grâce, quoique vous lui puissiez demander justice ; elle vous a vu faire le coupable et offenser votre propre innocence, afin de lui donner lieu de vous pardonner... Le Roi, qui lui accorda autrefois le pardon de plus de quarante mille coupables, n'a pu obtenir d'elle la grâce d'un innocent... » C'est ainsi que Balzac traduit *la Journée des Dupes ;* il y trouva la sienne, et dans cette seule page il se perdit. On conçoit la colère du Cardinal contre le rhéteur lourdaud, en lisant cette longue bévue ; mais il dut faire comme M. de Saint-Cyran, et, malgré tout, éclater de rire, quand il en vint au passage que voici : « Ce désordre que vous n'avez point fait vous afflige infiniment, et je sais que vous voudriez de bon cœur que toutes choses fussent en leur place. Je ne doute point que vous ne pleuriez l'infortune d'une maîtresse que vous aviez conduite par vos services au dernier degré de félicité, et qu'ayant si longtemps et si efficacement travaillé à la parfaite union de leurs Majestés, ce ne vous soit un sensible

un jour à Bois-Robert : « Votre ami est un étourdi. Qui lui a dit que je suis mal avec la Reine-mère ? Je croyois qu'il eût du sens ; mais ce n'est qu'un fat. » Disgrâce pour disgrâce, il vaut mieux être jugé, par Richelieu, dangereux comme Saint-Cyran, qu'étourdi et indiscret comme Balzac : cela, comme pronostic, est de meilleur augure.

Le célèbre écrivain passa donc à peu près une trentaine d'années sans interruption dans sa terre, tout en contemplation de lui-même et de son œuvre littéraire qui avait été précoce et brillante, mais qui ne mûrit plus. Ses ennemis l'appelaient *Narcisse ;* il se mirait tout le jour, en effet, dans le canal de sa Charente, ou dans ce *Miroir* de la rhétorique qui lui semblait si beau. Il ne renouvela jamais son esprit par le monde et par la pratique des hommes. Il acheva de se boursoufler dans le vide. La solitude lui gâta l'esprit, comme le monde fait à d'autres, comme il fit à Voiture. Au reste, il fallait que Balzac eût l'esprit ainsi tout prêt à se gâter ; car la même solitude aiguisa plutôt Montaigne.

Nul ne représente plus naïvement que lui *l'Homme de Lettres* pris comme espèce, dans sa solennité primitive, dans son état de conversation pure et de gentilhommerie provinciale, dans son respect absolu pour tout ce qui est toilette et pompe de langage, dans son inaptitude parfaite à tout le reste. M. de Saint-Cyran, en le blâmant, ne le distinguait pas des gens du monde ; mais ceux-ci, les vrais gens du monde de ce temps-là, n'avaient garde de s'y méprendre, et les spi-

déplaisir de voir aujourd'hui vos travaux ruinés et votre ouvrage par terre. *Vous voudriez, je m'en assure, être mort à La Rochelle, puisque jusque-là vous avez vécu dans la bienveillance de la Reine.* » Mais, si risible que ce fût, une telle lettre imprimée ne laissait pas de faire assez sotte mine, et assez ennuyeuse au Cardinal, devant la Reine-mère exilée et qui s'en allait mourir à Cologne.

rituels, comme Bautru, le raillaient très joliment (1).

Le premier volume de ses *Lettres* parut en 1624; ce sont les plus extraordinaires et les plus hyperboliques ; dans les volumes suivants, il tâcha d'être plus *régulier;* mais les premières restèrent les mieux venues. Elles firent une révolution parmi les beaux-esprits et le portèrent du premier coup (c'est le mot) sur *le trône de l'Éloquence.* Ses *Lettres* en 1624, son *Prince* en 1631, par la quantité d'admirateurs qu'ils lui valurent, le rendirent un *Chef de parti*, dit Sorel.

Le succès littéraire de Balzac, dès son apparition, fut complet, c'est-à-dire qu'il ne se composa pas moins de colères que d'applaudissements. Les auteurs à la mode, qui se croyaient les *maîtres-jurés* du métier, s'émurent de voir un nouveau-venu leur passer d'emblée sur la tête. Il se fit tout un enchaînement de querelles (2), dans lesquelles je n'entrerai pas, dans lesquelles Balzac lui-même (on lui doit cette justice) entra aussi peu que possible. Cette vivacité de querelles parut se ranimer à plus de vingt ans de distance, lors de la publication des *Lettres* de Voiture, données après la mort de celui-ci par son neveu Pinchesne. On se tuait de comparer et de préférer. Balzac restait le devancier et le maître, mais le disciple avait pris un chemin si différent ! « Il n'est pas impossible, remarquait gravement l'abbé Cassagne, qu'un pilote n'ait enseigné l'art de la navigation à un autre pilote, quoique l'un ait fait tous ses voyages dans les Indes orientales, et l'autre dans celles de l'Occident. » On balançait, par ces grandes images, les deux gloires épistolaires rivales, au sortir de la lutte des deux fameux Sonnets, de même qu'on opposa parallèlement,

(1) « Comment voulez-vous qu'il se porte bien? répondait un jour Bautru au cardinal de Richelieu, il ne parle que de lui-même, et à chaque fois il se découvre ; tout cela l'enrhume. »

(2) *Bibliothèque françoise* de Sorel, au chapitre intitulé : *Des Lettres de M. de Balzac.*

dans la suite, Bossuet et Fénelon, Voltaire et Jean-Jacques. Faste et néant de l'éloge ! tous ces termes magnifiques ont déjà servi.

Dès l'origine, on louait surtout Balzac, et avec raison, d'avoir le premier donné à la prose française *les nombres*. M. du Vair, qui obtenait tant d'estime, semblait, en ce qui regarde cette partie de l'élocution, en avoir eu plutôt *un faible soupçon qu'une véritable connoissance* (1). Le cardinal Du Perron, si admiré comme génie, avait un peu manqué, on l'avouait, de grâce pour l'*art*, et M. Coëffeteau, si pur de langage, ne se faisait pas remarquer avant tout par l'harmonie. En un mot, ce que Malherbe avait exécuté pour la poésie, pour l'ode, restait à accomplir dans la prose, et on reconnaissait que, quand ce poète si harmonieux s'était exercé hors des vers, il n'avait rien eu que de *discordant* et de *dissipé*, par exemple dans ses traductions. L'ordre donc, la justesse des accords, la mesure, *le pouvoir d'un mot mis en sa place, cette sage économie du discours qui permet d'en continuer toujours la magnificence*, ce furent là les mérites littéraires incontestables du style de Balzac.

1. J'emprunte, autant qu'il m'est possible, les expressions mêmes de la Préface qu'on lit en tête de la grande édition de Balzac (2 vol. in-folio, 1665). Ce morceau fort estimable est de ce pauvre abbé Cassagne qui mourut, dit-on, de douleur du vers de Boileau. Sa tête du moins se dérangea. Il fut enfermé à Saint-Lazare, où il voyait Brienne, autre fou plus gai et moins innocent, dont nous parlerons à la rencontre. Ils s'engagèrent à écrire de concert l'Histoire secrète du Jansénisme, mais Brienne seul donna suite à ce projet. Un jour ils eurent dispute sur Port-Royal : l'abbé Cassagne était contre ; Brienne qui quelquefois, dans l'espérance de gagner sa liberté, parlait de mettre le Jansénisme en poudre, avait pourtant des retours de tendresse vers ce parti. Le retour fut vif ce jour-là ; choqué des déclamations de Cassagne, il prit une pincette et l'en frappa : le pauvre abbé mourut des suites de cette scène. Sa Préface des Œuvres de Balzac ne décelait en beaucoup d'endroits qu'un écrivain judicieux et un admirateur éclairé des Anciens.

Malherbe, témoin du succès, en parlait un peu légèrement ; il disait un jour à Gomberville, à propos des premières Lettres : « Pardieu ! pardieu ! toutes ces badineries-là me sont venues à l'esprit, mais je les ai rebutées. » Malherbe avait le dédain de tout premier occupant et régnant à l'égard de son successeur immédiat. Il se moquait volontiers, avec l'aristocratie du poète, de ceux qui disaient que *la prose avait ses nombres ;* il ne concevait pas des périodes cadencées qui ne fussent pas des vers, et n'y voyait qu'un genre faux de *prose poétique*. Balzac a bien pourtant l'honneur d'avoir achevé l'œuvre de Malherbe en l'appliquant à la prose, d'avoir introduit là un ton, un procédé qui n'est pas poétique, mais plutôt oratoire, une forme de développement, auparavant inconnue dans cette rigueur, et qu'il n'a plus été possible d'oublier : on la retrouve presque semblable, avec la pensée en sus et le génie du fond, dans Jean-Jacques.

Si l'on pouvait noter le mouvement, le nombre, les coupes, les articulations et comme les membrures de la phrase indépendamment du sens, il y aurait bien du rapport entre Balzac et Jean-Jacques.

Balzac, je l'ai dit ailleurs, c'est la prose française qui fait en public, et avec beaucoup d'éclat, sa rhétorique, une double et triple année de rhétorique.

Tous les grands prosateurs qui viennent après sont bien loin de reprendre nécessairement le moule de Balzac. Bossuet est bien autrement libre et irrégulier dans sa majesté oratoire ; on a madame de Sévigné et sa plume agréablement capricieuse ; on a Montesquieu qui aiguise et qui brusque son trait, Voltaire qui court vite et pique en courant ; mais chez tous ces styles, même les plus dégagés, on sent qu'il y a eu autrefois une rhétorique très forte, et c'est Balzac qui l'a faite.

Aujourd'hui, quand on lit Balzac, on est frappé, avant

tout, de l'uniformité du procédé : le vide des idées laisse voir à nu et sans distraction ce redoublement continuel de la phrase qui va du simple au figuré, du figuré au transfiguré ; partout, dès le premier ou le second pas, l'hyperbole avec métaphore.

J'en recueillerai quelques exemples en ne choisissant même pas et en ne faisant que me baisser pour les prendre. On se souvient de ce mot, précédemment cité, par lequel, au retour de Rome, écrivant à l'évêque d'Aire, il se dit *plus vieux que son père* et aussi usé qu'un vaisseau qui aurait fait trois fois le voyage des Indes. A Racan qui, dans une ode, l'avait comparé aux Dieux (1), il écrit (1625) : Il semble que la Divinité ne vous coûte rien, et qu'à cause que vos prédécesseurs ont rempli le Ciel de toutes sorte de gens et que les astrologues y ont mis des monstres, il vous soit permis à tout le moins d'y faire entrer quelques-uns de vos amis. » A Vaugelas (1625) : « Les Reines viendront des extrémités du monde pour essayer le plaisir qu'il y a en votre conversation, et vous serez le troisième après Salomon et Alexandre, qui les aurez fait venir au bruit de votre repos, qui usurpe votre liberté... Je vous dresse des embûches à Paris, à Fontainebleau, à Saint-Germain, et si, pour fuir mon importunité, vous pensiez vous sauver au bout du monde, elle feroit le voyage de Magellan pour vous y aller chercher. » La nature, l'histoire, la géographie, l'univers, n'existent que pour lui fournir son butin unique et favori, la métaphore. Sondons-nous bien, rentrons dans notre conscience littéraire : je soup-

(1) Divin Balzac, qui par tes veilles
Acquiers tout l'honneur de nos jours ;
Grand Démon, de qui les discours
Ont moins de mots que de merveilles...
. . . . . .
Quoi qu'espère la vanité,
Il n'est point d'autre éternité
Que de vivre dans tes ouvrages.

çonne plus d'un illustre moderne de n'être pas si loin de Balzac qu'il le croit.

A M. Conrart, qui était de la Religion réformée, Balzac écrivait : « Vous ne penseriez pas que le nombre de vos vertus fût complet, si vous n'y ajoutiez l'humilité, et vous me voulez montrer qu'il y a des Capucins huguenots. » Des *Capucins*, parce qu'ils font vœu d'humilité : nous saisissons le procédé, une métaphore hyperbolique associant des images imprévues qui étonnent, et qui veulent plaire encore plus qu'elles n'y réussissent.

Il remercie M. Godeau (1632) de lui avoir envoyé sa Paraphrase des Épîtres de saint Paul : « Il n'y a plus de mérite à être dévot. La dévotion est une chose si agréable dans votre livre que les profanes mêmes y prennent du goût, et vous avez trouvé l'invention de sauver les âmes par la volupté. Je n'en reçus jamais tant que depuis huit jours que vous me nourrissez des délices de l'ancienne Église, et que je fais festin dans les Agapes de votre saint Paul. C'étoit un homme qui ne m'étoit pas inconnu ; mais je vous avoue que je ne le connoissois que de vue. (*Il prend le ton cavalier*).... Votre Paraphrase m'a mis dans sa confidence et m'a donné part en ses secrets. J'étois de la basse-cour, je suis à cette heure du cabinet... Vous êtes, à dire le vrai, un admirable déchiffreur de lettres. » Tout est dans ce ton ; il se prenait lui-même au sérieux dans ces badinages ; mais les esprits vraiment sérieux ne s'y trompaient pas.

Toutes les critiques qu'on peut faire à Balzac, celles en particulier que je lui adresse, ne lui ont pas manqué dans le temps. Mais, des renommées littéraires, il ne parvient à la postérité et il ne ressort finalement que la résultante ; les protestations qui y entraient dès l'abord sont oubliées. Dans le cas présent, celles qui, ayant été imprimées à l'état de pamphlets, ont laissé quelque trace, sont pleines d'ailleurs d'emportements, de fatras ou d'à-

peu-près. Notons ceci : les critiques contemporains, fussent-ils fins et habiles, se donnent bien de la peine pour envelopper et développer, en fait de jugements littéraires, ce que le premier venu, dans la postérité, conclura en deux mots. Sorel, qui a tenu registre de ces querelles, nous dit des adversaires de Balzac : « La plupart de ces gens-ci, se trouvant comme forcenés pour la passion qu'ils avoient à médire de M. de Balzac, ressembloient à des malades de fièvre chaude qui, dans leur rêverie, ne se représentoient que chimères et spectacles affreux. Les beautés du style de notre auteur ne se montroient point à eux; ils n'en considéroient que ce qu'il y avoit d'irrégulier. En tout ce qu'ils lisoient de ses écrits, ils ne croyaient voir que des *Métaphores impropres*, des *Hyperboles exorbitantes*, des *Cacozèles* ou des *Catachrèses*, et autres figures épouvantables du nom desquelles ils remplissoient leurs écrits, et que les hommes non lettrés prenoient pour des monstres de l'Afrique. » Il y avait du vrai pourtant sous ces grands reproches pédantesques. Balzac, bien averti de son défaut, commence ainsi une de ses lettres à Chapelain : « J'ai renoncé solennellement à l'Hyperbole. C'est un écueil que je ne regarde qu'en tremblant et que je crains plus que Scylle et Charybde.... » On voit qu'il en est pour lui de son défaut chéri, précisément comme dans la chanson :

L'image adorée et jolie
Toujours revient ;
En pensant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

L'hyperbole le mena un jour jusqu'à dire à mademoiselle de Gournay en manière de compliment : « Depuis le temps qu'on vous loue, la Chrétienté a changé dix fois de face. » Un tel trait de galanterie renferme tout. C'est au reste, avec mademoiselle de Gournay, la même façon qu'on lui a vue précédemment avec Richelieu : il ne

pense qu'à la grandeur de la louange, nullement à la finesse, et ne se doute pas des circonstances désagréables qu'il y fait entrer.

Je pourrais dénombrer tous les noms célèbres du temps, Gomberville, Coëffeteau, d'Ablancourt, Bois-Robert, à qui il écrit sur ce ton de largesse ; car il était de cette vanité littéraire si pleine et surabondante que, commençant par elle-même, elle se répand volontiers sur les autres. Sa propre satisfaction, étant immense, noyait dans son cœur l'envie et ne laissait pas aliment à la longue colère. Après cette grande guerre, à laquelle donna lieu un mot de sa part imprudemment lâché contre les moines (1), il se réconcilia avec ceux qui lui avaient le plus vivement riposté, et en particulier avec Dom André de Saint-Denys ; il se réconcilia fort tendrement, au lit de mort, avec un M. de Javersac qu'il avait fait bâtonner autrefois, dit-on, pour l'avoir critiqué : car encore, parmi ses prétentions au gentilhomme, Balzac avait cela, tout bon prince qu'on l'a vu, d'être un peu prompt au bâton et à la houssine, mais par la main des autres.

Hors ses phrases auxquelles il tenait fort, il n'était d'aucun parti en son temps ; il correspond tour à tour avec M. de Saint-Cyran et avec le Père Garasse ; à Gomberville il parlait *Polexandre* et Jansénisme, à Costar il écrivait des espèces de badineries sur la *Grâce*, puis, tout à côté, c'étaient des merveilles sur le livre d'Arnauld. Que lui importaient le sujet et le sens, pourvu qu'il vît jour à l'image et qu'il y plantât ce cher drapeau !

(1) « Que si quelques petits moines qui sont dans les maisons religieuses, comme les rats et les autres animaux imparfaits étoient dedans l'Arche, veulent déchirer ma réputation, etc. » (Lettre 30e, du livre IV, à M. le Prieur de Chives, octobre 1624.) Les Feuillants prirent la chose pour eux et relevèrent l'injure, un jeune moine d'abord, Dom André de Saint-Denys, puis le général de l'Ordre en personne, le Père Goulu, qui intervint sous le pseudonyme de *Phyllarque*. Ce fut bientôt une mêlée générale.

Pour ou contre le Mazarin selon le succès ; exemple, avec une certaine honnêteté d'ailleurs, de cette platitude si compatible avec l'enflure (1).

. . . . . .

J'ai parlé de l'homme chez Balzac, de sa vie, de ses lettres. Cette clé donnée, ses autres écrits s'ouvrent d'eux-mêmes. Et, par exemple, rien de plus simple que de s'expliquer le *Socrate chrétien*, qu'une critique trop confiante et qui n'y serait pas arrivée, pour ainsi dire, *à revers* par ces hauteurs de Port-Royal, pourrait être tentée de prendre à la lettre et d'estimer plus profond qu'il ne l'est réellement.

Le *Socrate chrétien* est une suite de douze discours ou conférences supposées tenues en un cabinet par un personnage de sagesse et de piété, qui vient passer quelque temps dans le voisinage de l'auteur. Le cabinet

(1) Comme preuve non contestable, on peut voir dans l'*Histoire de l'Académie françoise* (édition de 1743, t. I, page 151) toutes les vicissitudes de son *Aristippe*, entrepris d'abord pour le cardinal de Richelieu sous le titre de *Ministre d'Etat*, puis offert au cardinal Mazarin, et finalement dédié à la reine Christine : cet *Aristippe* cherchait maître. L'auteur écrivait, en janvier 1644, à Chapelain : « Je vous supplie de savoir en quelle disposition est pour moi le cardinal Mazarin. S'il est galant homme et qu'il me veuille obliger, j'ai de quoi n'être pas ingrat : je lui adresserais mon *Aristippe*;... mais je ne veux point faire d'avances sans être assuré du succès de ma dévotion. » Et tout le reste de la lettre qui n'est pas moins curieux. Voiture, qu'il mit en jeu pour la même négociation, lui répondit avec empressement, mais lui soumit sans doute quelques observations sur la difficulté de réussir en ces termes, ou peut-être il lui signifia d'emblée le refus tout prononcé du Cardinal. Là-dessus Balzac semble étonné et a l'air de reculer devant ses propres paroles : « *Fi donc !* ai-je voulu faire un si sale marché que celui qu'il me reproche? Savoir d'un homme s'il a agréable qu'on parle de lui, est-ce lui dire en langage suisse : *Point d'argent, point de louanges?* » Voilà le personnage pris sur le fait et dans son comique naturel : plat et glorieux. (Voir encore au livre XXVII des *Lettres*, la 3e, vraiment fabuleuse, à Mazarin.)

où l'on se réunit a pour décoration un tableau de la Nativité, qui fournit un premier texte à ce Socrate, ou plutôt à cet *Isocrate* chrétien. Ce sont de pures déclamations où le rhéteur dit à chaque instant qu'il ne faut plus être rhéteur, et le dit avec redoublement de rhétorique: je fais grâce des preuves. Il y a certes, dans ces discours, maint passage ingénieux et même spécieux de gravité : mais, au point d'initiation où nous sommes, cela ne nous saurait faire illusion. Dans le VIIe discours, à propos d'une paraphrase de psaume qui venait d'arriver de Languedoc, il s'agit de critiquer les paraphrases en général, celles du moins qui ne respectent pas la simplicité et la majesté du texte divin, celles *qui frisent et parfument les Prophètes :* « Il falloit, dit tout d'abord le Socrate, il falloit suivre M. l'évêque de Grasse et ne pas faire effort pour passer devant. En matière de paraphrases, il a porté les choses où elles doivent s'arrêter. » Ce *nec plus ultra* de M. de Grasse, ainsi posé au début, sert d'ouverture à une longue tirade contre les paraphrastes à la mode : Balzac n'y est autre que le paraphraste très complaisant de sa propre idée. Ce VIIe discours a nom *la Journée des Paraphrases,* comme nous disons *la Journée du Guichet :* sans flatterie, j'aime mieux la nôtre.

Un seul trait du *Socrate chrétien* peut en donner la mesure. C'est, au discours XIe, l'éloge qu'un des interlocuteurs, tout frais arrivé de la Cour, se met à faire de *monsieur l'abbé de Rais* (Retz), et le parallèle qu'il établit de ce dernier à saint Jean de Chrysostome (1). On sait, en effet, que Retz, encore abbé, s'avisa de vouloir réussir dans les sermons et y fit éclat. On ne savait pas généralement alors (ce dont il s'est vanté depuis) que c'était une pure gageure de vanité, et que madame de

(1) Au livre XI des lettres de Balzac, il en est une (la XVIe) adressée au Coadjuteur, et où il est salué pour son éloquence dans l'Église comme *un autre Fils du Tonnerre.*

Guemené avait son compte sous tous ces Carêmes et ces Avents. Mais, divination à part, il est de ces panneaux où les gens fins ne donnent jamais. Avec Retz, tout comme précédemment avec Richelieu, Balzac y donna.

Dans le discours X^e^ du *Socrate* se trouve un portrait de Malherbe souvent cité et qui semble une caricature : « Vous vous souvenez du vieux pédagogue de la Cour... » Cela d'abord étonne sous la plume de Balzac et a pu être taxé d'irrévérence. En y regardant de près, rien de bien grave. C'est un portrait tout de situation, et qui ne tire pas à conséquence hors de là. Balzac, se faisant parfait chrétien et ennemi (pour un moment) de la rhétorique et de la grammaire, pousse sa pointe en ce sens par la bouche du Socrate, absolument comme un avocat qui décrie tout d'un coup sa partie adverse dont il faisait grand cas jusqu'alors. Ailleurs, il parle de Malherbe tout autrement. Dans une lettre qu'il lui écrivait autrefois, pour se mettre au ton du vieux poète, qui était, comme on sait, un vert galant, Balzac avait même hasardé la gaillardise (1).

Pas plus qu'il n'est un chrétien profond dans son *Socrate*, Balzac n'est un politique passable dans son *Prince* et dans son *Aristippe*. Gabriel Naudé, à le voir ainsi trancher du petit Machiavel, devait penser de lui, en matière d'État, ce qu'en pensait déjà chrétiennement Saint-Cyran, ce qu'en pensait Retz, le *Chrysostome*, dans sa malice.

Assez de critique des ouvrages : venons au résultat. Malgré tout, Balzac a joué un grand rôle et a gardé un rang éminent dans notre prose : il en a été le Malherbe. Cette louange, qui lui avait été décernée de son temps, a été renouvelée et confirmée depuis à diverses reprises : loin de nous l'idée de la lui contester ! Il a régularisé la langue et, autant que cela se peut, certaines formes du

(1) Lettre 19e du livre IV.

beau qui ont prévalu. « Ç'a été, dit Bayle, qui ne badine point avec lui, ç'a été la plus belle plume de France, et on ne sauroit assez admirer, vu l'état où il trouva la langue françoise, qu'il ait pu tracer un si beau chemin à la netteté du style. » Il sut vouloir ce grand chemin qui devait conduire à Louis XIV ; il avait le sentiment de l'unité dans les choses de l'esprit. Dans une lettre qu'on a de lui à Malherbe, il disait, à propos d'une émeute de critiques : « Il ne faut pas laisser faire de ces mauvais exemples, ni permettre à un particulier de quitter la foi du peuple pour s'arrêter à son propre sens, et, si ce désordre continue, les artisans et les villageois voudront à la fin réformer l'État. » Balzac est volontiers pour le pouvoir absolu en littérature comme dans le reste : cela sent le contemporain de Richelieu. Il aida sur sa ligne à la même œuvre. Il n'était, non plus que Malherbe, pour la littérature libre telle qu'elle fleurit au seizième siècle, pour la littérature anarchique telle qu'elle s'enhardit un moment avec Théophile, mais bien pour la souveraineté de la Cour et de l'Académie, dont il se supposait (cela va sans dire) le premier ministre.

Cette idée même, qui formait peut-être sa seule conviction sérieuse, lui donne, au milieu de ses ridicules, quelque chose d'assez digne et d'imposant par la tenue constante du rôle. L'élévation et la grandeur, dit encore Bayle, étaient son principal caractère, Il a, comme Malherbe, du gentilhomme en lui ; c'est un gentilhomme de l'éloquence : il en avait occupé de bonne heure le trône ; il est plein de la majesté du genre et n'y voudrait pour rien déroger, comme un roi ou une reine de théâtre qui reste dans son personnage jusqu'au bout, comme mademoiselle Clairon, qui portait jusque dans la misère, jusque dans sa chambre à coucher sans feu, un front haut et à diadème. Il avait cette foi naïve aux Lettres qu'ont eue également Cicéron et Pline le Jeune,

et qui ne les a pas trompés. C'est là le beau côté de Balzac, et ce qui le maintient debout à l'entrée de notre littérature classique, tout près de Malherbe qui, dans la vie, avait bien plus d'esprit que lui.

Comme écrivain, Balzac se trouve ainsi venir en comparaison avec plusieurs esprits de valeur, qu'à ce dernier titre il est à mille lieues d'approcher. Il parle assez bien de Montaigne; il le sentait néanmoins fort peu à l'endroit principal : en lui, au rebours de Montaigne, on a toujours *l'auteur* et jamais *l'homme* (1). En croyant le discoureur des *Essais arte rudem* (c'est son mot), bien qu'il le saluât *ingenio maximum*, il n'appréciait pas cet art libre, non aligné ni rangé en bataille, cet art intérieur et divers, qui est le plus vrai. Montaigne aurait ri dans sa fraise de cette éloquence de tous les jours en habit de pourpre. Et c'est pourtant cette pourpre, qu'a portée Balzac, qui le sauve, le consacre à cette distance et le fait encore respecter.

Pour bien apprécier le genre d'influence de Balzac, cet excellent rhéteur et ce professeur de rhétorique de son siècle, et dont le premier Recueil épistolaire, qui fit éclat, parut en 1624, il faut un peu examiner où en était la prose à ce moment, de quelle façon la maniaient les principaux écrivains, et ce qu'elle laissait surtout à désirer (au milieu même de ses autres qualités) sous leur plume abondante et dans l'usage courant qu'ils en faisaient.

En un mot, quelle était la forme de langue que le seizième siècle léguait au dix-septième, et quelle sorte de travail et de réforme réclamait-elle?

C'est là un curieux problème et qui demanderait, pour être traité, une méthode précise, une analyse complète, exacte, des principaux auteurs de cette date, une comparaison de leurs habitudes de langage, de leurs

(1) Expression de Pascal.

formes de phrases, une dissection grammaticale dirigée par un goût fin et sûr. Je ne veux que poser ici le problème et l'agiter en quelque sorte, en donner la solution en gros, sans me flatter d'en suivre toutes les circonstances et tous les cas dans le détail.

Quels sont les principaux écrivains en prose de ce temps, de ce règne de Henri IV et des premières années du dix-septième siècle? Énumérons :

Charron, dont le livre de *la Sagesse* parut en 1601;

D'Aubigné, dont l'*Histoire universelle* parut en trois tomes successifs, 1616, ou plus exactement 1618-1620;

Du Plessis-Mornay, dont le *Traité de l'Eucharistie* avait paru en 1598, et dont la Correspondance politique et diplomatique, son premier titre aujourd'hui, commencée en 1579, se continuait jusqu'en 1623;

Olivier de Serres, dont le *Théâtre d'Agriculture* parut en 1600 et eut cinq éditions en dix ans;

Saint François de Sales, dont le livre de l'*Introduction à la Vie dévote* parut en 1608, et le traité de l'*Amour de Dieu* en 1616;

Guillaume du Vair, dont on commença en 1614 ou même 1612 à réunir les Œuvres bien des fois réimprimées, 1617, 1618, 1619, etc.

Je laisse les politiques comme d'Ossat, le président Jeannin, Sully, qui ne sont pas des écrivains de profession, bien que disant mieux quelquefois que les purs écrivains.

Honoré d'Urfé (1610) introduit et importe une innovation dans le roman; il ouvre une veine en ce sens et demanderait à être considéré à part.

Il ne m'est pas possible d'examiner ici et de suivre sur leur terrain ces différents auteurs : ce serait faire l'histoire littéraire du règne de Henri IV. Mais, au point de vue qui nous occupe, il suffit qu'aucun de ces écrivains intermédiaires, si on les prenait un à un, ne nous offre d'une manière nette et dégagée les qua-

lités que réclamait le progrès de l'esprit français dans le nouveau siècle; qu'aucun ne se montre essentiellement guéri des défauts dont un bon esprit devait commencer à s'impatienter et à souffrir.

Si riche que soit la langue du seizième siècle pour les amateurs, pour ceux qui aiment à s'arrêter sur nos époques anciennes et à en goûter les saveurs nourricières et domestiques, je ne vois que deux écrivains complets en ce siècle, Rabelais et Montaigne; eux seuls sont bien maîtres de leur langue, de leur phrase : — l'un, Rabelais, la gouvernant amplement, largement, sur tous les tons et dans tous ses membres, sans embarras, d'un tour plein et aisé, avec grâce et harmonie; l'autre, Montaigne, la coupant et l'aiguisant, la tournant et la tordant comme il veut et selon le point où il veut diriger et fixer sa pensée; — Rabelais plus grand écrivain, si j'ose dire, que Montaigne et de meilleur goût (sauf les ordures); Rabelais plus de l'école de Platon pour la phrase; — Montaigne plus de l'école de Sénèque. Hors ces deux-là, la langue du seizième siècle, chez tous les autres, et si bien employée qu'elle soit, même par Amyot, va un peu au hasard; elle mène ses gens, qui ne la mènent point. Une fois embarqués en paroles, ils sont poussés plus loin qu'ils ne comptaient. On ne sait trop avec eux où commence une phrase, ni où elle finit. Il y a des inutilités, des obscurités à tout instant. Cette obscurité tient à plusieurs causes. Les phrases s'enchevêtrent en voulant se lier les unes aux autres. Elles se commandent plus qu'il n'est commode à la vivacité française et à la netteté du sens. Croyez bien qu'en parlant, en causant, on ne faisait point ainsi : on était vif, bien français; les *Mémoires* de la reine Marguerite, les Lettres de Henri IV le disent assez; mais, du moment qu'on se mettait à écrire, une certaine solennité vous revenait. La Renaissance avait remis en honneur les antiques formes la-

tines oratoires. On retombait dans le style cicéronien ; on ne savait plus couper son discours ; on oubliait que les anciens eux-mêmes n'avaient pas eu tous les jours ce style de pompe et de gravité, et que, dans ses lettres et billets, Cicéron a le style fort coupé. On ne savait pas secouer le joug du latinisme. Les parenthèses, les allonges, les queues, avec les écrivains du seizième siècle, n'en finissent pas. Les souvenirs classiques qui leur reviennent, les citations à propos et hors de propos ajoutent à cet embarras du cortège (*impedimenta orationis*) ; le fil du discours en est interrompu ou ralenti : ajoutez à cela des images de toutes sortes ; on ne s'en refuse aucune. Les écrivains comme saint François de Sales, qui sont plus vifs et plus courts que les autres, ont trop de fleurs, des excès d'images, des comparaisons prises de partout et qui ont l'air de folâtreries et d'enfances, des allusions à quantité de mythologies et de fables à la Plutarque qui étaient en circulation parmi les savants. Les historiens comme Pierre Matthieu (1) ont des pointes, des figures trop fréquentes et qui jurent avec les endroits de narration où ils les placent. Charron est lourd, pesant ; d'Aubigné, même en prose, n'a aucune netteté. Tous ces écrivains, très estimables par certains endroits, n'ont rien de ce qui pouvait faire innovation et réforme dans le style : ce sont des rejets du seizième siècle sur le dix-septième. On conçoit que Malherbe ne fut content d'aucun ; quand il les lisait, n'importe lesquels, son esprit exact trouvait à reprendre à chaque page : ils

(1) Sur Pierre Matthieu, qui passait, même de son temps, pour un corrupteur de l'éloquence, on lit : « ... Au surplus, la liberté qu'ont prise les Italiens d'accuser un François de la corruption de leur éloquence, et de dire que l'historien Matthieu avait depuis peu donné l'exemple chez eux de cette mauvaise façon d'écrire dont nous parlons, est cause que je ne ferai nulle difficulté de remarquer, etc., etc. » (La Mothe Le Vayer, *Considérations sur l'Éloquence française de ce temps.*)

étaient pour lui comme l'Afrique aux généraux romains, « une moisson de triomphes ». Quand on demandait à ce Malherbe si rigide et qui, écrivant si peu, faisait secte, pourquoi il ne rédigeait pas de grammaire, il répondait qu'il n'en était pas besoin et qu'on n'avait qu'à lire sa traduction du XXXIIIe livre de Tite-Live, que c'était comme cela qu'il fallait écrire. C'était cette même traduction que mademoiselle de Gournay, la docte fille et sibylle, partisan du vieux style, comparait à un « bouillon d'eau claire ». Mais la clarté était alors le premier des besoins : aussi, quoi que l'on pût dire contre les excès de retranchement et de sobriété de Malherbe, contre ce style *exempt* avant tout, frugal à l'excès, et comme affamé de jeûne, Malherbe avait raison : on trouve chez lui, dans ce livre traduit, et surtout dans la méthode qui en résultait, un vrai modèle de narration; « on y voit, disait Sorel, le bon usage, des « Pronoms et des Conjonctions et de ce qu'on appelle les Particules françoises; on y voit quelle mesure doit avoir la période pour n'être ni trop longue ni trop courte ». Enfin Malherbe fut pour la prose, bien qu'il ait si peu publié, presque autant dictateur et chef de secte qu'il l'était pour les vers. « Ceux qui alloient ouïr ses instructions en firent bien leur profit. La plupart des bons écrivains d'aujourd'hui, dit Sorel, ont été de ce nombre ou sont les disciples de ses disciples. » Vaugelas, jeune, en écoutant Malherbe et en recueillant ses décisions, qu'il contrôlait par celles du cardinal Du Perron et de Coëffeteau, préparait dès lors ses *Remarques* sur la langue, qu'il ne devait publier que vingt ans plus tard (1647). Balzac, enfin, apprenait auprès de Malherbe à polir, à mesurer, à aiguiser et à couper son style, et à donner à ses pensées, ou à celles d'autrui qu'il assemblait, ce tour vif et neuf, cet agrément imprévu, et d'abord si goûté avant de paraître monotone, qui le firent, du premier

jour, un chef d'école et de parti dans la prose (1524).

Vaugelas a très bien indiqué tout ce que Malherbe, à cet égard, laissait à faire à Balzac, quand il a dit :

« Un des plus célèbres auteurs de notre temps que l'on consultoit comme l'oracle de la pureté de langage, et qui sans doute y a extrêmement contribué, n'a pourtant jamais connu la *netteté* du style, soit en la situation des paroles, soit en la forme et en la mesure des périodes, péchant d'ordinaire en toutes ces parties, et ne pouvant seulement comprendre ce que c'étoit que d'avoir le *style formé*, qui en effet n'est autre chose que de bien arranger ses paroles et de bien former et lier ses périodes. Sans doute cela lui venoit de ce qu'il n'étoit né qu'à exceller dans la poésie, et de ce tour incomparable de vers qui, pour avoir fait tort à sa prose, ne laisseront pas de le rendre immortel ; je dois ce sentiment à sa mémoire qui m'est en singulière vénération, mais je dois aussi ce service au public d'avertir ceux qui ont raison de l'imiter en d'autres choses, de ne l'imiter pas en celle-ci. »

C'est Balzac qui fera pour la netteté, pour ce vernis, ce poli de la prose (*nitor*), ce que Malherbe n'avait pas daigné faire; et Malherbe lui-même disait de Balzac : « Ce jeune homme ira plus loin pour la prose que personne n'a encore été en France. » Il vérifia l'horoscope.

Balzac, quoi qu'on puisse dire de lui, a donc été un initiateur. C'est presque le seul éloge que je lui donnerai, mais il le mérite entièrement. Il y avait à cette heure, à ce commencement du dix-septième siècle, un besoin, un désir assez général de pureté, d'épuration, de culture choisie et dégagée dans la langue et dans le style. Ce mouvement, cette disposition graduelle, s'y prononce et s'y déclare d'une manière sensible. Elle cadrait bien avec le *rassérénissement* de l'atmosphère politique sous Henri IV. On sent avec Malherbe s'élever et souffler ce premier vent un peu sec, mais assainissant et très salubre. Au seizième siècle, avec la Renaissance, avec l'étude directe des écrivains latins et grecs, la langue française avait été reprise de lati-

nisme, d'hellénisme ; il y avait eu invasion, débordement ; une indigestion grecque et latine. Et cela ne se sent pas seulement chez les lettrés de profession ; cela se sent bien encore dans quelques auteurs de Mémoires (Guillaume et Martin du Bellay). L'Italianisme avait fait aussi son invasion sous les Valois. A la fin du siècle, après l'anarchie en tout genre, la société se rasseyant sous Henri IV, le français se sentait en goût de redevenir lui-même, de se débarrasser du trop dont on l'avait surchargé. On voulait un tour moderne, net, commode, clair, à notre usage, à la fois régulier et assez en accord avec notre promptitude, avec notre vivacité ; une pompe et une noblesse qui ne traînât pas trop. Le français voulait avoir son tour à soi, la société sa coupe de parole à elle. A chaque pas qu'on fait en avançant dans le siècle, pendant les cinquantes premières années, on retrouve les symptômes et les preuves de ce goût déclaré pour les questions de langue, de grammaire, de correction, de netteté, de politesse et d'urbanité : tout cela se rejoint et se confond. Le beau monde et les pédants s'y rencontrent et se donnent, pour ainsi dire, la main dans l'œuvre commune. L'hôtel Rambouillet y aide, dans le grand monde, et ouvre une espèce d'académie d'honneur, de galanterie honnête, de politesse. Partout ce sont de petites académies qui s'essayent : la chambre garnie de Malherbe, le salon de madame Des Loges, le cabinet de Coëffeteau, celui de Vaugelas, de Conrart, de Chapelain, de Ménage. Richelieu, très atteint lui-même de ce goût de beau et pur langage, donna à ces ébauches le caractère et l'importance d'une institution ; il consacra à jamais ce goût français en fondant l'Académie française. Or, Balzac, du premier jour, et dès ses premiers essais de jeunesse, fut l'homme et parut le héros de cette réforme dans l'exactitude de la prose française et dans l'éloquence.

Richelieu, à la première lecture de ses Lettres, lui a reconnu ce mérite, s'il lui a plus tard contesté les autres. Je citerai ses propres termes ; car il y a toujours plaisir à louer les hommes distingués avec les paroles des grands hommes :

« Les conceptions de vos lettres sont fortes, lui écrivait-il, et aussi éloignées des imaginations ordinaires qu'elles sont conformes au sens commun de ceux qui ont le jugement relevé ; la diction en est pure, les paroles autant choisies qu'elles le peuvent être pour n'avoir rien d'affecté, le sens clair et net, et les périodes accomplies de tous leurs nombres... Vous seriez responsable devant Dieu si vous laissiez votre plume oisive, et vous la devez employer en de plus graves et plus importants sujets. » (Lettre du 4 février 1624.)

Il est impossible de mieux définir littérairement, que ne l'a fait là Richelieu, le genre particulier de Balzac : il eut en ce point et à ce moment, la qualité et la nouveauté qui était alors la plus réclamée des gens du goût et du dernier goût, de ceux qui tenaient à bien écrire, à bien dire. Et ici je ferai avec lui comme j'ai fait pour Malherbe, je ne craindrai pas de marquer les réserves vraies et les restrictions avec et avant les louanges. Il n'était bon, je le crois, qu'à faire des phrases, et encore la même phrase appliquée à tout et recommencée à l'infini. Mais la première fois qu'il la fit, elle était neuve, cette phrase *Balzacienne,* elle parut infiniment agréable, et elle resta toujours utile comme forme et façon. C'est son honneur : il a inventé et perfectionné un moule; il a donné l'exemple, le dessin, la forme, le modèle, la ligne de la phrase française régulière, noble, élégante, nombreuse et correcte : il n'y manquait plus que l'idée, la passion, la véritable éloquence à y mettre et à y verser. D'autres après lui s'en chargeront, mais quels autres? quels disciples supérieurs à leur vieux professeur! Ce sera Buffon, Jean-Jacques, George Sand, tous grands prosateurs qui

écrivent volontiers dans cette forme de phrase nombreuse, correcte, régulière et pleine, non pas la seule en français, mais la plus belle, la plus sûre à adopter si l'on avait le choix, la préférable. Car la phrase de Voltaire est un peu écourtée et par moments un peu sautillante; celle de Saint-Simon, quand elle ne réussit pas d'emblée, devient confuse, s'embarrasse et court le risque de tourner au galimatias. Balzac a donc été le professeur de rhétorique de plus grands que lui. Il y a tel rhéteur grec, Antiphon, qui a peut-être trouvé la phrase dont usa et s'empara le génie substantiel de Thucydide.

VOITURE [1]

A la différence de tant d'hommes distingués et d'écrivains de renom qui, ayant eu une partie de leur fortune viagère, en ont une autre partie durable et immortelle, Voiture a tout mis en viager : il n'a été qu'un charme et une merveille de société; il a voulu plaire et il y a réussi, mais il s'y est consumé tout entier; et aujourd'hui, lorsqu'on veut ressaisir en lui l'écrivain ou le poète, on a besoin d'un effort pour être juste, pour ne pas lui appliquer notre propre goût, nos propres idées d'agrément, et pour remettre en jeu et dans leur à-propos ces choses légères.

Voiture était né l'esprit le plus fin et le plus délicat, formé par la nature pour la compagnie la plus choisie, pour en être l'enfant gâté et les délices : il fut quelque temps avant de rencontrer ce doux climat auquel il était destiné. Il naquit à Amiens en 1598, aux limites des deux siècles. Son père, qui était un marchand de vin en gros suivant la Cour, et fort connu des grands, lui fit donner la meilleure éducation : Voiture étudia à Paris, au collège de Boncourt, et de là il alla faire son droit à l'université d'Orléans. De bonne heure on parla de lui pour ses vers, pour ses lettres; une lettre surtout qu'il adressa à madame de Saintot en lui envoyant le *Roland furieux* traduit par Rosset (« Madame, voici sans doute la plus belle aventure que Roland ait jamais

(1) *Causeries du Lundi*, t. XII; la fin est empruntée aux *Portraits littéraires*, t. III.

eue, etc... ») courut et commença à le mettre en réputation. Malgré l'amitié de M. d'Avaux, son ancien condisciple, avec qui il avait renoué un commerce familier, il ne brillait encore que dans les cercles bourgeois, lorsque M. de Chaudebonne, l'ayant un jour rencontré dans une maison, lui dit : « Monsieur, vous êtes un trop galant homme pour demeurer dans la bourgeoisie ; il faut que je vous en tire. » Par lui Voiture fut présenté chez la marquise de Rambouillet, l'oracle du mérite et de la politesse, et dès ce moment il entra dans sa vraie sphère ; il n'eut plus qu'à suivre sa vocation, qui était d'être le bel esprit à la mode dans une société d'élite. Il n'avait que vingt-sept ans (1625). Il s'est peint à nous petit, « la taille de deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre, la tête assez belle (ses portraits nous la montrent même très belle), les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais. » Ailleurs il parle encore de cette mine *entre douce et niaise*, et de ses sourcils joints. Il eut de bonne heure les cheveux grisonnants, et sa complexion résista peu à cette continuelle fatigue de plaire. Il n'y eut que trop de succès. L'esprit et la grâce qui animaient ce petit corps, l'étincelle qui en jaillissait à la première rencontre, la hardiesse et l'aisance, le don de l'à-propos, un soin vif entrecoupé parfois d'un air de rêverie et rehaussé d'un grain de caprice, faisaient de lui la personne la plus agréable et la mieux accueillie, et en particulier, auprès des femmes et des grands.

C'était le moment où Balzac, de quatre ans plus âgé que Voiture, atteignait par la publication de ses Lettres (1624) à cette haute réputation d'éloquence et de beau style qu'il conserva et maintint pendant toute sa vie. Voiture, en homme d'esprit (et il avait bien autrement d'esprit proprement dit que Balzac, qui avait principalement du talent), ne songea point à lutter avec lui : il laissa ce provincial superbe et solennel croire qu'il

régnait de sa maison d'Angoulême sur l'empire des Lettres; il lui rendit même hommage : quant à lui, il ne se piqua que de bien vivre, de vivre le plus agréablement, de conquérir la faveur des plus grands et des plus belles, et, tout en s'amusant à tous les étages, de s'épanouir par son côté précieux au centre de la vraie urbanité dans la plus douce lumière. Il ne publia rien de son vivant; il ne disposa rien pour l'avenir; heureux de jouir à l'instant même, il mit une négligence de galant homme à assurer le sort futur de ses œuvres, et il sembla ne viser qu'à une gloire, à faire que ceux qui l'avaient connu et goûté disent après lui : « Il n'y a eu, il n'y aura jamais qu'un Voiture. »

La livrée qu'avait l'esprit en son temps, il la prit, il la donna aux autres en renchérissant, et se contentant de la marquer d'un tour unique qui était le sien. Il n'essaya pas de lutter contre les abus du goût; il n'avait rien en lui du réformateur ni du critique : ce n'était qu'un courtisan enjoué et sans fadeur. Il naviguait à fleur d'eau sur les courants du jour, s'amusant à y suivre ou à y précéder les autres, et à y faire mille jeux; déroulant ses flatteries, dérobant ses malices. Ce ne sont chez lui que plaisanteries de société et de coterie, tours de force subtils dont on ne sait d'abord que dire quand on le lit aujourd'hui, et qu'on n'est pas très sûr d'entendre à moins d'être initié. Et par exemple, une des premières lettres est à mademoiselle de Bourbon (depuis duchesse de Longueville); elle était indisposée, et on lui avait envoyé Voiture pour la divertir : mais il était en rêverie ce jour-là, ou elle était difficile à distraire : elle dit qu'il y avait fort mal réussi et qu'il n'avait jamais été si peu plaisant. Là-dessus grande colère de ces dames, de madame et de mademoiselle de Rambouillet et de leurs amies, qui le veulent punir d'avoir si mal répondu à leur attente en une telle occasion. Mais laissons-le parler :

« Mademoiselle, écrit-il à Mlle de Bourbon, je fus berné vendredi après dîner pour ce que je ne vous avais pas fait rire dans le temps que l'on m'avait donné pour cela ; et Mme de Rambouillet en donna l'arrêt à la requête de Mlle sa fille et de Mlle Paulet. Elles en avaient remis l'exécution au retour de Mme la princesse et de vous ; mais elles s'avisèrent depuis de ne pas différer plus longtemps, et qu'il ne fallait pas remettre des supplices à une saison qui devait être toute destinée à la joie. J'eus beau crier et me défendre, la couverture fut apportée, et quatre des plus forts hommes du monde furent choisis pour cela. Ce que je puis vous dire, mademoiselle, c'est que jamais personne ne fut si haut que moi, et que je ne croyais pas que la fortune me dût jamais tant élever. A tous coups ils me perdaient de vue et m'envoyaient plus haut que les aigles ne peuvent monter, etc.

Suit toute une histoire burlesque de ce supplice à la Sancho-Pança, où s'entremêlent de fins compliments pour celle à qui il écrit; on appelait cette lettre la lettre de *la Berne*, elle était fameuse en son temps. Il n'y manque qu'une petite note, pour nous très nécessaire. Voiture a-t-il été réellement *berné*, c'est-à-dire lancé sur une couverture, ce qui serait à la rigueur possible, ces sortes de mystifications et de plaisanteries étant assez fréquentes alors dans cette haute société ? ou bien n'est-ce là de sa part qu'une folle invention et un badinage? La lettre est tellement tournée qu'on ne sait si c'est une pure métaphore ou une simple hyperbole, et s'il y a eu commencement d'exécution.

Avec lui, à tout instant, il en est ainsi. Il n'y a rien de plus particulier, de plus approprié à l'heure et à la minute présente que la conversation et le genre de plaisanterie qui y circule. Cela ne se transmet pas et ne s'écrit jamais que très imparfaitement. Ce qu'on a à faire en lisant aujourd'hui Voiture, ce n'est donc pas tant de chercher si ce qu'il dit est pour nous réellement plaisant, c'est plutôt de se figurer par lui quel pouvait être le tour d'esprit et d'amusement en vogue dans cette société ingénieuse, recherchée et souverainement élégante, de qui date chez nous l'établissement

continu de la société polie. On le devine très bien en s'y prêtant un peu. Cet esprit de Voiture et de son monde n'était pas seulement un esprit de riposte et de trait, c'était aussi un esprit inventif, et qui se mettait en frais d'imagination pour divertir et pour plaire avec abondance et récidive. On entrevoit des parties montées, improvisées, de vraies petites scènes, qui variaient à l'infini cette vie de loisir, ces journées de promenades et d'entretiens. On jouait aux Muses, on jouait aux Grâces et aux Nymphes. On avait des plaisanteries qui duraient des années, on en avait qui ne servaient qu'un jour. On inventait des motifs à aimables querelles, on se créait des tournois. L'esprit de Voiture était toujours en action et en mouvement comme pour un théâtre de société. Mademoiselle de Rambouillet avait-elle témoigné son admiration pour le roi de Suède Gustave-Adolphe, on se mettait à lui faire la guerre de ce qu'elle était éprise de lui, et Voiture, saisissant ce beau prétexte du roi de Suède, faisait travestir cinq ou six hommes en Suédois, lesquels arrivaient un jour en carrosse à la porte de l'hôtel de Rambouillet et présentaient à mademoiselle de Rambouillet, comme de la part du conquérant, son portrait avec une lettre : « Mademoiselle, voici le lion du Nord et ce conquérant dont le nom a fait tant de bruit dans le monde qui vient mettre à vos pieds les trophées de l'Allemagne, et qui, après avoir défait Tilly, etc., etc. » Une autre fois Voiture, alors en voyage, écrivait de Nancy à madame de Rambouillet, sous le nom de Callot, en lui envoyant un recueil de ce graveur. Une autre fois, jouant sur le nom de *lionne* qu'on donnait à mademoiselle Paulet à cause de la couleur de ses cheveux, il écrivait de Ceuta en Afrique (où réellement il était alors), et signait *Léonard, gouverneur des lions du roi de Maroc*. Au duc d'Enghien, après le passage du Rhin, il écrit la fameuse lettre de la *Carpe* à son compère le *Brochet*. Sarazin, dans sa jolie pièce

de la *Pompe funèbre*, a pu présenter les exploits d'esprit de Voiture en une suite d'épisodes et de chapitres distincts comme ceux d'un roman. En tout cela on trouve le même art, le même talent de société déguisé, métamorphosé en cent façons, et jaloux de tirer d'un rien tout ce qui peut donner à une familiarité d'habitude le piquant de la diversité et de l'imprévu. Cette vie oisive eût paru trop longue et trop monotone si le travestissement ne l'avait sans cesse renouvelée. On brodait ingénieusement tous les thèmes; on filait en mille nuances le bel esprit.

Voiture suffisait à tout, mais il n'allait pas au delà et ne pensait guère à nous autres gens du lendemain, ni à la postérité. Il avait d'ailleurs lui-même ses passions et ses entraînements. Très libertin, très joueur, un peu duelliste même, il avait ses propres penchants, auxquels il avait joint par vanité quelques-uns des défauts à la mode. On peut dire de lui qu'il jouait franc jeu tous les jeux de son temps, et, naissance à part, tous ces beaux seigneurs avec qui il vivait l'eussent avoué pour un des leurs. Il eut aussi, au milieu de sa vie délicieuse, ses difficultés et ses traverses. Attaché à Monsieur (Gaston, frère du roi) en qualité d'introducteur des ambassadeurs, il dut suivre par fidélité son maître dans quelques-unes de ses équipées et de ses folles aventures. C'est ainsi qu'on le voit à Bruxelles, puis dans le midi de la France, et bientôt à Madrid, chargé d'une mission secrète pour son prince pendant les années 1632-1633. Cet homme, qui « passait sa vie entre dix ou douze personnes, en cinq ou six rues et deux ou trois maisons, » et qui ne pouvait souffrir un vent coulis dans le cabinet de madame de Rambouillet, s'en va courir par monts et par vaux, et jusque par delà les colonnes d'Hercule. Au milieu des légèretés qu'il continue d'écrire aux beautés de sa connaissance, on entrevoit là cependant un Voiture plus sérieux que celui qu'on s'imagine d'or-

dinaire, et M. Ubicini (1) a eu raison de remarquer que si de Voiture on connaît aujourd'hui l'écrivain bel-esprit, le négociateur politique est encore à retrouver.

Dans sa correspondance de cette époque, il est un passage entre autres qui m'a frappé par le caractère de philosophie et d'élévation qui y est empreint. Il écrit à M. de Puylaurens, le favori de Gaston, et qui plus tard paiera de sa liberté et de sa vie le malheur ou le tort de n'avoir point répondu aux intentions de Richelieu. Puylaurens, en s'engageant à ce degré dans le parti de Monsieur et en s'attachant coûte que coûte à sa fortune, ne se fait aucune illusion, et en face de Richelieu, ce grand adversaire, il présage ce qui d'un moment à l'autre l'attend. Il n'en témoigne rien toutefois, et n'en a pas moins l'air de marcher sur des roses. Voiture, dans une lettre fort belle et qui porte plus que d'habitude un cachet de vérité, lui dit :

« (De Madrid, 8 juin 1633)... Ceux qui occupent des places comme la vôtre sont d'ordinaire traités comme les Dieux ; plusieurs les craignent, tous leur sacrifient, mais il y en a peu qui les aiment, et ils trouvent plus aisément des adorateurs que des amis. Pour moi, monsieur, je vous ai toujours considéré vous-même, séparé de ce qui n'en est pas. Je vois des choses en vous plus éclatantes que votre fortune, et des qualités avec lesquelles vous ne sauriez jamais être un homme ordinaire. Vous jugerez que je dis ceci avec beaucoup de connaissance, si vous vous souvenez de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous dans cette prairie de Chirac où, m'ayant ouvert votre cœur, je vis tant de résolution, de force et de générosité, que vous achevâtes de gagner le mien. Je connus alors que vous aviez de si saines opinions de tout ce qui a accoutumé à tromper les hommes, que les choses qu'ils considéraient le plus en vous étaient celles que vous y estimez le moins, et que personne ne juge d'un tiers avec moins de passion que vous jugez de vous-même. Je vous avoue, monsieur, qu'en ce temps-là, vous voyant tous les jours marcher sur des précipices avec une contenance gaie et assurée, et ne ju-

(1) Éditeur d'un choix des œuvres de Voiture, Paris, 1855.

geant pas que la constance pût aller jusque-là, je trouvais quelque sujet de croire que vous ne les aperceviez pas tous. Mais vous m'apprîtes qu'il n'y avait rien en votre personne ni à l'entour que vous ne connaissiez avec une clarté merveilleuse, et que voyant à deux pas de vous la prison et la mort, et tant d'autre accidents qui vous menaçaient, et, d'autre côté, les honneurs, la gloire et les plus hautes récompenses, vous regardiez tout cela sans agitation et voyiez des raisons de ne pas trop envier les unes et de ne point craindre les autres. Je fus étonné qu'un homme nourri toute sa vie entre les bras de la fortune sût tous les secrets de la philosophie, et que vous eussiez acquis de la sagesse en un lieu où tous les hommes la perdent. Dès ce moment, monsieur, je vous mis au nombre de trois ou quatre personnes que j'aime et que j'honore sur tout le reste du monde... »

De telles paroles s'ajoutent bien au peu que nous en apprend l'histoire, pour laisser en nous l'idée de M. de Puylaurens comme n'étant ni un factieux ni un favori vulgaire.

Dans le même temps, Voiture voyait souvent à Madrid le comte-duc d'Olivarès et gagnait son amitié; car il est à remarquer à son honneur que cet homme si chéri du beau sexe ne sut guère moins réussir auprès des hommes considérables, guerriers et ministres, pourvu qu'ils aimassent l'esprit. Il a plus tard esquissé, sans le terminer, un Éloge du comte-duc dans lequel on lit cette magnifique définition de la monarchie espagnole : « Celui-ci, au rebours (des ministres précédents plus favorisés), a toujours cheminé avec un vent contraire : parmi les ténèbres, et lorsque le ciel était couvert de toutes parts, il a tenu sa route au milieu des bancs et des écueils, et durant la tempête et l'orage il a eu à conduire *ce grand vaisseau dont la proue est dans l'Océan Atlantique et la poupe dans la mer des Indes.* »

Mais ce n'est là qu'un trait de talent et une belle image, comme l'écrivain doué d'une imagination poétique peut en trouver. La véritable pièce historique de Voiture est sa lettre écrite en 1636 après son retour en France, à l'occasion de la reprise de Corbie sur les

Espagnols, qui s'en étaient emparés quelques mois auparavant; il y embrasse d'un coup d'œil sensé et supérieur tout l'ensemble de la politique du cardinal de Richelieu, et, se mettant au-dessus des misères et des animosités contemporaines, il en fait à bout portant un jugement tout pareil à celui qu'a confirmé la postérité. Quels que fussent les motifs de Voiture en composant cette pièce, et quoiqu'il ait pu avoir intérêt à faire par là sa paix particulière (s'il en avait eu besoin) avec le Cardinal, il n'est pas douteux qu'il exprime ce qu'il pense et l'on n'écrit pas de la sorte, avec cette simplicité et cette fermeté, sans être convaincu. Il faut citer quelque chose de ces pages, qui égalent sur ce grand sujet ce qu'on a pu dire de mieux :

« Je ne suis pas de ceux, dit-il, qui, ayant dessein, comme vous dites, de convertir des éloges en brevets, font des miracles de toutes les actions de M. le Cardinal, portent ses louanges au delà de ce que peuvent et doivent aller celles des hommes, et, à force de vouloir trop faire croire de bien de lui, n'en disent que des choses incroyables ; mais aussi n'ai-je pas cette basse malignité de haïr un homme à cause qu'il est au-dessus des autres, et je ne me laisse pas non plus emporter aux affections ni aux haines publiques, que je sais être quasi toujours fort injustes. Je le considère avec un jugement que la passion ne fait pencher ni d'un côté ni d'autre, et je le vois des mêmes yeux dont la postérité le verra. Mais lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli La Rochelle et abattu l'Hérésie, et que, par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois ; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane et à Avein, et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles : s'ils ont quelque goutte de sang français dans les veines, quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui? Et, à votre avis, l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins, à cause que de son temps les rentes sur l'Hôtel de Ville

se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la chambre des Comptes? Toutes les grandes choses coûtent beaucoup : les grands efforts abattent, et les puissants remèdes affaiblissent. Mais si l'on doit regarder les États comme immortels, y considérer les commodités à venir comme présentes, comptons combien cet homme, que l'on a dit qui a ruiné la France, lui a épargné de millions par la seule prise de La Rochelle, laquelle d'ici à deux mille ans, dans toutes les minorités des rois, dans tous les mécontentements des grands et toutes les occasions de révoltes, n'eût pas manqué de se rebeller et nous eût obligés à une éternelle dépense. »

Ainsi il y avait un homme de grand sens dans Voiture; il y avait peut-être, sous l'homme aimable et sous l'ingénieux badin, un homme sérieux qui n'a pas eu le temps ni les occasions de se dégager. Quoi qu'il en soit, il a eu un singulier bonheur, puisqu'en ne songeant qu'à vivre dans le présent il a su enchâsser son nom dans un moment brillant de la société française et dans cette guirlande des noms de madame de Longueville, de madame de Rambouillet et de madame de Sablé, et que par cette lettre sur Corbie il a scellé une de ses pages dans le marbre même de la statue du grand Armand.

Cela dit, n'insistons plus sur le sérieux de Voiture, et laissons-le revenir à ses jeux, à ses folâtreries, à toutes ses gentillesses raffinées et galantes; coquet, friand, fripon, dameret, aussi gâté que Ver-Vert, aussi lascif que le moineau de Lesbie.

Dans sa correspondance, les dernières lettres en date ne sont pas les moins bonnes; elles font une suite; elles sont adressées à l'un de ses aimables patrons, M. d'Avaux, alors plénipotentiaire à Munster, et dont il était *le commis et l'ami*. Tous deux, le diplomate et l'écrivain, ils font assaut d'esprit, de citations; les souvenirs classiques leur reviennent; leurs lettres en sont toutes parsemées, et jusqu'à l'indiscrétion. Voiture s'y fait un peu trop le commentateur enthousiaste de ce

qu'ils s'écrivent mutuellement : « Ma lettre, lui dit-il, et les deux que j'ai reçues de vous, me font souvenir de ces trois lignes que Protogène et Appelle firent à l'envi l'un de l'autre. La première que vous m'avez envoyée était admirable et digne d'un grand ouvrier; celle que j'ai faite dessus n'était pas non plus de mauvaise main; mais cette dernière que vous venez de tirer, *ultima linea rerum est*, elle est au delà de toutes choses, et pour moi je n'oserais plus jamais faire un trait après cela. » C'est donc spirituel, mais on y sent le métier. Les lettres de M. d'Avaux, dit-on, sont les meilleures, et je le crois d'après les échantillons. Elles sont d'ailleurs restées manuscrites et dans les papiers de Conrart; je regrette que dans l'édition présente on n'en ait pas inséré une ou deux au moins, en entier, pour donner l'exacte mesure des deux jouteurs. Mais on conçoit très bien cette supériorité de M. d'Avaux sur son ami; les esprits sérieux et nourris de choses solides, s'ils viennent à se défendre, l'emportent sur les esprits légers qui ont passé leur vie à voltiger sur des pointes d'aiguilles et à enfler des bulles de savon. M. d'Avaux insinuait dans ses lettres quelques conseils de sagesse à Voiture, et il lui rappelait à l'oreille ses *dix lustres* presque accomplis. Voiture regimbait vivement à ce chiffre malhonnête; il était trop tard pour lui de recevoir et de pratiquer de si utiles conseils.

Il mourut l'année suivante (1648), à cinquante ans; il disparut à temps avant la Fronde : « Ce fut son dernier trait d'esprit. » M. Ubicini l'a très bien noté. On ne se le figure pas, en effet, dans ce conflit où tous ceux qu'il louait le plus se combattirent et, qui pis est, se vilipendèrent. Il n'y eût pas eu de position plus fausse que la sienne entre madame de Longueville qui était sa divinité, M. le Prince qui était son héros, et le cardinal Mazarin qu'il appelait son Jules César. Avec toute son adresse, il n'aurait jamais pu s'en démêler.

Parmi les divers portraits qu'on fit de lui depuis sa mort, il en est un qui est peu connu et qui mérite d'être cité, parce qu'on l'y représente sous un jour assez particulier dans ses relations auprès des femmes et comme pratiquant un art raffiné de fatuité. Au tome VI du *Grand Cyrus*, mademoiselle de Scudéry parlant des amants qui se sont attachés à une certaine princesse Parthénie (qui n'est autre que madame de Sablé), après en avoir décrit deux qui était de qualité, ajoute :

« Le troisième était un homme d'assez basse naissance, nommé *Callicrate*, qui par son esprit en était venu au point qu'il allait du pair avec tout ce qu'il y avait de grand à Paphos, et parmi les hommes et parmi les dames. Il écrivait en prose et en vers fort agréablement, et d'une manière si galante et si peu commune, qu'on pouvait presque dire qu'il l'avait inventée : du moins sais-je bien que je n'ai jamais rien vu qui l'ait pu imiter, et je pense même pouvoir dire que personne ne l'imitera jamais qu'imparfaitement ; car enfin, d'une bagatelle il en faisait une agréable lettre, et si les Phrygiens disent vrai lorsqu'ils assurent que tout ce que Midas touchait devenait or, il est encore plus vrai de dire que tout ce qui passait dans l'esprit de *Callicrate* devenait diamant, étant certain que du sujet le plus stérile, le plus bas et le moins galant, il en tirait quelque chose de brillant et d'agréable. Sa conversation était aussi très divertissante à certains jours et à certaines heures ; mais elle était fort inégale, et il y en avait d'autres où il n'ennuyait guère moins que la plupart du monde l'ennuyait lui-même. En effet, il avait une délicatesse dans l'esprit qui pouvait quelquefois plutôt se nommer caprice que délicatesse, tant elle était excessive. Sa personne n'était pas extrêmement bien faite : cependant il faisait profession ouverte de galanterie, mais d'une galanterie universelle, puisqu'il est vrai que l'on peut dire qu'il a aimé des personnes de toute sorte de conditions. Il avait pourtant une qualité dangereuse pour un amant, étant certain qu'il n'aimait pas moins à faire croire où il était aimé qu'à l'être. »

Et ce dernier trait de vanité artificieuse va se démontrer dans toute l'histoire à laquelle le personnage de Callicrate est mêlé. Mademoiselle de Scudéry nous le peint capable, en matière galante, de petites noirceurs

et de fourberies : par exemple, faisant un mystère affecté de lettres qu'il recevait de la princesse pour qu'on crût qu'elles disaient plus qu'il n'y en avait; faisant de grands apprêts de voyage pour donner à croire qu'il allait passer chez la princesse, à la campagne, un temps d'amoureuse retraite, tandis qu'il se cachait à quelque distance de là chez un de ses amis. Et cependant il a tant d'esprit que mademoiselle de Scudéry conclut en lui pardonnant :

« *Callicrate* mourut peu de temps après cette fourbe, extrêmement regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et même de celles qu'il avait le plus cruellement trompées, tant il est vrai que les rares qualités de son esprit faisaient excuser je ne sais quelle maligne vanité dont son âme était remplie. La belle *Parthénie* le plaignit aussi comme les autres, quelque sujet de plainte qu'il lui eût donné. »

On dirait que, selon l'usage des romanciers, mêlant plusieurs personnes en une, mademoiselle de Scudéry ait ici prêté à la princesse Parthénie quelques-uns des griefs qu'avait contre Voiture mademoiselle Paulet.

. . . . . .

Dans une lettre à Saint-Pavin, le chevalier de Méré en lui envoyant des remarques *sur la Justesse* dans lesquelles Voiture est critiqué, lui avait dit :

« Je ne sais si vous trouverez bon que j'observe des fautes contre la justesse en cet auteur. Je pense aussi que je n'en eusse rien dit sans Mme le marquise de Sablé, qui ne croit pas que jamais homme ait approché de l'éloquence de Voiture, et surtout dans la justesse qu'il avoit à s'expliquer. Et combien de fois ai-je entendu dire à cette dame : *Mon Dieu ! qu'il avait l'esprit juste ! qu'il pensoit juste ! qu'il parlait et qu'il écrivoit juste !* jusqu'à dire *qu'il rioit si juste et si à propos, qu'à le voir rire elle devinoit ce qu'on avoit dit.* J'ai connu Voiture : on sait assez que c'étoit un génie exquis et d'une subtile et haute intelligence ; mais je vous puis assurer que dans ses discours ni dans ces écrits, ni dans ses actions, il n'avoit pas toujours cette extrême justesse, soit que cela lui vînt de distraction ou de négligence. Je fus assez étourdi pour le dire à Mme la marquise de Sablé, un soir que

j'étois allé chez elle avec Mme la maréchale de Clérembaut, je m'offris même de montrer dans ses lettres quantité de fautes contre la justesse, et vous jugez bien que cela ne se passa pas sans dispute. Mme la maréchale prit le parti de Mme la marquise, soit par complaisance ou qu'en effet ce fût son sentiment. Quelques jours après, je fis ces observations, où je ne voulus pas insulter ; je me contentai d'apprendre à ces dames que je n'étois pas chimérique et que je n'imposois à personne. Un de mes amis fit voir à Mme la marquise les endroits que j'avois remarqués, et cette dame, que toute la Cour admire, me parut encore admirable en cela qu'elle ne les eut pas plutôt vus qu'elle se rendit sans murmurer. Je vous assure aussi que Mme de Longueville, que Voiture a tant louée, trouve que j'ai raison partout. Que si M. le prince, comme vous dites, se montre un peu moins favorable à mes observations, c'est que, dès sa première enfance, il estime cet excellent génie, et que les héros ne reviennent pas aisément. Aussi je tiens d'un auteur grec que c'étoit un crime à la cour d'Alexandre de remarquer les moindres fautes dans les œuvres d'Homère. »

Voiture et Homère ! Mais, après avoir ri, on remarque pourtant cet accord singulier des personnes les plus spirituelles d'alors, de Mme de Sévigné, de Mme de Sablé, cette Sévigné de la génération précédente. Boileau lui-même ne parle de Voiture qu'avec égards et en toute révérence. Pour se rendre compte de la grande réputation du personnage, et, en général, pour s'expliquer ces hommes qui laissent après eux des témoignages d'eux-mêmes si inférieurs à la vogue dont ils ont joui, il faut se dire que les contemporains, surtout dans la société, s'attachent bien plus à la personne qu'aux œuvres du talent; là où ils voient une source vive, volontiers ils l'adorent, tandis que la postérité, qui ne juge que par les effets, veut absolument, pour en faire cas, que la source soit devenue un grand fleuve.

LES ARBITRES DU LANGAGE

VAUGELAS & LA MOTHE LE VAYER[1]

De toutes parts et de quelque côté qu'on tourne les yeux, dans cet espace de vingt ans qui sépare *le Cid* des *Provinciales* (1636-1656), il se fait sensiblement une grande éducation du goût, ou plutôt de la politesse et de la culture qui doivent bientôt amener le goût. Tandis que Corneille redouble et produit sur la scène cette série de chefs-d'œuvre grandioses et trop inégaux, l'éducation des esprits se poursuit concurremment et se continue de moins haut par les romans des Gomberville, des Scudéry, par les traductions de d'Ablancourt, par les lettres des successeurs et des émules de Balzac et de Voiture, par les écrits théologiques d'Arnauld et de Messieurs de Port-Royal : — autant d'instituteurs du goût public, chacun dans sa ligne et à son moment. On a surtout, au centre du beau monde, entre la Cour et la ville, l'hôtel de Rambouillet qui est comme une académie d'honneur, de vertu et de belle galanterie, et qui institue le règne des femmes dans les Lettres ; on a, grâce à Richelieu, l'Académie fran-

(1) *Nouveaux lundis*, tome VI.

çaise qui, sans rien produire ou presque rien en tant que compagnie, prépare sans cesse à huis clos, agit sur ses propres membres et dirige l'attention des lettres sur les questions de langue et de bonne élocution. Il n'y avait point, à cette heure, d'arbitre unique et souverain du langage et du goût, comme l'avait été précédemment Malherbe, comme le sera plus tard Boileau : on avait seulement la monnaie de ce dictateur littéraire dans les premiers académiciens, Sérisay, Cérisy, Conrart, d'Ablancourt. Chapelain surtout, « homme d'un très grand poids ! » On désignait tout bas Patru comme le futur Quintilien. Mais personne, je le répète, ne rendit en ce temps un plus réel et plus signalé service à la langue que ce grammairien médiocrement philosophe, excellemment pratique, sage, avisé, poli, scrupuleux, dont on plaisante quelquefois, mais qu'on estime dès qu'on y regarde d'un peu près. Il n'y a pas longtemps que, me trouvant distrait et peu capable d'un travail suivi, je me mis, à mes menus instants et dans mes quarts d'heure de loisir, à refeuilleter tout Vaugelas. C'est une lecture qui ne fatigue pas, et qui se quitte ou se reprend aisément. J'y ai retrouvé bien d'agréables et de curieux détails, de piquantes anecdotes de langue, et surtout la fidèle image de cet état de croissance dernière où l'on sentait la perfection venir de jour en jour et s'achever comme à vue d'œil. Ne nous moquons pas de Vaugelas.

Nous savons, tous, par cœur les vers des *Femmes savantes* dans lesquels il est question de lui. Le bonhomme Chrysale, entre autres passages. poussé à bout par le purisme de sa sœur, de sa femme et de sa fille, s'écrie :

> Une pauvre servante au moins m'était restée,
> Qui de ce mauvais air n'était point infectée ;
> Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas
> A cause qu'elle manque à parler Vaugelas !

De ce que Vaugelas est nommé jusqu'à cinq fois dans cette comédie, Auger conclut qu'il était en grande recommandation et qu'il passait pour « le législateur du langage. » Lui-même pourtant, Vaugelas, eût récusé ce dernier titre trop magnifique. Ce qu'il a été plus véritablement, ç'a été le *greffier de l'usage*. Il a passé sa vie à observer cet usage en bon lieu, à en épier, à en recueillir tous les mouvements, toutes les variations, les moindres incidents remarquables, à les coucher par écrit. C'était un véritable *statisticien* du langage, C'est encore, si l'on veut, un botaniste venu à propos qui a fait l'herbier de la Flore régnante, de celle qui devait être à peu près définitive.

Cet homme au parler si pur était né non à Chambéry, comme on l'a cru d'abord, mais à Meximieux, dans l'ancien Bugey, province de Savoie. Il était le sixième fils cadet du président Favre, célèbre jurisconsulte, ami de saint François de Sales et de d'Urfé. Son père avait rendu des services à la France lors du mariage de Madame de Savoie, fille de Henri IV, et avait obtenu de Louis XIII une pension de deux mille livres pour son fils Vaugelas, alors établi en France, pension assez mal payée de tout temps. Vaugelas fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan du duc d'Orléans, Gaston, et le suivit en toutes ses aventures. Il fut gouverneur, sur la fin de sa vie, des enfants du prince Thomas (de Carignan), dont l'un était sourd-muet, et l'autre bègue, « Quelle destinée, disait Mme de Rambouillet, pour un homme qui parle si bien et qui peut si bien apprendre à bien parler, qu'être gouverneur de sourds et muets ! » Tallemant dit que ce fut Mme de Carignan « qui fit mourir ce pauvre M. de Vaugelas, à force de le tourmenter et de l'obliger à se tenir debout et découvert. » — Quand Vaugelas était à Paris, il allait tous les jours à l'hôtel de Rambouillet ; il y débitait des nouvelles « où il n'y avait aucune apparence, et il

croyait quasi tout ce qu'il entendait dire. » Il était plein de candeur, surtout attentif aux formes du langage et aux mots bien plus qu'aux choses; gentilhomme d'ailleurs de belle apparence, de bonne mine, fort dévot, civil et respectueux jusqu'à l'excès, particulièrement envers les dames ; craignant toujours d'offenser quelqu'un, circonspect dans les disputes ; — tout à son procès-verbal élégant et perpétuel.

Cela n'empêchait pas cet honnête homme si soigneux, si rangé dans son langage et dans son procédé envers tout le monde, vivant d'ordinaire auprès des grands, d'être, on ne sait trop comment, criblé de dettes. On rapporte que, sur la fin de sa vie, pour éviter ses créanciers, il ne sortait que le soir, et on le comparait à un oiseau de nuit. Sa pension, dont on a tant parlé, lui était, à ce qu'il paraît, fort mal servie. Pour lui avoir été rendue par Richelieu, elle n'en était pas moins précaire. Quelques lettres de Chapelain en font foi. On me permettra de les citer, car je les crois inédites, et elles ajoutent au portrait ; on y verra de plus, par l'exemple d'un des oracles académiques du jour, que la langue avait encore passablement à faire pour se polir.

Chapelain à Balzac.

« 30 janvier 1639.

« ... Je crois vous devoir dire une nouvelle qui ne vous déplaira pas, aimant le bon M. de Vaugelas comme vous faites. Depuis huit jours en ça, j'ai entrepris de lui faire rétablir sa pension, et l'ai obtenu par l'intermédiaire de M. l'abbé de Bois-Robert, lequel, sur les propositions que je lui ai faites et les raisons que je lui ai alléguées, a si bien gouverné son maître, que la chose s'est achevée au grand contentement de ses amis. Pour engager Son Éminence à cette générosité, nous lui avons fait promettre que M. Vaugelas composerait le Dictionnaire, à quoi il s'en va travailler. Hier et aujourd'hui il a vu Son Éminence, qui l'a caressé et accueilli en telle sorte qu'*il ne tient pas dans sa peau...* »

C'est à cette occasion que Vaugelas fit cette réplique souvent citée, et que Pellisson nous a transmise. Le cardinal, le voyant entrer dans sa chambre, s'avança vers lui « avec cette majesté douce et riante » qui l'accompagnait toutes les fois qu'il le voulait bien, et lui dit : « Eh bien, Monsieur, vous n'oublierez pas dut moins dans le Dictionnaire le mot de *Pension.* » Et Vaugelas, s'inclinant de sa révérence la plus profonde, répondit : « Non, Monseigneur, et moins encore celui de *Reconnaissance.* » La pension, d'ailleurs, comme le fait remarquer Chapelain, était à titre onéreux, toute conditionnelle, « pour une chose longue et pénible à faire, » qui était ce travail du Dictionnaire, et de plus elle dépendait du bon plaisir du surintendant, M. de Bullion. Quand il plaisait à celui-ci de ne pas la payer (et il paraît que cela lui plaisait assez souvent), elle se réduisait à zéro. Chapelain ne perdait aucune occasion de revenir à la charge, de faire valoir son ami, ou de l'excuser quand le cardinal s'impatientait de ne voir rien venir de ce fameux Dictionnaire, dont la première édition devait mettre encore plus de cinquante ans à paraître.

Chapelain à M. de Bois-Robert.

« 20 juillet 1639.

« ... Au reste, vous pourriez toujours assurer Son Éminence de la continuation des travaux de M. de Vaugelas, qui fournit aux trois bureaux qui se tiennent toutes les semaines avec assiduité pour l'avancement du Dictionnaire. Et je vous proteste qu'il ne s'y peut rien ajouter, et que *si l'ouvrage réussit un peu long*, ce n'est pas par la négligence des ouvriers, mais par la nature de la matière qui, comme vous le savez par expérience, est épineuse et de grande discussion pour la bien traiter. En un mot, on n'y perd pas un moment, et Son Éminence le peut croire d'un homme comme moi qui en ai été le promoteur, qui y donne le plus cher de mon temps et qui en passionne l'accomplissement comme y ayant un plus particulier intérêt d'honneur que personne. »

Ces lettres, tout en faveur de Vaugelas, prouvent bien en même temps à quel point il y avait réellement besoin et urgence d'un Vaugelas pour épurer et alléger un peu ce style lourd et pesant des doctes Chapelain. *Si l'ouvrage réussit un peu long,* c'est-à-dire *si l'ouvrage est long à terminer :* cela peut être du latin ou de l'italien, ce n'est certes pas du français.

Vaugelas, en ses dernières années, était donc devenu le grand travailleur, la cheville ouvrière de l'Académie, celui qui tenait la plume pour le Dictionnaire et qui avait la conduite de tout l'ouvrage. Mais il ne lui fut pas donné, à lui le précurseur, d'être encore le metteur en œuvre dans l'exécution du monument. Il lui aurait fallu une seconde vie pour en venir à bout et en voir la fin. Il mourut en février 1650, à l'âge de soixante-cinq ans environ, et dans des circonstances domestiques fâcheuses qui n'ont pas été parfaitement éclaircies. Ce qu'on sait de positif, c'est qu'aussitôt mort ses créanciers se saisirent de ses papiers, et de ses cahiers : il fallut plaider et obtenir un arrêt pour que l'Académie rentrât en possession de son bien.

Le testament de Vaugelas, ou du moins un article de ce testament, a été cité, et il serait des plus remarquables s'il était bien authentique. Après avoir disposé de tous ses effets pour acquitter ses dettes, le testateur ajoutait :

« Mais comme il pourrait se trouver quelques créanciers qui ne seraient pas payés quand même on aura réparti le tout, dans ce cas, ma dernière volonté est qu'on vende mon corps aux chirurgiens le plus avantageusement qu'il sera possible, et que le produit en soit appliqué à la liquidation des dettes dont je suis comptable à la société ; de sorte que, si je n'ai pu me rendre utile pendant ma vie, je le sois au moins après ma mort. »

Il faut entendre probablement par là que Vaugelas, depuis longtemps malade d'une tumeur vers la rate ou l'estomac, autorisa l'autopsie après sa mort. Mais, pour

ajouter une foi entière à la citation et à l'anecdote, il nous faudrait une autre autorité que Fréron, le premier, à ma connaissance, qui en ait parlé, et dont le témoignage est insuffisant. Revenons vite à des idées moins lugubres et à ce qui a fait la réputation littéraire du plus galant homme d'entre les grammairiens.

Le livre de Vaugelas qui parut en 1647, *Remarques sur la Langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, est un fort bon livre et qui dut être en effet fort utile à son heure, puisqu'il peut l'être encore à qui sait le bien lire aujourd'hui. Cinquante-sept ans après, en 1704, l'Académie le faisait réimprimer, le considérant comme « un ouvrage né dans son sein, et dont la beauté a été si bien reconnue. » Elle y ajoutait un petit nombre d'*Observations* pour marquer en peu de mots les changements survenus pendant un demi-siècle et rendre compte de *l'usage présent*, « règle plus forte que tous les raisonnements de grammaire, et la seule qu'il faut suivre pour bien parler. » L'Académie était encore fidèle en cela à la loi reconnue par Vaugelas, et qui n'est autre que celle d'Horace lui-même :

. . . . . *Si volet usus,*
Quem penes arbitrium est, et jus, et norma loquendi.

Vaugelas, dans sa Préface aussi judicieuse que fine, commence par définir modestement son rôle ; il ne prétend pas être législateur ni réformateur, il n'est que le secrétaire et le témoin de l'usage. Il ne se donne pas pour juge, il ne fait que le recueil des arrêts ; il n'est que rapporteur, mais un rapporteur excellent.

Il entend et définit l'*usage* autrement que ne le faisait Malherbe, lequel, un peu dédaigneux ou relâché pour ce qui était de la prose, renvoyait brusquement les questionneurs aux crocheteurs du Port-au-Foin. Cette différence entre le point de vue de Malherbe et celui

de Vaugelas est capitale, et notre auteur, si déférent d'ailleurs envers l'illustre poète, ne perd aucune occasion de la marquer. Il estime que Malherbe n'est pas si impeccable en prose qu'en poésie. Il lui reproche comme une erreur, non pas précisément d'avoir pensé que, pour enrichir la langue, il ne fallait rejeter aucune des locutions populaires, mais bien d'avoir voulu les introduire et les admettre dans toute espèce de style, même dans le discours élevé. Il suppose, avec plus de subtilité sans doute que de fondement, et il a l'air de croire que Malherbe n'affectait ainsi en sa prose toutes ces phrases populaires que pour faire éclater davantage la magnificence de son style poétique par le contraste de deux genres si différents.

Selon Vaugelas, il y a donc usage et usage ; il exclut le trivial, et il définit le bon de cette sorte : « C'est la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. » Sous le terme général de *Cour*, il comprend les femmes comme les hommes et « plusieurs personnes de la ville où le Prince réside, » et à qui l'air de la Cour arrive par une communication prochaine et naturelle. Le mot de Cour chez lui revient assez à ce qu'on a appelé depuis *la bonne société*. Il ne s'est pas trompé en consultant un tel régulateur : il est bien vrai qu'en s'en tenant au fait et à ce qui a prévalu dans la langue du XVIIe siècle et même du XVIIIe, c'est bien, comme il l'indique et le prévoit, un certain caractère de choix, de noblesse et de distinction qui a pris le dessus. Le français est devenu et est resté la langue des salons, la langue diplomatique par excellence.

Mais la Cour, selon Vaugelas, ne suffit pas ; il faut encore compter les bons auteurs. Ils contribuent pour quelque chose au bon usage, — moins toutefois que la Cour ou le monde, comme nous dirions. La parole prononcée et parlée a plus d'action et de force que la

parole écrite. Les bons auteurs mettent le sceau, mais la source première est la conversation des honnêtes gens. Cette observation bien saisie eût été un correctif contre les excès même de régularité qui ont suivi. La parole vive, en effet, a toujours ses familiarités, ses négligences aimables et ses grâces.

Et ici rendons toute justice à Vaugelas. Il n'est presque aucun des reproches qu'on est tenté de lui faire à première vue et sur un coup d'œil superficiel, qu'il n'ait prévus, pressentis et, autant que possible, réfutés à l'avance. Ce n'est pas un grammairien rectiligne ; il est pur et nullement précieux ; il est pour les irrégularités naïves, pour quantité de ces petits mots qui se disent en parlant et qui ajoutent de la grâce quand on écrit ; le commun des grammairiens les retranche : lui, il les goûte et tient à les conserver ; il est, en un mot, pour les gallicismes et les atticismes. En se voyant obligé, en sa qualité de rédacteur de l'usage, de sacrifier certains mots et de donner acte de l'arrêt qui les proscrit, il les regrette. « De tous les mots et de toutes les façons de parler, dit-il, qui sont aujourd'hui en usage, les meilleures sont celles qui l'étaient déjà du temps d'Amyot, comme étant de la vieille et de la nouvelle marque tout ensemble. » Amyot, c'est là son trait d'union avec la vieille langue, c'est le nœud par où il s'y rattache. Il n'est nullement d'avis d'épurer, de retrancher sans motif, de faire le dégoûté à tout propos ; si vous lui demandez ce qu'il préfère, il vous le dira nettement et en fera même une de ses règles :

« Un mot ancien, qui est encore dans la vigueur de l'usage, est incomparablement meilleur à écrire qu'un tout nouveau qui signifie la même chose. Ces mots qui sont de l'usage ancien et moderne tout ensemble sont beaucoup plus nobles et plus graves que ceux de la nouvelle marque. »

La Cour, au sens où l'entendait Vaugelas, n'était donc nullement un simple lieu de cérémonie et d'étiquette,

une glacière polie, mais une école vivante, animée, la haute et libre société du temps. Celle-ci étant en premier lieu pour l'importance, il demandait d'y associer les bons auteurs, les bons livres, et aussi, de plus, la fréquentation, la consultation directe des personnes savantes, capables d'éclaircir les doutes et de résoudre les difficultés. Ce n'était pas trop, à ses yeux, pour acquérir la perfection du bien parler et du bien écrire, de ces trois moyens unis ensemble et combinés.

Son livre de *Remarques* résume l'expérience acquise par cette triple voie, et peut, jusqu'à un certain point, la communiquer. Il en parle avec modestie, mais aussi avec la conscience de ce qu'il a tâché d'y mettre, lui, jouissant de tant d'avantages et de commodités pour cela, comme d'avoir vécu « depuis trente-cinq ou quarante ans » au sein de la Cour, « d'avoir fait dès sa tendre jeunesse son apprentissage en notre langue auprès du grand cardinal Du Perron et de M. Coëffeteau (ce sont ses premiers et ses plus révérés oracles), d'avoir, au sortir de leurs mains, entretenu un continuel commerce de conversation et de conférence avec tout ce qu'il y a eu d'excellents hommes à Paris en ce genre, » sans oublier d'y joindre la lecture de tous les bons auteurs, dans laquelle il a vieilli. Éducation et vocation, il unissait tout, véritablement, pour la tâche qu'il s'est donnée. Il n'est pas sans se douter et se rendre compte de l'opposition qui existe çà et là chez quelques particuliers au début d'une entreprise si considérable. Il insiste sur ce qu'il y a de juste, et de nécessaire en même temps, à se ranger à la discipline, à la règle commune et à ce qui prévaut, à ne pas faire bande à part en telle matière contre le sentiment universel. Si chacun s'émancipait de son côté, on ferait bientôt retomber la langue dans l'ancienne barbarie. Il fait allusion en toute rencontre aux retardataires et réfractaires, dont La Mothe Le Vayer était le plus en vue,

d'autant qu'il était à la fois de l'Académie et de la Cour. — Plus tard, quand Louvois voulut établir le règlement militaire, la discipline et l'uniforme, on vit de bons officiers, mais récalcitrants, un marquis de Coetquen par exemple, se faire casser à la tête de leur régiment. — Ici, d'excellents auteurs résistent dans leurs châteaux à la Montaigne, retranchés et crénelés dans leurs fautes de français, dans leurs à peu près d'exactitude et dans leurs inélégances. En les indiquant sans les nommer, Vaugelas les salue encore avec respect et les appelle *nos maîtres ;* car il est toujours poli jusque dans sa contradiction et dans la critique qu'il fait des personnes et des auteurs. Il les prêche par toutes les raisons imaginables ; il les prend, si l'on peut dire, par tous les bouts. Faites comme les autres, surtout quand les autres font bien ; ne vous opiniâtrez pas de gaieté de cœur à quelques fautes qui paraissent comme une tache sur de beaux visages. Il en est un peu d'ailleurs des mots comme des costumes, et de l'usage comme de la mode ; et il leur citerait volontiers ces vers s'ils avaient été faits de son temps :

> La mode est un tyran dont rien ne vous délivre ;
> A son bizarre goût il faut s'accommoder ;
> Mais sous ses folles lois étant forcé de vivre,
> Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
> Ni le dernier à les garder.

Vaugelas ne s'en tient pas au pur relevé des mots et à l'enregistrement des locutions qui lui ont été fournies par le bon usage : il a quelques règles qui sont pour lui le résultat de l'observation et d'une comparaison attentive. L'usage ne tranche pas tout : dans les cas douteux, et quand il n'y a pas d'autre moyen, la raison veut qu'on recoure à l'analogie, — l'analogie qui pourtant n'est elle-même que l'usage étendu et transporté du connu au moins connu. Toute notre langue n'est fondée que sur l'*usage* ou l'*analogie*, « laquelle encore

n'est distinguée de l'usage que comme la copie ou l'image l'est de l'original, ou du patron sur lequel elle est formée. » Ainsi il n'y a, à le bien voir et en définitive, qu'un seul et même principe et fondement. N'admirez-vous pas comme tout cela est bien démêlé et ingénieusement déduit !

Ne demandez pas trop de raison à l'usage ; il fait beaucoup de choses par *raison,* beaucoup *sans raison*, et beaucoup *contre* raison. Et ici Vaugelas se distingue des raisonneurs en grammaire. Il y en avait de son temps ; Arnauld, dans sa *Grammaire générale*, et les écrivains de Port-Royal essayeront de porter le plus de raison possible dans la langue : Vaugelas se borne à constater le fait existant, en le puisant à sa meilleure source. Arnauld essayera de faire prévaloir la logique dans le discours et de *rationaliser*, comme il sied à un disciple de Descartes, ces choses du langage. Vaugelas n'est qu'un empirique, mais un empirique de tact, de bon lieu, et élégant. « C'est la beauté des langues, dit-il, que ces façons de parler qui semblent être sans raison, pourvu que l'usage les autorise. La bizarrerie n'est bonne nulle part que là. »

Le bon usage à ses yeux ne se distingue pas du *bel* usage ; il les confond. En cela il se sépare de ceux et de celles qui bientôt raffineront. Il n'est pas *précieux*, pas plus qu'il n'est *populaire :* la limite, de ce côté, est délicate, mais il sait bien la tracer. D'un tout autre avis que Malherbe et que Platon qui, lui aussi, appelait le peuple son maître de langue, s'il se confine trop au ton des salons, il tâche du moins de l'étendre et de le fortifier par le contrôle des bons livres. En les lisant, il a des regrets à bien des mots qui passent : s'il les rejette et s'il se voit forcé de constater leur déclin ou leur décès, son sentiment d'homme de goût ne laisse pas de souffrir en les sacrifiant. Mais qu'y faire ? c'est l'usage, ce grand tyran, qui le veut; résister est inutile,

et, en résistant trop obstinément, vous vous faites tort :

« Il ne faut qu'un mauvais mot pour faire mépriser une personne dans une compagnie, pour décrier un prédicateur, un avocat, un écrivain. Enfin un mauvais mot, parce qu'il est aisé à remarquer, est capable de faire plus de tort qu'un mauvais raisonnement, dont peu de gens s'aperçoivent, quoiqu'il n'y ait nulle comparaison de l'un à l'autre. »

Le grand adversaire de Vaugelas, l'antique et docte La Mothe Le Vayer s'est fort récrié sur cette parole ; il la tient pour un blasphème et se révolte contre une telle légèreté. Mais Vaugelas ne dit pas qu'on ait raison de faire ainsi et de décrier un mérite réel à cause d'un ridicule. Est-ce à dire qu'en fait il n'y ait pas lieu à la remarque et au conseil qui s'y rattache ? il suffisait trop souvent d'un mot, dans le beau temps, pour rendre un personnage ridicule à Paris, à Athènes, à Rome, chez les nations bien disantes, parleuses et railleuses. Sommes-nous bien sûrs d'être guéris de ce travers-là ? et même est-ce tout à fait un travers ?

. . . . . .

L'ouvrage de Vaugelas suscita deux contradicteurs et adversaires directs (1). Le plus digne, le seul digne, La Mothe Le Vayer, de l'Académie française, mais de ceux qu'on appelait *relâchés* sur l'article de la langue, publia en 1647 quatre Lettres adressées à son ami Gabriel Naudé, *touchant les nouvelles Remarques sur la Langue française*. Il avait publié précédemment, en 1638, des *Considérations sur l'Éloquence française de ce temps*, dans lesquelles il avait pris les devants et s'était élevé contre les raffineurs du langage.

(1) [L'autre est Scipion Dupleix, auteur d'un in-4° qu'il publia en 1651 à l'âge de quatre-vingt-deux ans : *Liberté de la langue française dans sa pureté*. Sainte-Beuve n'y insiste guère.]

La Mothe Le Vayer, né en 1588 à Paris, avait été d'abord substitut du procureur général : on s'en apercevrait peut-être à son style qui sent quelque peu le Palais et le Parlement. Mais son savoir était des plus étendus et ne se confinait à aucune profession. Il avait beaucoup voyagé et avait observé toutes les coutumes et les mœurs des divers pays; il avait tout lu, et il procédait par citations, par autorités, comme au XVIe siècle. Homme de sens, sans supériorité d'ailleurs, il avait tant lu de choses qu'il savait que tout a été dit et pensé, et il en concluait que toute opinion a sa probabilité à certain moment, que la diversité des goûts et des jugements est infinie. Il était systématiquement sceptique, sauf dans les matières de foi qu'il réservait par prudence et pour la forme, refusant la certitude à l'esprit humain par toute autre voie. C'était un homme de la Renaissance et de la secte académique ou même pyrrhonienne, grand personnage au demeurant, très en crédit parmi les gens de lettres, estimé en cour, précepteur du second fils du roi (Monsieur, frère de Louis XIV), et fort appuyé en tout temps du cardinal de Richelieu qui aurait sans doute fait de lui le précepteur du futur roi.

En traitant de l'Éloquence, il parlait de ce qu'il ne possédait pas essentiellement. Il le savait bien : aussi se comparait-il à Cléanthe et à Chrysippe qui s'étaient mêlés autrefois d'écrire des traités de Rhétorique; mais c'avait été de telle sorte, disait en riant Cicéron, que, si l'on voulait apprendre à se taire, on n'avait rien de mieux à faire qu'à les lire. Abordant ainsi le sujet à son corps défendant, c'était chose curieuse, pour un lecteur déjà poli, de l'entendre *considérer les mots nuement*, discourir de la *pureté des dictions*, se demander d'où pouvait procéder, en fait de paroles, cette grande aversion contre celles qui ne sont pas dans le commerce ordinaire, dans l'usage, et en chercher la raison jusque

dans les *Topiques* d'Aristote. Il traitait aussi des mauvais sons des mots, et il en blâmait de tels chez Du Vair (car il en était encore à M. Du Vair); et chez ce vieil auteur qu'on ne lisait plus, il notait comme trop rudes les mots d'*Empirance*, de *Vénusté* que Ménage soutint depuis et que Chateaubriand a restaurés; il regrettait de voir *Orer* pour *Haranguer*, *Los* pour *Louange*, etc. Il avait donc, lui aussi, ses scrupules, mais très arriérés, et il ne voulait pas qu'on les poussât trop loin, ni jusqu'à s'y asservir au préjudice de l'expression des pensées :

« Il y en a, disait-il, qui, plutôt que d'employer une diction tant soit peu douteuse, renonceraient à la meilleure de leurs conceptions ; la crainte de dire une mauvaise parole leur fait abandonner volontairement ce qu'ils ont de meilleur dans l'esprit ; et il se trouve à la fin que, pour ne commettre point de vice, ils se sont éloignés de toute vertu. »

Le fait est qu'avec le souci qu'ont perpétuellement les Vaugelas, les Pellisson, et en s'y tenant de trop près, on se retrancherait beaucoup de pensées à leur naissance, de peur d'être en peine de les exprimer. Le purisme retient et glace. M. de La Mothe, en esprit solide, le sentait :

« Ce n'est pas, disait-il, que je veuille établir ici l'opinion de quelques philosophes, qui se sont déclarés ennemis capitaux du beau langage. Mon intention est d'en ôter simplement les scrupules dont beaucoup d'esprits sont cruellement gênés, et d'adoucir les peines que se donnent là-dessus des personnes qui porteraient bien plus loin leurs méditations, si ce qu'ils ont de plus vive chaleur ne se perdait par la longueur de l'expression et n'était comme éteint par la crainte d'y commettre quelque faute. *Abominanda infelicitas*, etc. »

Suit une citation de Quintilien, car La Mothe ne fait jamais dix pas sans un renfort de latin. — On a bien les deux systèmes en présence : d'un côté, le zèle, l'exactitude suprême, mais avec un penchant au purisme ; —

de l'autre, une liberté qui va au relâchement, une largeur poussée jusqu'à la latitude, l'indifférence en matière de style, le tolérantisme. Des deux parts on a raison jusqu'à un certain point, et l'on a tort ; on est entre deux écueils : — l'inquiétude, la démangeaison perpétuelle du bien parler, ou la ressource et la théorie du mal écrire.

On ne peut s'empêcher, en lisant La Mothe Le Vayer, de lui donner raison en général, quand il s'élève avec une franchise gauloise contre la contrainte servile qu'on voudrait imposer à tout écrivain ; il s'indigne de ces subtilités et de ces *enfantillages*, et comme il est trop poli pour dire en français ce qu'il pense, il se couvre à ce propos du latin de Cicéron. Ce grand orateur, en son temps, savait fort bien se moquer de ces petites bouches et de ces esprits pusillanimes qui, à force de craindre la moindre ambiguïté dans le langage, en venaient à ne plus même oser articuler leur nom ; et M. de La Mothe ajoute dans un sentiment vigoureux et mâle :

« Ceux dont le génie n'a rien de plus à cœur que cet examen scrupuleux de paroles, et j'ose dire de syllabes, ne sont pas pour réussir noblement aux choses sérieuses, ni pour arriver jamais à la magnificence des pensées. Les aigles ne s'amusent point à prendre des mouches... »

C'est bien pensé, c'est bien dit, mais je dois avertir que je rends service à sa phrase en la coupant.

Dans la seconde partie de son Discours, La Mothe passe à la considération des *Périodes* pour lesquelles il rend justice à Balzac ; il n'en attaque pourtant pas moins à outrance cette école de la correction qui continue Balzac et qui ne fait guère qu'appliquer ses principes. Il l'accuse de ne pouvoir jamais se contenter elle-même, et de gâter souvent un premier jet heureux à force d'y revenir et de le retoucher. L'orateur Calvus, chez les anciens, nous est représenté comme atteint de

cette superstition qui le faisait ressembler à un malade imaginaire : pour trop craindre d'amasser du mauvais sang, on se tire des veines le plus pur et le meilleur. — Il compare encore ces écrivains uniquement élégants, qui prennent tant de peine aux mots, aux nombres, et si peu à la pensée, à ceux « qui s'amusent à cribler de la terre avec un grand soin pour n'y mettre ensuite que des tulipes et des anémones; » belles fleurs, il est vrai, agréables à la vue, mais de peu de durée et de nul rapport.

La Mothe traite dans ce même esprit la troisième partie de son Discours qui est l'*Oraison tout entière*, donnant toujours la prédominance au sens, à la doctrine, définissant l'éloquence avec Cicéron : « L'éloquence n'est rien autre chose qu'une belle et large explication des pensées du sage ; *Nihil est aliud eloquentia quam copiose loquens sapientia.* » On l'y voit blâmant l'excès de la recherche et de la curiosité, observant d'ailleurs la mesure, conseillant aux bons écrivains, un peu faibles par la pensée, de s'adonner aux traductions comme à de beaux thèmes où ils pourront acquérir beaucoup d'honneur, maintenant et défendant l'usage des citations en langue latine (il y est intéressé) dans tout discours qui ne s'adresse pas au peuple et à une majorité d'ignorants. Tout cela est bien et irréprochable pour le fond : mais lui-même, on ne saurait en disconvenir, il a une manière de dire bien peu propre à persuader: il abonde en termes et locutions déjà hors d'usage et dont le français ne veut plus; il dit *translations* pour *métaphores*, *allégations* grecques et latines pour *citations;* il dira encore en style tout latin : « La lecture est l'aliment de l'*Oraison.* »

Quoiqu'il contînt, on le voit, de bonnes idées, bien du sens et de la doctrine, ce traité de l'*Éloquence* de La Mothe Le Vayer péchait donc de bien des manières, et surtout en ce qu'il naissait arriéré, sans à-propos,

sans rien de vif ni qui pût saisir les esprits. Il y a dans le cours des choses humaines, et des choses littéraires en particulier, de véritables instants décisifs, des crises : un bon conseil bien donné, bien frappé à ce moment, un *coup de main* de l'esprit fait merveille et peut faire événement. M. de La Mothe n'avait à aucun degré ce sens de l'à-propos qu'eut Balzac et qu'avait Vaugelas malgré sa lenteur. Il continua toute sa vie de balancer les opinions des Anciens, de les équilibrer les unes par les autres, de dire : « Ceci est juste, cela ne l'est pas; il y a un milieu; dans le doute il est bon de s'y tenir. » — Mais ce n'est point avec ces balancements et ces alternatives qu'on agit sur le public et qu'on entre dans les esprits, surtout quand le style est aussi neutre et aussi peu tranchant que la pensée.

Montaigne, à la place de La Mothe, dirait beaucoup des mêmes choses. Il les dirait presque avec la même matière; mais de quelle manière différente, de quel tour, et avec quelle vivacité de plus ! La Mothe Le Vayer n'est guère qu'un Montaigne un peu tardif et alourdi; mais il y a temps pour tout, il y a l'occasion qui ne revient pas; il y a une heure pour Montaigne, et une heure pour Vaugelas.

La réponse directe de La Mothe au livre des *Remarques*, écrite à la sollicitation de Gabriel Naudé (1647), fut ce que son premier Traité pouvait faire attendre. L'auteur est poli; il est de ceux qui, par humeur, ne parleraient de qui que ce fût en mauvaise part, et qui, pour rien au monde, « n'offenseraient personne par un mauvais trait de plume. » Il loue même Vaugelas pour plusieurs belles Remarques que contient son livre; mais il réitère et renouvelle ses regrets sur plus d'un point. On voit d'abord qu'il est ramené un peu malgré lui à dire son avis sur ces questions purement grammaticales de diction et d'élocution; ce ne sont pas les sujets qu'il préfère : « Mon âme se fait accroire, dit-il,

qu'il est temps de s'occuper plus sérieusement, et qu'il y a de la honte à s'amuser encore à des questions de grammaire. » Il proteste d'honorer infiniment l'auteur des *Remarques;* les critiques qu'il a essuyées de sa part ne le rendront pas injuste. Il en vient pourtant, puisqu'il le faut, à quelques discussions de détail. Nous ne l'y suivrons pas. La partie pour lui est déjà perdue; il paraît un peu le sentir. Cette réponse qu'on lui arrache est une sorte de réclamation dernière faite pour l'acquit de sa conscience plus encore que pour l'honneur de la cause. Je ne marquerai ici que ce qui est dit de Coëffeteau, le maître et l'oracle irréfragable selon Vaugelas : le révérend personnage y attrape son coup de lance et son horion dans la mêlée. « Je veux répondre une fois pour toutes, dit en un endroit M. de La Mothe impatienté, à l'autorité de *son* M. Coëffeteau. » Et il montre que ce prélat, bon prédicateur en son temps et l'une des plumes les mieux taillées qui fussent alors, aurait mieux fait de songer à être exact aux choses d'importance que de s'attacher à des scrupules si excessifs de mots : cela lui eût épargné quelques bévues, comme lorsqu'en son *Florus* il fait de la ville de *Corfinium* un capitaine Corfinius qui n'a jamais existé. Le savant ici s'est vengé, et il est content. Mais, dans toute cette réponse, d'ailleurs, le bon sens se présente de plus en plus habillé de termes étranges et de souvenirs bizarres, tirés pêle-mêle de tous les tiroirs à la fois. Vaugelas n'est que trop justifié.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

ET LA SOCIÉTÉ DU XVIIe SIÈCLE (1)

On a dit de Benserade que c'était un Voiture trop prolongé : ç'a été l'inconvénient aussi du chevalier de Méré. Malgré ces défauts ou à cause de ces défauts mêmes, le chevalier de Méré est un *type;* et, si aujourd'hui on veut étudier un des caractères les plus en honneur au XVIIe siècle, on ne saurait mieux s'adresser ni surtout plus commodément qu'à lui.

Il y eut, vers ce temps, des hommes qui nous représentent et qui réalisent en eux l'idée de l'*honnête homme*, comme on l'entendait alors, bien mieux que le chevalier de Méré ne le sut faire dans sa personne, et lui-même, parmi les gens de sa connaissance, il nous en cite qu'il propose pour d'accomplis modèles. Il n'en est aucun pourtant qui ait plus réfléchi que lui sur cet idéal, qui se soit plus appliqué à le définir, à en fixer les conditions, à disserter sur l'ensemble des qualités qui le composent, et à les enseigner en toute occasion. Un maître à danser n'est pas toujours celui (tant s'en faut) qui danse le mieux; mais si quelque ancien maître fameux en ce genre a écrit quelque chose sur son art, et que cet art soit en partie perdu, on doit

(1) J'ai expliqué dans mon *Avant-Propos* pourquoi j'avais dû réduire ainsi un chapitre qui, chez Sainte-Beuve, aurait pu devenir tout un livre. J'en ai puisé les éléments dans les *Portraits littéraires* (tome III) et les *Causeries du Lundi* (tome IV). *M. W.*]

recourir au traité. Le chevalier de Méré a été, à son heure, un maître de bel air et d'agrément, et il a laissé des traités.

Il ne s'exagère point d'ailleurs, autant qu'on le pourrait croire, l'effet des préceptes : « Eh ! qui doute, dit-il quelque part (1), que si quelqu'un étoit aussi honnête homme que l'on dit que Pignatelle étoit bon écuyer, il ne pût faire un honnête homme comme Pignatelle un bon homme de cheval ? D'où vient donc qu'il en arrive autrement ? » Il va lui-même au-devant des objections que soulève le didactique en pareille matière, lorsqu'il dit : « En tous les exercices, comme la danse, faire des armes, voltiger, ou monter à cheval, on connoît les excellents maîtres du métier à je ne sais quoi de libre et d'aisé qui plaît toujours, mais qu'on ne peut guère acquérir sans une grande pratique ; ce n'est pas encore assez de s'y être longtemps exercé, à moins que d'en avoir pris les meilleures voies. Les agréments aiment la justesse en tout ce que je viens de dire, mais d'une façon si naïve, qu'elle donne à penser que c'est un présent de la nature (2). » Je ne saurais mieux comparer les écrits de Méré qu'à ceux de Castiglione, auteur du livre du *Courtisan (Cortegiano)*. Celui-ci a fait le code de l'*homme de cour*, l'autre a fait celui de l'*honnête homme*.

Honnête homme, au XVIIe siècle, ne signifiait pas la chose toute simple et toute grave que le mot exprime aujourd'hui. Ce mot a eu bien des sens en français, un peu comme celui de *sage* en grec. Aux époques de loisir, on y mêlait beaucoup de superflu ; nous l'avons réduit au strict nécessaire. L'honnête homme, en son large sens, c'était l'homme *comme il faut*, et le *comme il faut*, le *quod decet*, varie avec les goûts et les opi-

(1) Cinquième *Conversation* avec le maréchal de Clérembaut.
(2) *Discours de la Conversation.*

nions de la société elle-même. L'abbé Prévost est peut-être le dernier écrivain qui, dans ses romans, ait employé le mot *honnête homme* précisément dans le beau sens où l'employaient, au XVIIe siècle, M. de La Rochefoucauld et le chevalier de Méré. Lorsque Voltaire disait en plaisantant :

> Nos voleurs sont de très honnêtes gens,
> Gens du beau monde... (1).

il détournait déjà un peu le sens et le parodiait, en lui ôtant l'acception solide qui, au XVIIe siècle, n'était pas séparable de l'acception légère. C'est ainsi que Bautru, dès longtemps, avait dit, en jouant sur le mot, qu'*honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordoient guère ensemble;* franche saillie de libertin ! L'honnête homme alors n'était pas seulement, en effet, celui qui savait les agréments et les bienséances, mais il y entrait aussi un fonds de mérite sérieux, d'honnêteté réelle qui, sans être la grosse probité bourgeoise toute pure, avait pourtant sa part essentielle jusque sous l'agrément; le tout était de bien prendre ses mesures et de combiner les doses ; les vrais honnêtes gens n'y manquaient pas.

Les dames surtout savaient vite à quoi s'en tenir, et quand on avait tout dit, tout expliqué, elles demandaient quelque chose encore; ce quelque chose, dit Méré, « consiste en je ne sais quoi de noble qui relève toutes les bonnes qualités, et qui ne vient que du cœur et de l'esprit; le reste n'en est que la suite et l'équipage. » Le chevalier recommande beaucoup cet entretien aux dames; c'est là seulement que l'esprit *se fait* et que l'honnête homme s'achève; car, comme il le remarque très bien, les hommes sont *tout d'une pièce* tant qu'ils restent entre eux.

(1) *L'Enfant prodigue,* acte III, scène II.

En revanche, vers le même temps (et ceci complète le chevalier), Mlle de Scudéry observait de son bord que « les plus honnêtes femmes du monde, quand elles sont un grand nombre ensemble (c'est-à-dire *plus de trois*), et qu'il n'y a point d'homme, ne disent presque jamais rien qui vaille, et s'ennuyent plus que si elles étoient seules. » Au contraire, « il y a je ne sais quoi, que je ne sais comment exprimer (avouait d'assez bonne grâce cette estimable fille), qui fait qu'un honnête homme réjouit et divertit plus une compagnie de dames que la plus aimable femme de la terre ne sauroit faire (1). » Quand on sent si vivement des deux côtés l'avantage d'un commerce mutuel, on est bien près de s'entendre ou plutôt on s'est déjà entendu, et la science de l'honnête homme a fait bien des pas.

On sait bien peu de chose sur la vie du chevalier de Méré ; la date de sa naissance est resté incertaine comme le fut longtemps celle de sa mort. Il était né, dit-on, vers la fin du XVIe siècle ou au commencement du XVIIe ; mais je ne crois pas qu'il soit d'avant 1610, car il servait encore activement en 1664, et il ne mourut qu'en 1685, comme on l'apprend par hasard d'un mot échappé à la plume de Dangeau. Il était cadet d'une noble maison du Poitou. Son aîné, M. de Plassac-Méré, s'était ausssi mêlé de bel-esprit, et il correspondait avec Balzac : c'est ce même M. de Plassac qui prétendait corriger le style de Montaigne. On a quelquefois confondu des deux frères (2). Le chevalier ne commence à poindre dans les Lettres de Balzac qu'en l'année 1646 ; c'est bien à lui que ce grand complimenteur

(1) *Conversations sur divers sujets*, par Mlle de Scudéry, article *de la Conversation.*

(2) Voir dans les *Eloges de quelques auteurs français*, par Jolly, l'article qui concerne M. de Méré ; M. de Plassac y est confondu avec son frère. Le volume imprimé des *Lettres* de M. de Plassac est de 1648.

écrivait : « La solitude est véritablement une belle chose; mais il y auroit plaisir d'avoir un ami fait comme vous, à qui l'on pût dire quelquefois que c'est une belle chose (1). » Et encore : « Si je vous dis que votre laquais m'a trouvé malade, et que votre lettre m'a guéri, je ne suis ni poète qui invente, ni orateur qui exagère; je suis moi-même mon historien qui vous rend fidèle compte de ce qui se passe dans ma chambre (2). » Le chevalier, dans cette lettre, est traité comme un *brave* et un *philosophe* tout ensemble; il avait servi avec honneur sur terre et sur mer (3). Avant même de s'être retiré du service et dans les intervalles des campagnes, il ne songeait qu'à vivre agréablement dans le monde, tantôt à la cour et tantôt dans sa maison du Poitou, par où il était assez voisin de Balzac. Celui-ci fut son premier modèle et son grand patron en littérature. En dédiant au chevalier ses *Observations sur la Langue françoise*, Ménage lui disait : « Quand je vins à Paris pour la première fois,

(1) Lettre du 6 juin 1646.

(2) Lettre du 24 août 1646.

(3) Il servait encore en 1664, et il fit partie de l'expédition navale contre les pirates de Barbarie, laquelle, après un assez brillant début, eut une triste fin. Dans la *Gazette* extraordinaire du 28 août 1664, qui annonce *la prise de la ville et du port de Gigérie en Barbarie par les armées du Roy, sous le commandement du duc de Beaufort, général de Sa Majesté en Afrique*, le chevalier a l'honneur d'être mentionné. Après le détail du débarquement et de la prise de la place, on y lit que, le lendemain, les Maures, qui s'étaient retirés sur les hauteurs, vinrent assaillir une garde avancée ; le duc de Beaufort, accouru au bruit de l'escarmouche, s'étant mis à la tête des Gardes, et le comte de Gadagne à la tête de Malte, repoussèrent vertement les assaillants : « Tous les officiers des Gardes qui étoient en ce poste, dit le bulletin, et ceux qui survinrent, tant de leur corps que de celui de Malte, s'y comportèrent très dignement... Les chevaliers de Méré et de Chastenay y furent blessés des premiers. » On pourrait conjecturer, d'après la teneur de ce bulletin, que M. de Méré était chevalier de Malte et servait sur les galères de l'Ordre.

vous étiez un des hommes de Paris le plus à la mode. Votre vertu, votre esprit, votre savoir, votre éloquence, votre douceur, votre bonne mine, votre naissance, vous faisoient souhaiter de tout le monde. Toutes ces belles qualités me furent un jour représentées par notre excellent ami monsieur de Balzac avec toute la pompe de son éloquence. » Cette pompe ne déplaisait pas au chevalier; il en tenait lui-même, et, sous ses airs d'homme du monde, il avait du *collet-monté*, comme disait de lui Mme de Sévigné. Entre Balzac et Voiture, le chevalier n'hésitait pas; il était pour le premier et il se risqua souvent à critiquer le second, avec qui il était en commerce également. On peut conjecturer, par quelques passages des *Lettres* du chevalier, que Voiture, cet aimable badin, l'avait moins pris au sérieux que n'avait fait Balzac, et qu'il en était résulté quelque pique d'amour-propre entre eux. Balzac, dont les œuvres subsistent bien plus que celles de Voiture, avait incomparablement moins d'esprit comme homme, et peu ou point de discernement des personnes. « Cet homme, qui faisoit de si belles lettres, dit quelque part le chevalier en parlant de Voiture, voulut être de mes amis en apparence; je voyois qu'il disoit souvent d'excellentes choses, mais je sentois qu'il étoit plus comédien qu'honnête homme; cela me le rendoit insupportable, et j'aimois Balzac de tout mon cœur, parce qu'il étoit tendre et plein de sentiments naturels (1). » On devine, sous ces beaux mots, ce que l'amour-propre ne sait pas voir ou ne veut pas dire. C'est, au reste, à la suite de ces deux épistolaires que vient se classer le chevalier et qu'il mérite d'avoir rang dans notre littérature. Ses *Lettres* participent de la manière de tous deux; il a beaucoup plus de finesse d'esprit et plus d'observation morale que Balzac; il sait par moments

(1) Lettre 128e.

le monde tout autant que Voiture; son analyse est des plus nuancées; mais sa déduction est lente, sans légèreté, sans enjouement. Il écrivait un jour à quelqu'un :

« Vous m'écrivez de temps en temps de ces lettres qu'on lit agréablement, et surtout quand on a le goût bon ; mais elles coûtent toujours beaucoup, et je ne crois pas qu'on en puisse faire plus de deux en un jour. Balzac me dit une fois qu'avant que d'être content d'un certain billet au maire d'Angoulême, il y avoit passé plus de quatre matinées. Je ne trouve pourtant rien dans ce billet ni de beau ni de rare, et plus je le considère, moins j'en fais de cas. Voiture se plaignoit aussi de la peine que lui avoit donnée la lettre de la *carpe*, et, sans mentir, il en était à plaindre (1). »

Mais Voiture, quoi qu'il en dise, avait l'à-propos, la rapidité, le don du moment; ce qui n'empêche pas aujourd'hui les *Lettres* du chevalier d'être bien plus intéressantes et plus instructives pour nous que les siennes.

Les *Lettres* du chevalier, en effet, abondent en particularités qui touchent à la fois à l'histoire de la langue et à celle des mœurs, et qui nous y font pénétrer. Littérairement, elles sont antérieures à la révolution que fit Mme de Sévigné dans ce genre jusque-là si peu familier. Après Balzac, après Voiture, qui sont des épistolaires de profession, la charmante mère de Mme de Grignan sait être parfaitement naturelle et obéir à son cœur, tout en soignant le détail plus qu'il n'y paraît, et en songeant bien un peu au monde qui attachait tant de prix alors à une lettre bien faite. Le chevalier de Méré, au contraire, est resté un épistolaire tout de profession; et de démon familier, il n'en a pas. C'est un *précieux* qui continue de l'être alors qu'il n'y avait déjà plus de *précieuses*, ou qu'il n'y avait plus que la

(1) Lettre 99e.

vieille Mlle de Scudéry qui l'était encore. Les *Lettres* du chevalier offrent un continuel exemple de cette espèce de finesse et de subtilité qu'on peut retrouver dans les *Conversations* et les *Entretiens* publiés vers la même date par l'auteur suranné de *Clélie*. Comme pensée toutefois, comme coup d'œil moral, il est très supérieur à cette respectable demoiselle, et on ne saurait se figurer, avant de l'avoir lu, ce qui se rencontre parfois chez lui de délicat comme observation et comme langue.

. . . . . .

On ne lit plus les livres de Mlle de Scudéry, mais on la cite encore: elle sert à désigner un genre littéraire, une mode de bel-esprit à une heure célèbre : c'est une médaille qui a fini presque par passer en circulation et par devenir une monnaie. Quelle en est la valeur et le titre ? Faisons un peu avec Mlle de Scudéry ce qu'elle-même aimait tant à faire : examinons, distinguons et analysons.

Cette fille, *d'un mérite extraordinaire* comme on l'appelait, était née au Havre en 1607, sous Henri IV; elle ne mourut qu'en 1701, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, vers la fin du règne de *Louis quatorzième*, comme elle disait volontiers. Son père était de Provence ; il s'était transplanté en Normandie et s'y était marié, non sans transmettre à ses enfants quelque chose de la veine méridionale. Le fils, George de Scudéry, est célèbre par ses vers empanachés, par ses jactances et ses rodomontades dans lesquelles il eut le malheur, un jour, de rencontrer et d'offenser Corneille : la postérité ne le lui a point pardonné. Mlle Madeleine de Scudéry était bien autrement sensée que son frère; la part de la Normandie, si j'ose dire, était bien apparente en elle : elle raisonne, elle discute, elle plaide en matière d'esprit comme le plus habile procureur et chicaneur. Pourtant il paraît qu'elle avait sa bonne part aussi de la vanité de famille; elle

disait toujours : *Depuis le renversement de notre maison...* « Vous diriez qu'elle parle du bouleversement de l'Empire grec, » remarquait le malin Tallemant des Réaux. La prétention des Scudéry, en effet, était d'être sortis d'une maison très noble, très ancienne et *toujours guerrière*, originaire du royaume de Naples, et depuis des siècles établie en Provence. En transformant dans ses romans les personnages de sa connaissance en héros et en princes, Mlle de Scudéry croyait ne pas sortir de sa maison. Ayant perdu jeune ses parents, Mlle de Scudéry avait été recueillie à la campagne par un oncle instruit et honnête homme, qui soigna fort son éducation et beaucoup plus qu'on n'était accoutumé de faire aux jeunes filles d'alors. L'écriture, l'orthographe, la danse, à dessiner, à peindre, à travailler de l'aiguille, elle apprit tout, nous dit Conrart, et elle devinait d'elle-même ce qu'on ne lui enseignait pas : « Comme elle avait dès lors une imagination prodigieuse, une mémoire excellente, un jugement exquis, une humeur vive et naturellement portée à savoir tout ce qu'elle voyait faire de curieux et tout ce qu'elle entendait dire de louable, elle apprit d'elle-même les choses qui dépendent de l'agriculture, du jardinage, du ménage, de la campagne, de la cuisine; les causes et les effets des maladies, la composition d'une infinité de remèdes, de parfums, d'eaux de senteur, et de distillations utiles ou galantes pour la nécessité ou pour le plaisir. Elle eut envie de savoir jouer du luth, et elle en prit quelques leçons avec assez de succès. » Mais ce luth lui demandait trop de temps, et, sans y renoncer, elle aima mieux se tourner particulièrement du côté des occupations de l'esprit. Elle apprit en perfection l'italien, l'espagnol, et son principal plaisir était dans la lecture et dans les conversations choisies, dont elle n'était pas dépourvue dans son voisinage. Ce tableau que nous fait Conrart de la première éducation de Mlle de Scudéry, nous rappelle

tout à fait la première éducation de Mme de Genlis en Bourgogne, et je dirai dès l'abord qu'à l'étudier de près comme je viens de faire, Mlle de Scudéry me paraît avoir eu beaucoup de Mme de Genlis, en y joignant la vertu. Tout apprendre, tout savoir, depuis les propriétés des simples et la confection des confitures jusqu'à l'anatomie du cœur humain, être de bonne heure sur le pied d'une perfection et d'une merveille, tirer de tout ce qui passe dans la société matière à roman, à portrait, à dissertation morale, à compliment et à leçon, unir un fonds de pédantisme à une extrême finesse d'observation et à un parfait usage du monde, ce sont des traits qui leur sont assez communs à toutes les deux ; les différences pourtant ne sont pas moins essentielles à noter. Mlle de Scudéry, « qui était de très bonne mine » et d'assez grand air, n'avait aucune beauté : « C'est une grande personne maigre et noire, et qui a le visage fort long, » nous dit Tallemant. Elle était douée de qualités morales qui ne se sont jamais démenties. La considération et l'estime ne se séparèrent jamais, pour elle, de l'idée de célébrité et de gloire C'est une Genlis, en un mot, de la date de Louis XIII, pleine de force et de vertu, et restée vierge et vieille fille jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans. Ces rapports de différence ou de ressemblance achèveront assez d'ailleurs de se dessiner en avançant et sans que nous y insistions.

Et encore, il faut l'entendre parler d'elle-même, toutes les fois qu'elle le peut faire sous un léger déguisement. Dans la plupart de ses dialogues, faisant converser ses personnages, elle trouve moyen, à chaque jolie chose qu'elle leur prête, de faire dire à celui qui réplique : « Tout ce que vous dites est bien dit... Tout cela est merveilleusement trouvé. » Ou, selon un mot qu'elle affectionne : « Cela est fort bien *démêlé*. » Ce compliment indirect qu'elle s'adresse revient sans cesse, et elle est inépuisable en formules pour s'approuver. Elle

s'est à demi peinte dans le personnage de Sapho, au tome X^e^ du *Grand Cyrus*, et ce nom de Sapho lui est resté. *L'illustre Sapho*, ceux qui avaient lu *le Grand Cyrus* n'appelaient jamais Mlle de Scudéry autrement. Voici quelques passages de ce Portrait, où certainement elle faisait un retour sur elle-même. Après avoir parlé de la longue suite d'aïeux que pouvait compter son héroïne :

« Sapho, ajoutait-elle, a encore eu l'avantage que son père et sa mère avaient tous deux beaucoup d'esprit et beaucoup de vertu ; mais elle eut le malheur de les perdre de si bonne heure, qu'elle ne put recevoir d'eux que les premières inclinations au bien, car elle n'avait que six ans lorsqu'ils moururent. Il est vrai qu'ils la laissèrent sous la conduite d'une parente...

L'oncle a été ici changé en parente ; mais le reste continue de se rapporter à elle :

« En effet, Madame (c'est un récit qu'un des personnages est censé adresser à la *reine de Pont*), je ne pense pas que toute la Grèce ait jamais une personne qu'on puisse comparer à Sapho. Je ne m'arrêterai pourtant point, Madame, à vous dire quelle fut son enfance : car elle fut si peu enfant, qu'à douze ans on commença de parler d'elle comme d'une personne dont la beauté, l'esprit et le jugement étaient déjà formés et donnaient de l'admiration à tout le monde ; mais je vous dirai seulement qu'on n'a jamais remarqué en qui que ce soit des inclinations plus nobles, ni une facilité plus grande à apprendre tout ce qu'elle a voulu savoir. »

Et abordant courageusement ce chapitre de la beauté, c'est encore à elle-même qu'elle pense, lorsqu'elle dit :

« Encore que vous m'entendiez parler de Sapho comme de la plus merveilleuse et de la plus charmante personne de toute la Grèce, il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté soit une de ces grandes beautés en qui l'envie même ne saurait trouver aucun défaut... Elle est pourtant capable d'inspirer de plus grandes passions que les plus grandes beautés de la terre... Pour le *teint*, elle ne l'a pas de la dernière blancheur ; il a toutefois un si bel éclat qu'on peut dire qu'elle l'a beau ; mais ce que Sapho a de souverainement agréable, c'est qu'elle a les yeux si beaux, si

vifs, si amoureux et si pleins d'esprit, qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat ni en détacher ses regards... Ce qui fait leur plus *grand* éclat, c'est que jamais il n'y a eu une opposition plus *grande* que celle du blanc et du noir de ses yeux. Cependant, cette *grande* opposition n'y cause nulle rudesse... »

On remarque assez les négligences de style, les répétitions, les longueurs. Et encore, j'abrège beaucoup, ce que Mlle de Scudéry ne fait jamais ; j'ôte, chemin faisant, bien des *mais*, des *car*, des *encore que*, Mais, d'après ces seuls traits, on fait plus qu'entrevoir l'idéal qu'elle n'était pas fâchée de présenter de sa beauté, ou, si vous voulez, le correctif de sa laideur. Telle la Sapho du Marais put paraître un moment à des yeux prévenus, dans le temps où Chapelain passait pour un grand poète épique et la comparait intrépidement à la Pucelle, et le jour où Pellisson, le plus laid des beaux-esprits, lui fit sa déclaration passionnée.

Et dans ce portrait de Sapho toujours, qui nous est précieux, elle arrive enfin aux charmes de l'esprit, sur lesquels elle s'étend avec un redoublement de complaisance :

« Car les charmes de son esprit surpassent de beaucoup ceux de sa beauté. En effet, elle l'a d'une si vaste étendue, qu'on peut dire que ce qu'elle ne comprend pas ne peut être compris de personne, et elle a une telle disposition à apprendre facilement tout ce qu'elle veut savoir, que, sans que l'on ait presque jamais ouï dire que Sapho ait rien appris, elle sait pourtant toutes choses. »

Suit alors l'énumération de ses talents, vers, prose, chansons improvisées :

« Elle exprime même si délicatement les sentiments les plus difficiles à exprimer, et elle sait si bien faire *l'anatomie d'un cœur amoureux*, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle en sait décrire exactement toutes les jalousies, toutes les inquiétudes, toutes les impatiences, toutes les joies, tous les dégoûts, tous les murmures, tous les désespoirs, toutes les espérances, toutes les révoltes, et tous ces sentiments tumultueux qui ne sont jamais bien connus que de ceux qui les sentent ou qui les ont sentis. »

C'était une des prétentions de Mlle de Scudéry, de connaître à ce point et de si bien décrire les mouvements les plus secrets de l'amour sans les avoir guère autrement sentis que par la réflexion, et elle y réussit souvent, en effet, dans tout ce qui est délicatesse et finesse, dans tout ce qui n'est pas la flamme même. « Vous expliquez cela si admirablement, pourrait-on lui dire avec un personnage de ses dialogues, que quand vous n'auriez fait autre chose toute votre vie que d'avoir de l'amour, vous n'en parleriez pas mieux. » — « Si je n'en ai eu, nous répondrait-elle en nous faisant son plus beau sourire, j'ai des amies qui en ont eu pour moi et qui m'ont appris à en parler. » Voilà de l'esprit pourtant, et Mlle de Scudéry en avait beaucoup.

Dans ce Portrait de Sapho, qui est en si grande partie le sien, elle insiste beaucoup sur ce que Sapho ne sait pas seulement à fond tout ce qui dépend de l'*amour*, mais sur ce qu'aussi elle ne connaît pas moins tout ce qui est de la *générosité;* et toute cette merveille de science et de nature, selon elle, se couronne encore de modestie :

« En effet, sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante, qu'on ne lui entend jamais dire en une conversation générale que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand esprit pourrait dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait. Ce n'est pas que les gens qui savent les choses ne connaissent bien que la nature toute seule ne pourrait lui avoir ouvert l'esprit au point qu'elle l'a, mais c'est qu'elle songe tellement à demeurer dans la bienséance de son sexe, qu'elle ne parle presque jamais que de ce *que* les dames doivent parler. »

Je laisse la faute de grammaire, ce qui en serait une pour nous. Mais voilà une Sapho, on l'avouera, tout à fait sage et modeste, tout à l'usage du XVIIe siècle, et selon le dernier bon goût de la Place-Royale et de l'hôtel Rambouillet.

Mlle de Scudéry ne tarda pas, en effet, à s'y pro-

duire. La province ne la retint pas longtemps. Ayant perdu son oncle, elle hésitait entre Rouen et Paris ; mais son frère, qui prenait rang alors parmi les auteurs dramatiques et dont les pièces réussissaient à l'hôtel de Bourgogne, la décida à venir s'établir dans la capitale. Elle y parut aussitôt avec avantage, y fut accueillie, célébrée dans les meilleures sociétés, et commença à écrire des romans, sans y mettre toutefois son nom et en se dérobant sous celui de son très glorieux frère. *Ibrahim* ou l'*Illustre Bassa* commença à paraître en 1641 ; *Artamène* ou *le Grand Cyrus*, en 1650 ; et la *Clélie*, en 1654.

La vraie date de Mlle de Scudéry est à ce moment, à l'heure de la Régence, aux beaux jours d'Anne d'Autriche, avant et après la Fronde, et sa gloire dura sans aucun échec jusqu'à ce que Boileau y vînt porter atteinte, en vrai trouble-fête qu'il était : « Ce Despréaux, disait Segrais, ne sait autre chose que parler de lui et critiquer les autres : pourquoi parler mal de Mlle de Scudéry comme il l'a fait? »

Pour bien comprendre le succès de Mlle de Scudéry et la direction qu'elle donna à son talent, il faut se représenter la haute société de Paris telle qu'elle était avant l'établissement de Louis XIV. Il y régnait, depuis quelques années, un goût de l'esprit, du bel-esprit littéraire, dans lequel il entrait beaucoup plus de zèle et d'émulation que de discernement et de lumières. Le roman de d'Urfé, les Lettres de Balzac, le grand succès des pièces de théâtre, de celles de Corneille et des autres auteurs en vogue, la protection un peu pédantesque, mais réelle et efficace, du cardinal de Richelieu, la fondation de l'Académie française, toutes ces causes avaient développé une grande curiosité, surtout chez les femmes, qui sentaient que le moment pour elles de mettre la société à leur niveau était venu. On s'affranchissait de l'antiquité et des langues savantes ; on vou-

lait savoir sa langue maternelle, et on s'adressait aux grammairiens de profession. Des gens du monde se portaient comme intermédiaires entre les savants proprement dits et les salons : on voulait plaire tout en instruisant. Mais il se mêlait dans ces premiers essais d'une société sérieuse et polie une grande inexpérience. Pour rendre à Mlle de Scudéry toute la justice qui lui est due, et pour lui assigner son vrai titre, on doit la considérer comme l'une des *institutrices* de la société, à ce moment de formation et de transition. Ce fut son rôle et, en grande partie, son dessein.

Dans ce Portrait et cette histoire de Sapho, qui se lit vers la fin du *Grand Cyrus,* elle marque à quel point elle en était pénétrée, et elle y apporte plus de nuances et de tact que de loin, d'après sa réputation, on ne lui en suppose. Ne la prenez pas pour un bel-esprit de profession, elle s'en défend tout d'abord : « Il n'y a rien de plus incommode, pense-t-elle, que d'être bel-esprit ou d'être traitée comme l'étant, quand on a le cœur noble et qu'on a quelque naissance. » Elle sent mieux que personne tous les inconvénients d'un bel-esprit (surtout femme), qui est reçu par le monde sur ce pied-là, et elle les expose en fille de bon sens et en demoiselle de qualité qui en a souffert. Un de ces plus grands inconvénients, et qui donne le plus d'ennui, c'est que les gens du monde ne s'imaginent point qu'on puisse aborder un bel-esprit de la même façon qu'une autre personne, et lui parler autrement qu'en *haut style :*

« Car enfin je vois des hommes et des femmes qui me parlent quelquefois, qui sont dans un embarras étrange, parce qu'ils se sont mis dans la fantaisie qu'il ne me faut pas dire ce qu'on dit aux autres gens. J'ai beau leur parler de la beauté de la saison, des nouvelles qui courent et de toutes les choses qui font la conversation ordinaire, ils en reviennent toujours à leur point : et ils sont si persuadés *que* je me contrains pour leur parler ainsi, *qu*'ils se contraignent pour me parler d'autres choses *qui* m'accablent

tellement *que* je voudrais n'être plus Sapho *quand* cette aventure m'arrive. »

Je demande pardon aux lecteurs pour les *qui*, *que*, *quand*, en faveur de l'idée, qui est juste. Ainsi Mlle de Scudéry n'est point sans se faire à elle-même bien des objections sur les inconvénients d'être femme bel-esprit et d'être femme savante. Bien avant Molière, elle a dit plus d'une chose très sensée à ce sujet. Mais n'oublions pas le moment de la société et le genre de difficultés auxquelles elle avait affaire. Elle discute avec soin cette question, s'il serait bien que les femmes, en général, sussent plus qu'elles ne savent : « Encore que je sois ennemie déclarée de toutes les femmes qui font les savantes, je ne laisse pas de trouver l'autre extrémité fort condamnable et d'être souvent épouvantée de voir tant de femmes de qualité avec une ignorance si grossière, que, selon moi, elles déshonorent notre sexe. » Là, en effet, était le défaut auquel il fallait remédier d'abord. L'éducation des personnes de qualité, à cette date de 1641-1654, était des plus défectueuses. Pour une La Fayette et une Sévigné, que d'ignorances et d'oublis étranges, même chez les femmes d'esprit et de renom ! Mme de Sablé, la spirituelle amie de La Rochefoucauld, n'écrivait pas un mot d'orthographe. « Il est certain, disait Mlle de Scudéry, qu'il y a des femmes qui parlent bien, qui écrivent mal, et qui écrivent mal purement par leur faute... C'est, selon moi, une erreur insupportable à toutes les femmes, ajoute-t-elle, de vouloir *bien parler* et de vouloir *mal écrire*... La plupart des dames semblent écrire pour n'être pas entendues, tant il y a peu de liaison en leurs paroles, et tant leur orthographe est bizarre. Cependant ces mêmes dames, qui font si hardiment des fautes si grossières en écrivant, et qui perdent tout leur esprit dès qu'elles commencent d'écrire, se moqueront des journées entières d'un pauvre étranger qui aura dit un mot pour un autre. » Une des cor-

rections auxquelles Mlle de Scudéry poussa et contribua le plus, ce fut de mettre de l'accord entre la manière de causer et celle d'écrire. Elle fit rougir les personnes de son sexe de cette inconséquence. Écrire par principes et même un peu causer par principes, ce fut le double résultat de sa doctrine et de son exemple. Ses idées sur l'éducation des femmes sont pleines de justesse et de mesure dans la théorie :

« Sérieusement, écrit-elle, y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes? On ne veut point qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ni occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller point d'assez bon air et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis? Et ce qu'il y a de rare est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et, à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort, et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite. »

Sa conclusion, qu'elle ne donne encore qu'avec réserve (car en telle matière qui touche la *diversité des esprits*, il ne saurait y avoir de *loi universelle*), sa conclusion, dis-je, est qu'en demandant plus de savoir aux femmes qu'elles n'en ont, elle ne veut pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes : « Je veux donc bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé, qu'elle connaît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste et qu'elle sait le monde ; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : *C'est une femme savante;* car ces deux caractères sont si différents, qu'ils ne se res-

semblent même point. » Encore une fois, voilà de la raison, et il y en a beaucoup dans les livres de Mlle de Scudéry, mêlée, il est vrai, à beaucoup trop de raisonnement et de dissertation, et aussi noyée dans ce qui nous semble aujourd'hui des extravagances romanesques.

Ce qui pour nous est extravagance était pourtant ce qui faisait passer alors l'enseignement de main en main, et le faisait arriver plus sûrement à son adresse. Tallemant nous dit qu'elle avait en causant un ton de *magister* et de *prédicateur*, qui n'était nullement agréable : ce ton se déguisait dans ses romans en passant par la bouche de ses personnages, et il nous faut aujourd'hui une certaine étude pour retrouver le didactique au fond. D'imagination réelle et d'invention, Mlle de Scudéry n'en avait pas : quand elle voulut construire et inventer des fables, elle prit les machines en usage pour le moment; elle se pourvut dans le magasin et dans le vestiaire à la mode : elle copia le procédé de d'Urfé dans l'*Astrée*. En le faisant, elle se flattait encore de concilier la Fable avec l'histoire, l'art avec la vraisemblance : « Il n'est jamais permis à un homme sage, pensait-elle, d'inventer des choses qu'on ne puisse croire. Le véritable art du mensonge est de bien ressembler à la vérité. » Il est une conversation dans *Clélie*, où l'on discute cette question, *De la manière d'inventer une fable* et de composer des romans. Peu s'en faut que Mlle de Scudéry n'y prêche l'observation de la nature : elle fait débiter au poète Anacréon presque d'aussi bonnes règles de rhétorique qu'on en trouverait chez Quintilien. C'est dommage qu'elle ne les ait pas mieux mises en pratique. Parler aujourd'hui des romans de Mlle de Scudéry et les analyser, serait impossible sans la calomnier, tant cela paraîtrait ridicule. On lui imputerait trop à elle seule ce qui était le travers du temps. Pour bien apprécier ses romans comme tels, il faudrait remonter aux mo-

dèles qu'elle s'est proposés et faire l'histoire de toute une branche. Ce qui nous frappe chez elle à première vue, c'est qu'elle prend tous les personnages de sa connaissance et de sa société, les travestit en Romains, en Grecs, en Persans, en Carthaginois, et leur fait jouer quant aux principaux événements le même rôle à peu près qui leur est assigné dans l'histoire, tout en les faisant causer et penser comme elle les voyait au Marais. *Amilcar*, c'est le poète Sarasin; *Herminius*, c'est Pellisson. Conrart est devenu *Cléodamas*, et il a, près d'Agrigente, une jolie maison de campagne qu'on nous décrit au long, et qui n'est autre que celle d'Athys, près de Paris. Si elle rencontre un personnage historique, elle le met à l'unisson des gens de sa connaissance; elle nous dira de Brutus, de celui qui condamna ses fils et qui chassa les Tarquins, qu'il était né « avec le plus galant, le plus doux et le plus agréable esprit du monde; » et du poète Alcée, elle dira que c'était « un garçon adroit, plein d'esprit et grand intrigueur. » Les actions et la conduite de tous ces personnages (tant elle les travestit) deviennent presque d'accord avec cette manière factice de nous les présenter; une même nuance de faux couvre le tout. Mais comment, dira-t-on, de tels romans eurent-ils tant de vogue et de débit? Comment la jeunesse de Mme de Sévigné et de Mme de La Fayette s'en put-elle nourrir? D'abord, on n'avait alors aucune idée véritable du génie des divers temps et de la profonde différence des mœurs dans l'histoire. De plus, presque tous les personnages qui figuraient dans les romans de Mlle de Scudéry étaient des vivants et des contemporains dont on savait les noms, dont on reconnaissait les portraits et les caractères, depuis le *grand Cyrus* dans lequel on voulait voir le grand Condé, jusqu'à *Doralise* qui était Mlle Robineau. Tous ces personnages, même les plus secondaires, étaient connus dans la société; on se passait la clef, on se nommait les masques; et aujour-

d'hui encore, là où nous savons les noms réels, nous ne parcourons point nous-mêmes sans curiosité les pages.

« Vous ne sauriez croire, dit Tallemant, combien les dames sont aises d'être dans ses romans, ou, pour mieux dire, qu'on y voie leur Portraits ; car il n'y faut chercher que le *caractère* des personnes, leurs actions n'y sont point du tout. Il y en a pourtant qui s'en sont plaintes... » Une de celles qui s'en plaignirent était l'une des femmes les plus spirituelles du temps, et qui disait le plus de ces bons mots qui emportent la pièce et qui sont restés. Mlle de Scudéry, au tome VIe du *Grand Cyrus*, avait donné le Portrait de Mme Cornuel sous le nom de *Zénocrite*, dont elle avait fait une des plus agréables et des plus redoutables railleuses de la *Lycie*. Le Portrait est fort exact. Mme Cornuel justifia cette réputation de hardie railleuse, en disant de Mlle de Scudéry, fort noire de peau, qu'on voyait bien « qu'elle était destinée par la Providence à barbouiller du papier, puisqu'elle suait l'encre par tous les pores. » Une Marton ou une Dorine de Molière n'en eût pas plus dit.

SCEPTIQUES ET LIBERTINS

I

M. DE LA ROCHEFOUCAULD [1]

La vie de M. de La Rochefoucauld, avant sa grande liaison avec Mme de La Fayette, se divise naturellement en trois parties, dont la Fronde n'est que le milieu. Sa jeunesse et ses premiers éclats datent d'auparavant. Né en 1613, entré dans le monde dès l'âge de seize ans, il n'avait pas étudié, et ne mêlait à sa vivacité d'esprit qu'un bon sens naturel encore masqué d'une grande imagination. Avant le nouveau texte des *Mémoires*, découvert en 1817, et qui donne sur cette période première une foule de particularités retranchées par l'auteur dans la version jusqu'alors connue, on ne pouvait douter du degré de chevalerie et de romanesque auquel se porta tout d'abord le jeune prince de Marsillac. Buckingham et ses royales aventures paraissent lui avoir fait un point de mire, comme Catilina au jeune de Retz. Ces premiers travers ont barré plus d'une vie. Tout le beau feu de La Rochefoucauld se consuma alors dans

(1) *Portraits de femmes* et *Causeries du Lundi*, tome XI.

ses dévouements intimes à la reine malheureuse, à Mlle d'Hautefort, à Mme de Chevreuse elle-même : en prenant cette route du dévouement, il tournait, sans y songer, le dos à la fortune. Il indisposait le roi, il irritait le cardinal : qu'importe? le sort de Chalais, de Montmorency, de ces illustres décapités, semblait seulement le piquer au jeu. Dans un certain moment (1637, il avait vingt-trois ou vingt-quatre ans), la reine persécutée, « abandonnée de tout le monde, nous dit-il, et n'osant « se confier qu'à Mlle d'Hautefort et à moi, me proposa « de les enlever toutes deux et de les emmener à Bru- « xelles. Quelque difficulté et quelque péril qui me « parussent dans un tel projet, je puis dire qu'il me « donna plus de joie que je n'en avois eu de ma vie. « J'étois dans un âge où l'on aime à faire des choses « extraordinaires et éclatantes, et je ne trouvois pas « que rien le fût davantage que d'enlever en même « temps la reine au roi son mari et au cardinal de Ri- « chelieu qui en étoit jaloux, et d'ôter Mlle d'Hautefort « au roi qui en étoit amoureux. » Toutes ces fabuleuses intrigues finirent pour lui, à la fuite de Mme de Chevreuse, par huit jours de Bastille et un exil de deux ou trois ans à Verteuil (1639-1642) : c'était en être quitte à bon compte avec Richelieu, et cet exil un peu languissant se trouvait encore agréablement diversifié, il l'avoue, par les douceurs de la famille (1), les plaisirs de la campagne, et les espérances surtout d'un règne prochain où la reine paierait ses fidèles services.

Cette première partie des *Mémoires* était essentielle, ce me semble, pour éclairer les *Maximes*, et faire bien mesurer toute la hauteur d'où l'ambitieux chevaleresque était tombé pour creuser ensuite en moraliste; les *Maximes* furent la revanche du roman.

(1) Il avait épousé fort jeune Mlle de Vivonne, dont je ne vois pas qu'on dise rien de plus par rapport à lui, sinon qu'il en eut cinq fils et trois filles.

Il résulte de plus, de cette première période mieux connue, que Marsillac, qui, en effet, avait trente-trois ans bien passés lors de son engagement avec Mme de Longueville, et trente-cinq ans à son entrée dans la Fronde, n'y arriva que déjà désappointé, irrité, et, pour tout dire, fort perverti : et cela, sans l'excuser, explique mieux la détestable conduite qu'il y tint. On le voit gâté tout d'abord. Il ne se cache pas sur les motifs qui l'y jetèrent : « Je ne balançai point, dit-il, et je ressentis un grand plaisir de voir qu'en quelque état que la dureté de la reine et la haine du cardinal (Mazarin) eussent pu me réduire, il me restoit encore des moyens de me venger d'eux. » Mal payé de son premier dévouement, il s'était bien promis qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fronde présente donc la seconde période de la vie de M. de La Rochefoucauld ; la troisième comprend les dix ou douze années qui suivirent, et durant lesquelles il se refit, comme il put, de ses blessures au physique, et s'en vengea, s'en amusa, s'en releva au moral dans ses *Maximes*. L'intime liaison avec Mme de La Fayette, qui les adoucit et les consola véritablement, ne vint guère qu'après.

On pourrait donner à chacune des quatre périodes de la vie de M. de La Rochefoucauld le nom d'une femme, comme Hérodote (1) donne à chacun de ses livres le nom d'une muse. Ce seraient Mme de Chevreuse, Mme de Longueville, Mme de Sablé, Mme de La Fayette ; les deux premières, héroïnes d'intrigue et de roman ; la troisième, amie moraliste et causeuse ; la dernière revenant, sans y viser, à l'héroïne par une tendresse tempérée de raison, repassant, mêlant les nuances, et les enchantant comme dans un dernier soleil.

Mme de Longueville fut la passion brillante : fut-elle une passion sincère ? Mme de Sévigné écrivait à sa fille

(1) Hérodote ou plutôt quelque ancien grammairien et critique comme nous-même.

(7 octobre 1676) : « Quant à M. de La Rochefoucauld, il alloit, comme un enfant, revoir Verteuil et les lieux où il a chassé avec tant de plaisir ; je ne dis pas où il a été amoureux, car je ne crois pas que ce qui s'appelle amoureux, il l'ait jamais été. » Lui-même, au rapport de Segrais, disait qu'il n'avait trouvé de l'amour que dans les romans. Si la *maxime* est vraie : « Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies, » celui de M. de La Rochefoucauld et de Mme de Longueville pourrait bien n'être, en effet, qu'une copie des plus flatteuses. Marsillac, au moment où il s'attacha à Mme de Longueville, voulait, avant tout, se pousser à la cour et se venger de l'oubli où on l'avait laissé : il la jugea propre à son dessein. Il nous a raconté comment il traita d'elle, en quelque sorte, avec Miossens (1), qui avait les devants : « J'eus sujet de croire que je pourrois faire un usage plus considérable que Miossens de l'amitié et de la confiance de Mme de Longueville; je l'en fis convenir lui-même. Il savoit l'état où j'étois à la cour; je lui dis mes vues, mais que sa considération me retiendroit toujours, et que je n'essaierois point à prendre des liaisons avec Mme de Longueville, s'il ne m'en laissoit la liberté. *J'avoue même que je l'aigris exprès contre elle pour l'obtenir, sans lui rien dire toutefois qui ne fût vrai* (2). Il me la donna tout entière, mais il se repentit... » L'attrait s'en mêla sans doute ; l'imagination et le désir s'y entr'aidaient. M. de La Rochefoucauld aimait les *belles passions* et les croyait du fait d'un *honnête homme*. Quel plus bel objet pour s'y appliquer! Mais tout cela, à l'origine du moins, n'est-ce pas du parti pris?

Du côté de Mme de Longueville, il n'y aurait pas

(1) Depuis maréchal d'Albret.

(2) N'admirez-vous pas la franchise? Durant la Fronde, le sobriquet de La Rochefoucauld était « le camarade *la Franchise* » ; il l'a mieux justifié depuis.

moins à raisonner, à distinguer. On n'a pas à craindre de subtiliser avec elle sur le sentiment, car elle était plus que tout subtile. En dévotion, nous avons par Port-Royal ses examens secrets de conscience : les raffinements de scrupules y passent toute idée. En amour, en galanterie, c'était de même, sauf les scrupules (1). Sa vie et son portrait ne sauraient être ici brusqués en passant : elle mérite une place à part et elle l'aura. Sa destinée a de tels contrastes et de telles harmonies dans son ensemble, que ce serait une profanation d'y rien dégrader. Elle est de celles d'ailleurs dont on a beau médire, la raison y perd ses droits; il en est de son cœur comme de sa beauté, qui, avec bien des défauts, avait un éclat, une façon de *langueur*, et un charme enfin, qui attachaient.

Ses vingt-cinq ans étaient déjà passés quand sa liaison avec M. de La Rochefoucaud commença. Jusqu'alors elle s'était assez peu mêlée de politique : Miossens avait pourtant tâché de l'initier. La Rochefoucauld s'y appliqua et lui donna le mouvement plus que l'habileté, qu'en ce genre il n'atteignit lui-même qu'à peu près.

Le goût naturel de Mme de Longueville était celui qu'on a appelé de l'hôtel de Rambouillet : elle n'aimait rien tant que les conversations galantes et enjouées, les distinctions sur les sentiments, les délicatesses qui témoignaient de la *qualité* de l'esprit. Elle tenait sur toute chose à faire paraître ce qu'elle en avait de plus fin, à se détacher du commun, à briller dans l'élite. Quand elle se crut une personne politique, elle n'était pas fâchée qu'on l'estimât moins sincère, s'ima-

(1) « Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. » (*Maximes.*)

ginant passer pour plus habile. Les petites considérations la décidaient dans les grands moments. Il y avait chimère en elle, fausse gloire, ce que nous baptiserions aussi *poésie :* elle fut toujours hors du positif. Sa belle-fille (1), la duchesse de Nemours, qui, elle, n'en sortait pas, Argus peu bienveillant mais très clairvoyant, nous la montre telle dans ses *Mémoires* si justes, qu'on voudrait toutefois moins rigoureux. La Rochefoucauld, à sa manière, ne dit pas autre chose, et lui, si bien posé pour le savoir, il se plaint encore de cette facilité qu'elle avait à être gouvernée, dont il usa trop et dont il ne resta pas maître : « .... Ses belles qualités étoient moins brillantes, dit-il, à cause d'une tache qui ne s'est jamais vue en une princesse de ce mérite, qui est que, bien loin de donner la loi à ceux qui avoient une particulière adoration pour elle, elle se transformoit si fort dans leurs sentiments qu'elle ne reconnoissoit plus les siens proches. » En tout temps, que ce fût M. de La Rochefoucauld, ou M. de Nemours, ou à Port-Royal M. Singlin, qui la gouvernât, Mme de Longueville se servit moins de son esprit que de celui des autres.

M. de La Rochefoucauld, pour la guider dans la politigue, n'y était pas assez ferme lui-même : « Il y eut toujours du je ne sais quoi, dit Retz, en tout M. de La Rochefoucauld. » Et dans une page merveilleuse où l'ancien ennemi s'efface et ne semble plus qu'un malin ami (2), il développe ce *je ne sais quoi* par l'idée de quelque chose d'irrésolu, d'insuffisant, d'incomplet dans l'action au milieu de tant de grandes qualités : « Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il eût toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été

(1) Fille de M. de Longueville, d'un premier lit.

(2) La Rochefoucauld a laissé un portrait de lui par lui-même; il y tourne ses défauts même à louange. Retz, dans celui qu'il trace, détourne l'éloge même en malice.

homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. » Et il le renvoie à être le plus honnête homme dans la vie privée. Sur un seul point j'oserai contredire Retz : il refuse l'imagination à la Rochefoucauld, qui me semble l'avoir eue grande (1). Encore une fois, il commença par pratiquer le roman, du temps de Mme de Chevreuse; sous la Fronde, il essaya l'histoire, la politique et la manqua. La vengeance et le dépit l'y poussaient plus qu'une ambition sérieuse : de beaux restes de roman venaient à la traverse; la vie privée et sa douce paresse, par où il devait finir, l'appelaient déjà. A peine embarqué dans une affaire, il se montrait impatient d'en sortir : sa pensée essentielle n'était pas là. Or, avec la disposition entraînée de Mme de Longueville, qu'on songe à ce qu'elle dut devenir en conduite dès l'instant que ce *je ne sais quoi* de M. de La Rochefoucauld fut son étoile : et autour de cette étoile, comme autant de lunes, ses propres caprices.

. . . . . .

Les *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* parurent en 1665. Douze ans s'étaient écoulés depuis la vie aventureuse de M. de La Rochefoucauld et ce coup de feu, sa dernière disgrâce. Dans l'intervalle, il avait écrit ses *Mémoires* qu'une indiscrétion avait divulgués (1662), et auxquels il dut opposer un de ces désaveux qui ne prouvent rien (2). Une copie des *Maximes* courut également, et s'imprimait en Hollande. Il y para en les faisant publier chez Barbin. Cette première édition, sans nom d'auteur, mais où il est assez dési-

(1) Même comme écrivain, quand il dit : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. »

(2) Il fallait aller au-devant du mécontentement de M. le Prince pour certains passages où il était touché. Il y avait d'autres mécontentements plus violents de personnages secondaires, qui pourtant n'auraient pas laissé d'embarrasser : on en peut prendre idée par la furieuse colère du duc de Saint-Simon, racontée dans les *Mémoires* de son fils, t. I, p. 91.

gné, renferme un *Avis au Lecteur* très digne du livre, un *Discours* qui l'est beaucoup moins, qu'on a attribué à Segrais, qui me semble encore trop fort pour lui, et où l'on répond aux objections déjà courantes avec force citations d'anciens philosophes et de Pères de l'Église. Le petit avis au lecteur y répond bien mieux d'un seul mot : « Il faut prendre garde..., il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces *Réflexions* que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre (1). »

Voltaire, qui a jugé les *Maximes* en quelques lignes légères et charmantes, y dit qu'aucun livre ne contribua davantage à former le goût de la nation : « On lut rapidement ce petit recueil; il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. C'était un mérite que personne n'avait eu avant lui, en Europe, depuis la Renaissance des lettres. » Trois cent seize pensées formant cent cinquante pages eurent ce résultat glorieux. En 1665, il y avait neuf ans que les *Provinciales* avaient paru; les *Pensées* ne devaient être publiées que cinq ans plus tard, et le livre des *Caractères* qu'après vingt-deux ans. Les grands monuments de prose, les éloquents ouvrages oratoires qui consacrent le règne de Louis XIV, ne sortirent que depuis 1669, à commencer par l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. On était donc, en 1665,

(1) Et encore : « Le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces maximes qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paroissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire... » Pourquoi ce malin petit *Avis* ne se trouve-t-il reproduit dans aucune des éditions ordinaires de La Rochefoucauld? En général, les premières éditions ont une physionomie qui n'est qu'à elles, et apprennent je ne sais quoi sur le dessein de l'auteur, que les autres, augmentées et complétées, ne disent plus. Cela est vrai surtout des premières éditions de La Rochefoucauld et de La Bruyère.

au vrai seuil du beau siècle, au premier plan du portique, à l'avant-veille d'*Andromaque;* l'escalier de Versailles s'inaugurait dans les fêtes. Boileau, accostant Racine, montait les degrés; La Fontaine en vue s'oubliait encore; Molière dominait déjà, et le *Tartufe*, achevé dans sa première forme, s'essayait sous le manteau. A ce moment décisif et d'entrain universel, M. de La Rochefoucauld, qui aimait peu les hauts discours, et qui ne croyait que causer, dit son mot : un grand silence s'était fait; il se trouva avoir parlé pour tout le monde, et chaque parole demeura.

C'était un misanthrope poli, insinuant, souriant, qui précédait de bien peu et préparait avec charme l'autre *Misanthrope*.

Dans l'histoire de la langue et de la littérature française, La Rochefoucauld vient en date au premier rang après Pascal et comme en plein Pascal (1), qu'il devance même en tant que pur moraliste. Il a cette netteté et cette concision de tour que Pascal seul, dans ce siècle, a eues avant lui, que La Bruyère ressaisira, que Nicole n'avait pas su garder, et qui sera le cachet propre du dix-huitième siècle, le triomphe perpétuellement aisé de Voltaire.

Si les *Maximes* peuvent sembler, à leur naissance, n'avoir été qu'un délassement, un jeu de société, une sorte de gageure de gens d'esprit qui jouaient aux proverbes, combien elles s'en détachent par le résultat et prennent un caractère au-dessus de la circonstance ! Saint-Évremond, Bussy, qu'on a comparés à La Rochefoucauld pour l'esprit, la bravoure et les disgrâces,

(1) Celui-ci était mort dès 1662 ; mais la mise en ordre et la publication de ses *Pensées* furent retardées par suite des querelles jansénistes jusqu'à l'époque dite de la *paix de l'Eglise* (1669). Il résulte de ce retard que La Rochefoucauld ne put rien lui emprunter : tous deux restent parfaitement originaux et collatéraux.

sont aussi des écrivains de qualité et de société; ils ont de l'agrément parfois, mais je ne sais quoi de corrompu; ils sentent leur Régence. Le moraliste, chez La Rochefoucaud, est sévère, grand, simple, concis : il atteint au beau ; il appartient au pur Louis XIV.

On ne peut assez louer La Rochefoucauld d'une chose, c'est qu'en disant beaucoup il n'exprime pas trop. Sa manière, sa forme est toujours honorable pour l'homme quand le fond l'est si peu.

En correction il est de l'école de Boileau, et bien avant l'*Art poétique*. Quelques-unes de ses maximes ont été refaites plus de trente fois, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'expression nécessaire. Avec cela il n'y paraît aucun tourment. Ce petit volume original, dans sa primitive ordonnance qui s'est plus tard rompue, offrant ses trois cent quinze pensées si brèves, encadrées entre les considérations générales sur l'*amour-propre* au début et les réflexions sur le *mépris de la mort* à la fin, me figure encore mieux que les éditions suivantes un tout harmonieux, où chaque détail espacé arrête le regard. La perfection moderne du genre est là : c'est l'aphorisme aiguisé et poli. Si Racine se peut admirer après Sophocle, on peut lire La Rochefoucauld après Job, Salomon, Hippocrate et Marc-Aurèle.

Tant d'esprits profonds, solides ou délicats, en ont parlé tour à tour, que c'est presque une témérité d'y vouloir ajouter. J'indiquerai parmi ceux dont j'ai sous la main les notices particulières, Suard, Petitot, M. Vinet, tout récemment M. Géruzez. A peine s'il y a à glaner encore.

Nul n'a mieux traité de la philosophie des *Maximes* que M. Vinet (1). Il est assez de l'avis de Vauvenargues, qui dit : « La Bruyère étoit un grand peintre, et n'étoit pas peut-être un grand philosophe. Le duc de La Ro-

(1) *Essais de Philosophie morale*, 1837.

chefoucauld était philosophe et n'étoit pas peintre. » Quelqu'un a dit en ce même sens : « Chez La Bruyère, la pensée ressemble souvent à une femme plutôt bien mise que belle : elle a moins de corps que de tournure. » Mais sans prétendre diminuer du tout La Bruyère, on a droit de trouver dans La Rochefoucauld un angle d'observation plus ouvert, un coup d'œil plus à fond. Je crois même qu'il eut plus de système et d'unité de principe que M. Vinet ne voulait lui en reconnaître, et que c'est par là qu'il justifie en plein ce nom de philosophe que l'ingénieux critique lui accorde si expressément. Les *souvent*, *quelquefois*, *presque toujours*, *d'ordinaire*, par lesquels il modère ses conclusions fâcheuses, peuvent être pris pour des précautions polies. Tout en mettant le doigt sur le ressort, il faisait semblant de reculer un peu; il lui suffisait de ne pas lâcher prise. Après tout, la philosophie morale de La Rochefoucauld n'est pas si opposée à celle de son siècle, et il profita de la rencontre pour oser être franc. Pascal, Molière, Nicole, La Bruyère, ne flattent guère l'homme, j'imagine; les uns disent le mal et le remède, les autres ne parlent que du mal : voilà toute la différence. Vauvenargues, qui commença l'un des premiers la réhabilitation, le remarque très bien : « L'homme, dit-il, est maintenant en disgrâce chez tous ceux qui pensent, et c'est à qui le chargera de plus de vices; mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus... et bien au delà (1). » Jean-Jacques s'est chargé de cet *au delà;* il l'a poussé si loin, qu'on le pourrait croire épuisé. Mais non; on ne s'arrête pas en si beau chemin; la veine orgueilleuse court et s'enfle encore. L'homme est tellement réhabilité de nos jours, qu'on n'oserait lui dire tout haut ni presque

(1) Vauvenargues répète cette pensée en deux endroits, presque dans les mêmes termes.

écrire ce qui passait pour des vérités au dix-septième siècle. C'est un trait caractéristique de ce temps-ci. Tel rare esprit qui, en causant, n'est pas moins ironique qu'un La Rochefoucauld (1), le même, sitôt qu'il écrit ou parle en public, le prend sur un ton de sentiment et se met à exalter la nature humaine. On proclame à la tribune le beau et le grand dont on fait des gaietés dans l'embrasure d'une croisée, ou des sacrifices d'un trait de plume autour d'un tapis vert. Le philosophe ne pratique que l'intérêt et ne prêche que l'idée pure (2).

Les *Maximes* de La Rochefoucauld ne contredisent en rien le Christianisme, bien qu'elles s'en passent. Vauvenargues, plus généreux, lui est bien plus contraire, là même où il n'en parle pas. L'homme de La Rochefoucauld est exactement l'homme déchu, sinon comme l'entendent François de Sales et Fénelon, du moins comme l'estiment Pascal, Du Guet et Saint-Cy-

(1) Benjamin Constant, par exemple.

(2) Un descendant de l'auteur des *Maximes*, le duc de La Rochefoucauld, l'ami de Condorcet qui était son oracle, et nourri de toutes les idées et les illusions du XVIIIe siècle (voir son Portrait au tome III des *Œuvres* de Rœderer, et au tome I des *Mémoires* de Dampmartin), a écrit une lettre à Adam Smith (mai 1778) sur les *Maximes* de son aïeul ; cette lettre où, tout en cherchant à l'excuser sur les circonstances où il a vécu, il lui donne tort sur l'ensemble, est d'un homme qui lui-même, à cette date, n'avait encore vu les hommes que par le meilleur côté. Le duc de La Rochefoucauld fut depuis victime des journées de septembre 1792, et massacré à Gisors par le peuple, derrière la voiture de sa mère et de sa femme qui entendaient ses cris. Un philosophe de nos jours qui, s'il n'y prend garde, conçoit plus vivement qu'il ne raisonne juste, a cru trouver dans tout ceci une réfutation suffisante des *Maximes*, et il s'est écrié : « Admirable représailles exercées par le petit-fils contre les écrits et la conduite de son grand-père ! » Je ne puis rien voir d'admirable en toute cette destinée du duc de La Rochefoucauld, et, si elle prouvait quelque chose, c'est que son aïeul n'avait pas si tort en définitive de juger les hommes comme il l'a fait.

ran. Otez de la morale janséniste la *rédemption*, et vous avez La Rochefoucauld tout pur. S'il paraît oublier dans l'homme le roi exilé que Pascal relève, et les restes brisés du diadème, qu'est-ce donc que cet insatiable orgueil qu'il dénonce, et qui, de ruse ou de force, se veut l'unique souverain? Mais il se borne à en sourire; et ce n'est pas tout d'être mortifiant, dit M. Vinet, il faut être utile. Le malheur de La Rochefoucauld est de croire que les hommes ne se corrigent pas : « On donne des conseils, pense-t-il, mais on n'inspire pas de conduite ». Lorsqu'il fut question d'un gouverneur pour M. le Dauphin, on songea un moment à lui : j'ai peine à croire que M. de Montausier, moins aimable et plus doctoral, ne convenait pas mieux.

Les réflexions morales de La Rochefoucauld semblent vraies, exagérées ou fausses, selon l'humeur et la situation de celui qui lit. Elles ont droit de plaire à quiconque a eu sa Fronde et son coup de feu dans les yeux. Le célibataire aigri les chérira. L'honnête homme heureux, le père de famille rattaché à la vie par des liens prudents et sacrés, pour ne pas les trouver odieuses, à besoin de ne les accepter qu'en les interprétant. Qu'importe si aujourd'hui j'ai paru y croire? Demain, ce soir, la seule vue d'une famille excellente et unie les dissipera. Une mère qui allaite, une aïeule qu'on vénère, un noble père attendri, des cœurs dévoués et droits, non alambiqués par l'analyse, les fronts hauts des jeunes hommes, les fronts candides et rougissants des jeunes filles, ces rappels directs à une nature franche, généreuse et saine, recomposent une heure vivifiante, et toute subtilité de raisonnement a disparu.

Du temps de La Rochefoucauld, et autour de lui, on se faisait les mêmes objections et les mêmes réponses. Segrais, Huet lui trouvaient plus de sagacité que d'équité, et ce dernier même remarquait très finement que l'auteur n'avait intenté de certaines accusations à

l'homme que pour ne pas perdre quelque expression ingénieuse et vive dont il les avait su revêtir (1). Si peu *auteur* qu'on se pique d'être en écrivant, on l'est toujours par un coin. Si Balzac et les *académistes* de cette école n'ont jamais l'idée que par la phrase, La Rochefoucauld lui-même, le strict penseur, sacrifie au mot. Ses lettres à Mme de Sablé, dans le temps de la confection des *Maximes*, nous le montrent plein de verve, mais de préoccupation littéraire aussi; c'était une émulation entre elle et lui, et M. Esprit, et l'abbé de La Victoire : « Je sais qu'on dîne chez vous sans moi, écrivait-il, et que vous faites voir des sentences que je n'ai pas faites, dont on ne me veut rien dire... » Et encore, de Verteuil où il était allé, non loin d'Angoulême : « Je ne sais si vous avez remarqué que l'envie de faire des sentences se gagne comme le rhume : il y a ici des disciples de M. de Balzac qui en ont eu le vent et qui ne veulent plus faire autre chose. » La mode des maximes avait succédé à celle des portraits : La Bruyère les ressaisit plus tard et les réunit toutes les deux. Les *post-scriptum* des lettres de La Rochefoucauld sont remplis et assaisonnés de ces sentences qu'il essaie, qu'il retouche, qu'il retire presque en les hasardant, dont il va peut-être avoir regret, dit-il, dès que le courrier sera parti : « La honte me prend de vous envoyer des ouvrages, écrit-il à quelqu'un qui vient de perdre un quartier de rentes sur l'Hôtel de Ville; tout de bon, si vous les trouvez ridicules, renvoyez-les-moi sans les montrer à Mme de Sablé. » Mais on ne manquait pas de les montrer, il le savait bien. Courant ainsi d'avance, ces pensées excitaient des contradictions, des critiques. On en a une de Mme de Schomberg, cette même Mlle d'Hautefort, objet d'un chaste amour de Louis XIII, et dont

(1) *Huetiana*, p. 251.

Marsillac, au temps de sa chevalerie première, avait été l'ami et le serviteur dévoué : « Oh! qui l'auroit cru alors, pouvait-elle lui dire; et se peut-il que vous vous soyez tant gâté depuis? » On leur reprochai aussi de l'obscurité; Mme de Schomberg ne leur en trouvait pas, et se plaignait plutôt de trop les comprendre; Mme de Sévigné écrivait à sa fille en lui envoyant l'édition de 1672 : « Il y en a de divines; et, à ma honte, il y en a que je n'entends pas. » Corbinelli les commentait. Mme de Maintenon, à qui elles allaient tout d'abord, écrivait en mars 1666 à Mlle de Lenclos, à qui elles allaient encore mieux : « Faites, je vous prie, mes compliments à M. de La Rochefoucauld, et dites-lui que le livre de Job et le livre des *Maximes* sont mes seules lectures (1).

(1) On peut ajouter à ces hommages et témoignages, au sujet des *Maximes*, la fable de La Fontaine (onzième du livre I), une ode et des moralités de Mme Des Houlières, l'ode de La Motte sur l'*Amour-propre*, et la réponse en vers du marquis de Sainte-Aulaire (voir sur ce dernier débat les *Mémoires de Trévoux*, avril et juin 1709).

II

LE CARDINAL DE RETZ (1)

Retz appartient à cette grande et forte génération d'avant Louis XIV, dont étaient plus ou moins, à quelques années près, La Rochefoucauld, Molière, Pascal lui-même, génération que le régime de Richelieu avait trouvée trop jeune pour la réduire, qui se releva ou se leva le lendemain de la mort du ministre, et se signala dans la pensée et dans le langage (quand l'action lui fit défaut) par un jet libre et hardi, dont se déshabituèrent trop les hommes distingués sortis du long régime de Louis XIV. Cela est si vrai quant à la pensée et à la langue, que, lorsque les Mémoires de Retz parurent, une des raisons qu'alléguèrent ou que bégayèrent contre leur authenticité quelques esprits méticuleux, c'était la langue même de ces admirables Mémoires, cette touche vive, familière, supérieure et négligée, qui atteste une main de maître et qui choquait ceux qu'elle ne ravissait pas. La langue sous Louis XIV acquit bien des qualités, et elle les fixa au commencement du dix-huitième siècle par un cachet de correction et de concision, mais elle y avait perdu je ne sais quoi de large et l'air de grandeur.

C'est cet air de grandeur que Retz prisait le plus, qu'il ambitionna d'abord en tout, dans ses paroles,

(1) *Causeries du Lundi*, tomes II et V.

dans ses actions, et qu'il porta dans tous ses projets; mais, s'il affectait la gloire, il avait en lui bien des qualités de premier ordre pour en former le fonds. Né en octobre 1614, d'une famille illustre, destiné malgré lui à l'Église avec « l'âme peut-être la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers, » il essaya de se tirer de sa profession par des duels, par des aventures galantes; mais l'opiniâtreté de sa famille et son étoile empêchèrent ces premiers éclats de produire leur effet et de le rejeter dans la vie laïque. Il en prit son parti et se mit à l'étude avec vigueur, déterminé comme César à n'être le second en rien, pas même en Sorbonne. Il y réussit, il tint tête dans les luttes finales et dans les *Actes* de l'école à un abbé protégé par le cardinal de Richelieu, et l'emporta d'une manière signalée, sans se soucier de choquer ainsi le puissant cardinal « qui voulait être maître partout et en toutes choses. » Vers ce même temps, une copie de *la Conjuration de Fiesque*, premier ouvrage profane de l'abbé de Retz, étant venue aux mains de Richelieu, celui-ci vit à quel point ce jeune homme caressait l'idéal du conspirateur et du séditieux grandiose, et il dit ces mots : « Voilà un dangereux esprit. » On assure qu'il aurait dit un autre jour à son maître de chambre, en parlant encore de lui, « qu'il avoit un visage tout à fait patibulaire ».

Retz était petit, laid, noir, assez mal fait et myope; voilà des qualités peu propres à faire un galant, ce qui ne l'empêcha point de l'être, et avec succès. Sobre sur le manger, il était extrêmement libertin, mais surtout ambitieux, menant de front toutes choses, ses passions, ses vues, et des desseins même dans lesquels entrait à quelque degré la considération de la chose publique. Possédé de l'ardeur de faire parler de lui, et d'arriver au grand, à l'extraordinaire, en même temps qu'il entrait dans le monde sous le règne d'un ministre despotique, il n'avait de ressource que dans l'idée de cons-

piration, et il tourna de ce côté ses prédilections premières, comme, en d'autre temps, il les eût peut-être inclinées autre part. Malgré sa turbulence et son impétuosité, Retz était très capable de se contraindre, quand l'intérêt de son ambition l'y portait. En Italie, à Rome, pendant un voyage qu'il y fit en 1638, à l'âge de vingt-quatre ans, il résolut de ne donner sur lui aucune prise et de s'acquérir à tout hasard une bonne renommée dans une Cour ecclésiastique. Retz nous le dit, et Tallemant, qui était du voyage et de sa compagnie, nous le confirme expressément : « Il le faut bien louer d'une chose, dit Tallemant, c'est qu'à Rome, non plus qu'à Venise, il ne vit pas une femme, ou il en vit si secrètement que nous n'en pûmes rien découvrir. » Avec cela il s'appliquait à relever cette modestie de passage d'une grande dépense, de belles livrées, d'un équipage très cavalier; et un jour, pour soutenir le point d'honneur et plutôt que de céder le terrain dans un jeu de paume, il fut près de tirer l'épée avec sa poignée de gentilshommes contre toute l'escorte de l'ambassadeur de l'Empire.

Il était très avant dans les conjurations contre Richelieu, et il jouait sa tête dans les dernières années de ce ministre. Il a détaillé le projet d'une de ces conspirations dans laquelle il s'agissait, à la première nouvelle d'une victoire que remporterait le comte de Soissons, de soulever Paris et d'exécuter le coup de main avec les principaux mêmes des prisonniers de la Bastille, le maréchal de Vitry, Cramail et autres. Le plan était neuf. Le gouverneur de la Bastille devenait à l'instant prisonnier de sa propre garnison, dont on était sûr. On s'emparait à deux pas de là de l'Arsenal. Bref, c'est la *conspiration Mallet* que Retz organisait contre Richelieu. Tout cela manqua, mais aurait pu réussir. Combien de grandes choses dans l'histoire ne tiennent qu'à un cheveu!

Richelieu mort et Louis XIII l'ayant suivi de près, on eut la Régence, et la plus débonnaire d'abord qui se pût voir. Retz obtint d'emblée d'être nommé Coadjuteur de son oncle à l'archevêché de Paris, et dès lors, pour prendre son langage, il cesse d'être « dans le parterre, ou tout au plus dans l'orchestre, à jouer et à badiner avec les violons ; » il monte sur le *théâtre*. On peut observer comme dans ses Mémoires, où il parle de lui-même avec si peu de déguisement, il emploie perpétuellement ces expressions et ces images de *théâtre*, de *comédie ;* il considère le tout uniquement comme un jeu, et y a des moments où, parlant des principaux personnages avec qui il a affaire, il s'en rend compte et en dispose absolument comme un chef de troupe ferait pour ses principaux sujets. Dans une des premières scènes de la Fronde, au Parlement (11 janvier 1649), racontant la manière dont il fait enlever le commandement des troupes au duc d'Elbeuf pour le faire décerner au prince de Conti, il montre M. de Longueville, puis M. de Bouillon, puis le maréchal de La Mothe, entrant chacun l'un après l'autre dans la salle, et recommençant, chaque fois, à déclarer leur adhésion au choix du prince de Conti et à y donner les mains en ce qui les regardait : « Nous avions concerté, dit-il, de ne faire paraître sur le théâtre ces personnages que l'un après l'autre, parce que nous avions considéré que *rien ne touche et n'émeut tant les peuples, et même les Compagnies, qui tiennent toujours beaucoup du peuple, que la varieté des spectacles*. » Dans tous ces passages, Retz se montre ouvertement dans ses récits comme un auteur ou un *impresario* habile, qui monte sa pièce. Il était déjà de cette race de ceux qui, en fait d'agitations et de révolutions, aiment le jeu encore plus que le dénoûment, grands artistes en intrigues et en influences et s'y complaisant, tandis que les plus ambitieux plus vrais et plus positifs tendent au but et aspirent au ré-

sultat. Il y a des endroits vraiment où, quand on lit les Mémoires de Retz, en ces scènes charmantes et si bien menées sous sa plume, il ne nous paraît pas tant faire la guerre à Mazarin que faire concurrence à Molière.

Pourtant n'exagérons pas cette vue jusqu'au point d'omettre ce qu'il y avait de sérieusement considérable et de politique, au moins à l'origine, dans les projets et les vues de Retz. Et n'oublions jamais ceci : Retz, après tout, n'a point triomphé, il a manqué l'objet de sa poursuite, qui était de chasser Mazarin et de le remplacer auprès de la reine Anne d'Autriche. Nous avons en lui l'agitateur au complet, le frondeur, le factieux dans tout son beau : nous n'avons pas eu le ministre. Nous ne saurons pas ce qu'il aurait pu faire dans ce rôle tout nouveau. Ce ne serait pas la première fois qu'une nature supérieure se serait transformée en s'emparant du pouvoir et en l'exerçant; et même on n'est tout à fait supérieur qu'à cette condition d'avoir en soi ce qui transforme et renouvelle, ce qui suffit à toutes les situations grandes. Pour Retz comme pour Mirabeau, nous ne voyons que la lutte ardente, la vaste intrigue et la trame qui se déchire. L'homme de la seconde époque, chez tous deux, n'a pas eu carrière à se développer. Et Retz, dans cette comparaison, a le désavantage d'avoir survécu, d'avoir assisté à l'entier avortement de ses espérances, de s'y être en partie démoralisé, rabaissé et dégradé, comme il peut arriver aux plus fortes natures à qui le but échappe. Voyant la bataille perdue, dans les heures errantes de l'exil, de lâches distractions l'envahirent. Ce n'est que dans ses dernières années que Retz se relève, qu'il recouvre quelque dignité par une retraite noblement soutenue, qu'il réveille même l'idée de probité par d'immenses dettes complètement payées, et qu'il se rachète à nos yeux dans l'ordre de l'esprit par la composition de ses incomparables Mémoires. Il faut presque lui pardonner

toutes ses intrigues et ses machinations, puisqu'il les a écrites. Mais, dans ses Mémoires, Retz, évincé de l'action et de la pratique, n'est de plus en plus qu'un écrivain, un peintre, un grand artiste; il lui est impossible désormais d'être autre chose, et l'on s'arme aisément contre lui-même, contre ce qu'il aurait pu être et devenir autrefois, de cette qualité dernière qui fait à jamais sa gloire.

J'ai voulu glisser cette réserve parce que j'admire toujours à quel point les natures étroites et négatives sont empressées de dire à tout génie supérieur : « Tu n'as fait que ceci dans ta vie jusqu'à présent ; la fortune t'a empêché de t'essayer dans une plus large et plus ouverte carrière, donc tu n'aurais pu faire autre chose. » Ces gens-là ont besoin, de temps en temps, de recevoir quelques démentis comme celui que leur donne, par exemple, un Dumouriez aux défilés de l'Argonne.

En ce qui est de Retz, il y a malheureusement beaucoup de raisons d'induire que chez lui l'aventurier, l'audacieux, le *téméraire*, comme disait Richelieu, faisaient la partie la plus essentielle et le fond même de sa nature, et qu'ils eussent de tout temps compromis l'homme d'État dont il n'embrassait l'idée que par l'esprit. Il était de ceux en qui l'humeur domine le caractère; l'amour de son plaisir, le libertinage, l'intrigue pour l'intrigue, le goût des déguisements et des mascarades, un peu trop de Figaro, si je puis dire, gâtaient le sérieux et rompaient dans la pratique la suite des desseins que son beau et impétueux génie était d'ailleurs si capable de concevoir. Maintes fois, il le reconnaît même, il manquait de bon sens dans les déterminations, et il est des circonstances où il se reproche de n'en avoir pas eu *un grain ;* il était sujet à des éblouissements, à des coups d'imagination dont savent se préserver les hommes de qui la pensée doit guider et gou-

verner les empires. Ses contemporains nous le disent, et lui-même ne nous le cache pas. Quand un La Rochefoucauld nous peint Retz et que Retz s'accorde avec lui pour se reconnaître dans les traits principaux de cette peinture, nous n'avons plus qu'à nous taire, pauvres observateurs du lointain, et à nous incliner.

Le second livre des Mémoires de Retz est celui qui nous le montre le plus à son avantage, dans l'élévation de sa pensée politique et dans tous les agréments de ses peintures. Il n'est pas de plus beau et de plus véridique tableau (je dis véridique, car cela se sent comme la vie même) que celui du début de la Régence et de cet établissement presque insensible, et par voie d'insinuation, auquel on assista alors de la puissance du cardinal Mazarin. Cette douceur et cette facilité des quatre premières années de la Régence, suivies tout d'un coup et sans cause apparente d'un mécontentement subit et d'un souffle de tempête, sont décrites et traduites dans ces pages de manière à défier et à déjouer tous les historiens futurs. Je ne comprends pas que M. Bazin (1) en lisant cela, n'ait pas à l'instant reconnu et salué Retz comme un maître, sauf ensuite à le contredire en bien des cas, s'il y avait lieu; mais l'historien qui rencontre, dès les premiers pas, dans le sujet qu'il traite, un tel observateur et peintre pour devancier, et qui n'en tire sujet que de s'efforcer à tout amoindrir et à tout éteindre après lui, me paraît faire preuve d'un esprit de taquinerie et de chicane qui l'exclut à l'instant de la large voie dans la carrière. Notez que Retz en peignant explique, et que la raison politique et profonde des choses se glisse dans le trait de son pinceau. Après ces quatre premières années de la Régence, durant lesquelles le mouvement d'impulsion

(1) [Dans son *Histoire de France sous Louis XIII et sous le ministère du Cardinal Mazarin*. Sainte-Beuve lui a consacré une de ses *Causeries*, II, 461-85.]

donné par le cardinal de Richelieu continua de pousser le vaisseau de l'État sans qu'il fût besoin d'imprimer de secousse nouvelle, après ces quatre années de calme parfait, de sourire et d'indulgence, on entre, sans s'en apercevoir d'abord, dans de nouvelles eaux, et un nouveau souffle peu à peu se fait sentir : c'est le souffle des réformes, des révolutions. D'où vient-il ? à quelle occasion ? quels furent les minces sujets qui amenèrent des secousses si violentes ? C'est ce que Retz excelle à nous rendre, et ces pages de ses Mémoires, qu'on pourrait intituler : *Comment les révolutions commencent*, tiennent à la fois, par leur hauteur et par leur fermeté, de Bossuet et de Montesquieu.

« Il y a plus de douze cent ans que la France a des rois, dit Retz; mais ces rois n'ont pas toujours été absolus au point qu'ils le sont. » Et dans un résumé rapide et brillant, il cherche à montrer que si la monarchie française n'a jamais été réglée et limitée par des lois écrites, par des chartes, comme les royautés d'Angleterre et d'Aragon, il avait toutefois existé dans les temps anciens un *sage milieu* « que nos pères avoient trouvé entre la licence des rois et le libertinage des peuples ». Ce sage et juste milieu qui, en France, a toujours été plutôt à l'état de vœu, de regret ou d'espérance, qu'à l'état de pratique réelle, avait pourtant quelque ombre d'effet et de coutume dans le pouvoir attribué au Parlement, et Retz montre tous les rois sages, saint Louis, Charles V, Louis XII, Henri IV, empressés à se modérer eux-mêmes et à s'environner d'une limite de justice. Au contraire, tout ce que nous appellerions dans notre langue d'aujourd'hui tendance à la centralisation, tous les efforts de Louis XI, de Richelieu, qui allaient se consommer sous Louis XIV, tout ce qui devait rendre la monarchie maîtresse unique, lui semble une voie au despotisme; et on ne peut nier que ce ne fût du pur despotisme en effet,

avant que cette unité dans l'administration se fût rejointe et combinée, après 89 et après 1814, avec le régime constitutionnel et de liberté. Quand l'œuvre n'était qu'à moitié chemin et faite seulement d'un côté, comme du temps de Retz, au lendemain de la mort de Richelieu, cet envahissement sans contrôle du pouvoir royal et ministériel était bien du despotisme s'il en fut, et il n'y a rien d'étonnant si, dans l'intervalle de répit qui s'écoula entre Richelieu et Louis XIV, la pensée vint de s'y opposer et d'élever une digue par une sorte de Constitution. Ce fut là la première pensée sérieuse d'où sortit la Fronde, pensée qui ne se produisit dans le Parlement qu'à l'occasion de griefs particuliers, et qui, lorsque les troubles éclatèrent, fut bien vite emportée dans le tourbillon des intrigues et des ambitions personnelles, mais que Retz exprime nettement au début, que le Parlement ne consacra pas moins formellement dans sa Déclaration du 24 octobre 1648 (une vraie Charte en germe), et qu'il y aurait de la légèreté à méconnaître.

Un homme de beaucoup d'esprit, et, ce qui vaut mieux, d'un très bon et judicieux esprit, M. de Sainte-Aulaire a fait de cette vue l'idée principale de son *Histoire de la Fronde;* il s'est attaché à en dégager en quelque sorte l'élément constitutionnel trop tôt masqué et dénaturé au gré des factions. Il semble par moments que M. Bazin n'ait conçu son ouvrage sur la même période de notre histoire que pour contrecarrer pied à pied le point de vue de M. de Sainte-Aulaire. L'opinion que les deux historiens expriment sur Retz est par là même aussi opposée que possible. Tandis que M. Bazin nous mène à ne voir en lui que le plus spirituel, le plus personnel et le plus fanfaron des intrigants, M. de Sainte-Aulaire cherche à la conduite de Retz, et à travers toutes les infractions de détail, une ligne qui ne soit pas celle uniquement d'une ambition frivole et fac-

tieuse : « Bien qu'en écrivant son livre, dit M. de Sainte-Aulaire, il n'ait pas échappé aux influences que je viens de signaler (les influences régnantes et les changements introduits dans l'opinion depuis l'établissement de Louis XIV), on y trouve cependant la preuve qu'il avait tout vu, tout compris; qu'il mesurait les dangers auxquels le despotisme allait exposer la monarchie, et qu'il cherchait à les prévenir. Mon admiration pour ce grand maître s'est accrue en recopiant les tableaux tracés de sa main... » Si ce jugement favorable trouve sa justification, c'est surtout à l'origine des Mémoires, et dans la partie qui nous occupe.

La domination de Richelieu avait été si forte et si absolue, la prostration qui en était résultée dans tout le Corps politique avait été telle, qu'il n'avait pas fallu moins de quatre ou cinq ans pour que la *réaction* commençât à se faire sentir, pour que les organes publics qu'il avait opprimés reprissent leur ressort et cherchassent à se réparer; et encore ils ne le firent, comme il arrive d'ordinaire, qu'à l'occasion de mesures toutes particulières qui les irritaient personnellement. Mazarin, étranger à la France, habile négociateur au dehors, mais sans idée de notre droit public et de nos maximes, suivait, à pas plus lents, la voie tracée par Richelieu, mais il la suivait sans se douter qu'elle était « de tous côtés bordée de précipices. » Il croyait à la légèreté française par-dessus tout, et n'y soupçonnait rien de logique ni de suivi. Il ne prit pas garde que ce repos des premières années de la Régence n'était pas la santé véritable; au lieu de ménager les moyens et d'aviser au lendemain par des remèdes, il continua dans les errements qui aggravaient le désordre et la souffrance à l'intérieur : « Le mal s'aigrit, dit Retz; la tête s'éveilla; Paris se sentit, il poussa des soupirs ; l'on n'en fit point de cas : il tomba en frénésie. Venons au dé-

tail. » N'admirez-vous pas ce début à la Bossuet, ou, si vous aimez mieux, à la Montesquieu?

Et puis il y a, nous le savons, de certains moments où des maladies de même nature éclatent à la fois dans divers pays : cela est vrai des maladies physiques et aussi des épidémies morales. Les nouvelles de la Révolution de Naples, celles de la Révolution d'Angleterre, apportaient alors aux esprits comme un vent de sédition. Les humeurs vagues de mécontentement public sont très promptes, en ces heures de crises, à se prendre d'émulation, à se déterminer par l'exemple du voisin et à affecter la forme du mal qui règne et circule.

Retz entend à merveille et nous fait entendre tout cela. Ne croyez pas qu'il comprenne seulement les séditions et les émeutes, il comprend et devine les révolutions. Il décrit en observateur doué d'une exquise sensibilité de tact leur période d'invasion, si brusque parfois, si imprévue, et de longue main pourtant si préparée. Je ne sais pas de plus belle page historique que celle où il nous peint ce soudain passage du découragement et de l'assoupissement des esprits, qui leur fait croire que le mal présent ne finira jamais, à l'extrémité toute contraire par laquelle, loin de considérer les révolutions comme impossibles, on arrive à les trouver chose simple et facile :

« Et cette disposition toute seule, ajoute-t-il, est quelquefois capable de les faire... Qui eût dit, trois mois devant *la petite pointe des troubles*, qu'il en eût pu naître dans un État où la maison royale étoit parfaitement unie, où la Cour étoit esclave du ministre, où les provinces de la capitale lui étoient soumises, où les armées étoient victorieuses, où les Compagnies paroissoient de tout point impuissantes, qui l'eût dit eût passé pour insensé, je ne dis pas dans l'esprit du vulgaire, mais je dis entre les d'Estrées et les Séneterre.

C'est-à-dire parmi les plus habiles et ceux qui avaient le plus le vent de la Cour (1). Ce qui suit nous fait assister à tous les degrés de ce réveil si imprévu, bientôt changé en effroi, en consternation et en fureur. On dirait d'un médecin curieux qui décrit avec amour la maladie, cette maladie qu'il a toujours le plus désiré voir de près; évidemment il aime mieux la voir que la guérir :

« Il paroît un peu de sentiment, dit-il en parlant du Corps abattu de l'État, une lueur ou plutôt une étincelle de vie ; et ce signe de vie, dans les commencements presque imperceptible, ne se donne point par Monsieur, il ne se donne point par M. le Prince, il ne se donne point par les Grands du royaume, il ne se donne point par les Provinces ; il se donne par le Parlement, qui, jusqu'à notre siècle, n'avoit jamais commencé de révolution, et qui certainement auroit condamné par des Arrêts sanglants celle qu'il faisoit lui-même, si tout autre que lui l'eût commencée. Il gronda sur l'Édit du Tarif (1647) ; et, aussitôt qu'il eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. *L'on chercha, en s'éveillant, comme à tâtons, les lois : on ne les trouva plus, l'on s'effara, l'on cria ; on se les demanda ;* et, dans cette agitation, les questions que leurs explications firent naître, d'obscures qu'elles étoient et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques ; et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. *Le peuple entra dans le sanctuaire : il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence.* La salle du Palais profana ces mystères. Venons aux faits particuliers qui vous feront *voir à l'œil* ce détail. »

Ce sont là des exordes qui comptent dans l'histoire. L'homme qui sous Louis XIV, vers 1672, âgé de cinquante-huit ans, écrivait ces choses dans la solitude,

(1) Mme de Motteville nous apprend, dans ses Mémoires, que M. de Séneterre lui dit, le dernier jour de l'année 1647, « qu'il craignoit qu'à l'avenir l'État ne fût troublé par beaucoup de malheurs ». Mais, à cette date, la querelle était déjà engagée avec le Parlement : M. de Séneterre n'aurait pas dit cela au premier jour de l'an 1647.

dans l'intimité, en les adressant par manière de passe-temps à une femme de ses amies, avait certes dans l'esprit et dans l'imagination la sérieuse idée de l'essence des sociétés et la grandeur de la conception politique; il l'avait trop souvent altérée et ternie dans la pratique; mais plume en main, comme il arrive aux écrivains de génie, il la ressaisissait avec éclat, netteté et plénitude.

. . . . . .

Retz est un homme d'imagination. Nourri dès l'enfance dans l'idéal des conjurations et des guerres civiles, il n'était pas fâché de s'essayer à les réaliser pour avoir ensuite à les raconter comme Salluste, et à les écrire. Il y a de la littérature dans son fait. Il est homme à entreprendre, non pas pour réussir, mais pour se donner l'émotion et l'orgueil de l'entreprise, le plaisir du jeu plutôt que le profit et le gain, qui pour lui ne viendront jamais. Il est dans son élément au milieu des cabales; il s'y retrouve et il y nage encore en idée par les vives descriptions qu'il en fait. Ces hommes qui ont le génie d'écrivain ont toujours, sans bien s'en rendre compte, une arrière-pensée secrète et une ressource dernière, qui est d'écrire leur histoire et de se dédommager par là de tout ce qu'ils ont perdu du côté du réel. Ceux qui ont entendu Retz dans les années de sa retraite ont remarqué qu'il aimait à raconter les aventures de sa jeunesse, qu'il les exagérait et les ornait un peu de merveilleux : « Et dans le vrai, dit l'abbé de Choisy, le cardinal de Retz avait un petit grain dans la tête. » *Ce petit grain,* c'est précisément ce qui fait l'homme d'imagination, l'écrivain et le peintre de génie, l'homme de pratique incomplet, celui qui échouera devant le bon sens et la froide patience de Mazarin, mais qui lui revaudra cela et prendra sa revanche de lui, plume en main, devant la postérité.

Je ne réponds pas, et aucun lecteur circonspect ne saurait répondre de la vérité et de l'exactitude histori-

que de la plupart des récits que nous offrent les Mémoires de Retz ; mais ce qui est évident et qui saute aux yeux, c'est quelque chose de supérieur pour nous à cette exactitude de détail, je veux dire la vérité morale, la fidélité humaine et vivante de l'ensemble. Et, par exemple, voyez cette première scène de la Fronde, lorsqu'après l'emprisonnement du conseiller Broussel, le coadjuteur, c'est-à-dire Retz, prend le parti de se rendre au Palais-Royal pour représenter à la reine l'émotion de Paris et le danger imminent d'une sédition. Il rencontre en chemin le maréchal de La Meilleraie, brave militaire, qui se fait fort d'être son second et d'appuyer son témoignage à la Cour. Quelle scène de comédie plus admirablement écrite que celle à laquelle Retz nous fait assister ? La reine, incrédule et colère, le cardinal, qui n'a point peur encore, qui sourit malignement, les complaisants, les flatteurs du lieu, Bautru et Nogent, qui bouffonnent, et chacun des assistants dans son rôle : M. de Longueville qui témoigne de la tristesse, « et il était dans une joie sensible, parce que c'était l'homme du monde, qui aimait le mieux le commencement de toutes affaires ; » M. le duc d'Orléans qui fait l'empressé et le passionné en parlant à la reine, « et je ne l'ai jamais vu siffler avec plus d'indolence qu'il siffla une demi-heure en entretenant Guerchi dans la petite chambre grise ; » le maréchal de Villeroi qui fait le gai pour faire sa cour au ministre, « et il m'avouait en particulier, les larmes aux yeux, que l'État était sur le bord du précipice. » La scène décrite par Retz dure ainsi avec toutes sortes de variations, jusqu'à ce que le chancelier Séguier entre dans le cabinet : « Il était si faible de son naturel, qu'il n'avait jamais dit jusqu'à cette occasion aucune parole de vérité ; mais, en celle-ci, la complaisance céda à la peur. Il parla, et il parla selon ce que lui dictait ce qu'il avait vu dans les rues. J'observai que le cardinal parut fort troublé de la liberté d'un

homme en qui il n'en avait jamais vu. » Mais quand, après le chancelier, on voit entrer le lieutenant civil, plus pâle à son tour qu'un acteur de la Comédie Italienne, oh ! alors tout se décide, et la peur, à laquelle on avait tant résisté, se fait jour dans toutes les âmes. Il faut lire chez Retz la comédie entière. Cette scène est vraie, elle doit l'être, car elle ressemble à la nature humaine, à la nature des rois, des ministres et courtisans en ces extrémités. C'est la scène de Versailles pendant qu'on prend la Bastille, ou à la veille du 5 octobre; c'est la scène, tant de fois répétée, de Saint-Cloud ou des Tuileries, le matin des émeutes qui balaient les dynasties.

Voilà les côtés que Retz a merveilleusement saisis et connus, le caractère des hommes, le masque et le jeu des personnages, la situation générale et l'esprit mouvant des choses; par toutes ces parties, il est supérieur et hors d'atteinte dans l'ordre de la pensée et de la peinture morale, autant que Mazarin peut l'être lui-même dans l'histoire comme signataire de la Paix des Pyrénées.

III

SAINT-ÉVREMOND (1)

Les histoires littéraires aiment les dates précises. La publication des *Provinciales*, par exemple, est une de ces dates, de ces époques mémorables (1656, 1657) On avait eu précédemment l'époque du *Cid*, celle du *Discours de la Méthode* (1636, 1647). Mais, indépendamment de ces monuments écrits qui marquent, il y a la société d'alentour, dans laquelle se retrouve plus ou moins la même langue, et qui compte des gens d'esprit non écrivains de profession, et maîtres pourtant dans leur genre, maîtres à leur manière, sans y viser et sans le paraître.

Ainsi, en 1657, au moment où Pascal achevait de lancer les *Provinciales*, il ne tient qu'à nous de compter dans la haute société française les hommes distingués par la parole ou par la plume et qui étaient en possession de plaire: Saint-Évremond, Bussy, La Rochefoucauld, Retz, les prochains auteurs de Mémoires, mais qui causaient dès lors comme ils écriront. Jamais langue plus belle, plus riche, plus fine, plus libre, ne fut parlée par des hommes de plus d'esprit et de meilleure race.

Ils ont tous (et ceux que je viens de nommer, et les

(1) Cet article a paru d'abord dans le *Journal des Savants* il a été réimprimé dans les *Nouveaux Lundis*, t. XIII.

autres qu'ils représentent, moins en vue et plus effacés aujourd'hui), ils ont tous ce point commun d'être gens du monde, de qualité, avant d'être écrivains. Mêlés aux plaisirs, aux affaires, aux intrigues de leur temps, ils ont vécu de la vie la plus remplie, la plus animée et agitée, ils y ont développé et aiguisé leur esprit, leur goût; et, lorsque ensuite ils ont pris la plume, leur langage y a gagné. Ils ont vérifié en un certain sens ce qui est dit de l'éloquence dans le *Dialogue des orateurs* : «*Nostra civitas donec erravit, donec se partibus et dissensionibus et discordiis confecit*, etc. »— « Il en fut de même de notre république : tant qu'elle s'égara, tant qu'elle se laissa consumer par des factions, par des dissensions, par la discorde ; tant qu'il n'y eut ni paix dans le forum, ni concorde dans le sénat, ni règle dans les jugements, ni respect pour les supérieurs, ni retenue dans les magistrats, elle produisit une éloquence sans contredit plus forte et vigoureuse, comme une terre non domptée qui produit des herbes plus gaillardes... »

Cela ne s'applique guère à l'éloquence de ces modernes qui, si l'on excepte Retz, n'avaient pas eu proprement à exercer leur talent d'orateur; mais cela est vrai de leur élocution, de leur langue; ils l'avaient étendue, élargie, assouplie, fortifiée en toutes sortes de relations et de rencontres bien autrement qu'en restant dans un salon comme à l'hôtel Rambouillet, ou dans un cabinet d'étude, comme un Conrart et un Vaugelas. Ils ont des façons de s'exprimer à la fois plus délicates et plus *gaillardes (lætiores)* pour parler avec Montaigne. C'est d'eux qu'il est vrai de dire, comme dans Homère: « La langue est flexible, et il y a une infinité de manières de dire. Le champ de la parole s'étend à l'infini. »

Saint-Évremond a surtout de la délicatesse C'est un épicurien, non point par les livres seulement, comme

le serait un savant de la Renaissance, comme l'a pu être Gassendi, le dernier et le plus distingué de ceux-là, mais un épicurien pratique, dans la morale et dans la vie. L'histoire littéraire, pour peu qu'elle soit didactique, comme celle de M. Nisard, a le droit et presque le devoir de le négliger : probablement il se soucierait peu lui-même de cette omission ; il ne réclamerait pas contre : il en serait plutôt flatté. L'enseignement proprement dit a peu à faire avec lui. Il est l'homme de la conversation à huis clos et des aparté pleins d'agrément.

Né en 1613 (1), il ne mourut qu'en 1703, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans. Élevé au collège de Clermont, à Paris chez les jésuites, il fit sa rhétorique sous le Père Canaye, qu'il a immortalisé depuis. Il termina ses études à l'université de Caen, puis au collège d'Harcourt, tout en suivant ce qu'on appelait l'*Académie*, c'est-à-dire l'école des jeunes gentilshommes. Il représente bien ce que pouvait être, à cette date, un jeune homme de qualité des plus instruits, un de ceux qui avaient vingt-quatre ans quand le *Cid* parut. Il savait la littérature latine, peu ou point de grec ; il avait du goût pour les lettres, de la curiosité pour la philosophie, et aimait la conversation des gens d'esprit et de pensée. Il s'appliqua dans sa jeunesse au métier des armes, s'acquit l'estime des généraux sous lesquels il servit, et, arrivé au grade de maréchal de camp, il pouvait prétendre à une plus grande fortune militaire, lorsqu'une lettre de lui, très spirituelle, satirique sur la paix des Pyrénées et contre le cardinal Mazarin,

(1) M. Giraud le fait même naître en 1610, mais par simple supputation. Silvestre, le plus exact de ses biographes, dit qu'on n'a jamais su exactement son âge. — M. Quesnault, sous-préfet de Coutances, a trouvé des actes de baptême desquels il résulterait que Saint-Évremond n'a pu naître avant 1614 et n'est peut-être né qu'en 1616. En ce cas il se vieillissait.

lettre adressée au marquis de Créqui et connue seulement de trois ou quatre personnes, fut trouvée dans une cassette déposée chez Mme du Plessis-Bellière, dont on saisissait les papiers. C'est à la suite de l'arrestation du surintendant Fouquet : tout était crime en ce moment. La pièce, commentée et envenimée par Le Tellier et Colbert, zélés pour la mémoire du cardinal, irrita Louis XIV, qui condamna l'auteur à la Bastille. Cette lettre, qui a si fort compromis Saint-Évremond en son temps et brisé sa carrière, n'aura pas, je le crains, gain de cause auprès de la postérité, qui enregistre avec une sorte de révérence les faits accomplis : nous sommes devenus grands admirateurs de la politique extérieure de Mazarin. Fatalistes que nous sommes et adorateurs du résultat, nous admettons difficilement que les choses de l'histoire auraient pu prendre tout aussi bien un autre tour, pas plus mauvais que celui qui a prévalu, et qu'il n'a souvent tenu qu'à un rien qu'il en fût ainsi. Saint-Évremond pensait qu'en se pressant moins on aurait imposé une paix bien plus avantageuse, qu'on y aurait gagné la Flandre, et son opinion semble avoir été aussi celle de Turenne. Quoi qu'il en soit, Saint-Évremond, averti à temps du danger, quitta la France, se réfugia en Hollande, puis en Angleterre, alterna quelque temps entre les deux pays, opta finalement pour Londres, et ne revint jamais. Il avait quarante-huit ans au moment de sa retraite : il vécut encore quarante-deux ans d'une vie de curieux, de philosophe, de témoin indifférent et amusé, de railleur souriant et sans fiel ; aimant avant tout la conversation et les douceurs d'un commerce privé, il ne regretta rien, du moment qu'une nièce de Mazarin, la plus belle et la plus distinguée de l'escadron des nièces, la célèbre Hortense, duchesse de Mazarin, fut venue en Angleterre. Il s'attacha à elle, lui rendit des soins de chaque jour, et perdit tout en la perdant. Il en-

tretint de tout temps quelque commerce de lettres avec la France. Il vit les spirituels Français qui voyageaient alors en Angleterre et acheva de former le chevalier de Grammont; du moins il essayait, par ses leçons et ses conseils, de faire entrer un grain de raison dans cette étourderie séduisante. Les *Mémoires de Grammont*, par Hamilton, ne se seraient pas faits sans doute sans l'influence première de Saint-Évremond sur tous deux : on peut dire que c'est son meilleur ouvrage. Il aurait pu revenir en France dans les dernières années : Louis XIV avait pardonné et le lui avait permis. Mais Saint-Évremond eut le bon esprit de sentir qu'un homme de sa réputation ne pouvait reparaître avec avantage, après plus de trente ans, sur une scène aussi changeante que la cour ou que la société parisienne. « Je reste en Angleterre, disait-il, ils sont accoutumés à ma loupe. » — Cette loupe à double étage, et de plus une calotte de maroquin qu'il n'ôtait jamais, étaient l'ornement inséparable de sa personne.

On raconte qu'Alexandre, dans ses conquêtes, en arrivant à Persépolis, y rencontra des captifs grecs, précédemment mutilés par ordre des rois persans, et qui vivaient là depuis des années. Sur l'offre que leur en fit Alexandre, ils refusèrent de retourner en Grèce, ayant honte, disaient-ils, de s'y montrer en pareil état, et ils aimèrent mieux rester établis sur la terre d'exil. Mais la loupe de Saint-Évremond n'était qu'un prétexte, et sa réponse une défaite honnête. Délicatesse, fierté ou indifférence, il entendait bien se dérober au pardon de Louis XIV. Il n'y mettait d'ailleurs aucune prétention, aucune forfanterie, et n'affichait point des airs d'émigré. Il était possible à des observateurs superficiels de le prendre pour un sujet respectueux et repentant. On a un extrait de dépêche du comte de Comminges, ambassadeur en Angleterre, où il est dit : « (22 février 1663). Le bruit ayant couru dans Londres des raisons

qui retardaient mon entrée, le chevalier de Grammont et le sieur de Saint-Évremond me sont venus trouver comme bons français et zélés pour la gloire et l'autorité de Votre Majesté. Je me servirai de l'un et de l'autre selon que j'en jugerai à propos, et, s'ils font leur devoir, comme je suis persuadé qu'ils feront, j'espère que Votre Majesté aura la bonté de les ouïr nommer et permettre qu'ils méritent par leurs services qu'Elle leur pardonne, après une pénitence conforme à la faute. »

Mais, après s'être galamment conduit en bon Français à l'occasion, Saint-Évremond rentrait dans sa philosophie et dans sa tranquillité. Sa grâce n'étant pas venue à temps, dans les premières années, il se dit que ce ne serait plus une grâce, et il en prit son parti, il en fit son deuil une fois pour toutes. Quand on lui parla de revenir, il n'y était plus disposé. Il éludait et déclinait l'effet du pardon royal sans trop paraître en faire fi, n'affectant rien, déguisant volontiers sa constance en nonchalance, homme de goût jusqu'à la fin. La bienséance, le *quod decet*, était sa loi et il y resta fidèle. Toute cette conduite est d'une nuance qu'on ne saurait moralement assez apprécier; ce qui est certain, c'est que des hommes comme Saint-Évremond et Bernier ne sont pas seulement des esprits libres : c'étaient des âmes libres et qui échappaient à Louis XIV. Le grand monarque n'avait pas de prise sur elles. De combien d'autres en ce grand siècle le pourrait-on dire ?

Les exilés, gens d'esprit, écrivains, qui sortent de leur pays pour n'y plus rentrer et qui vivent encore longtemps, représentent parfaitement l'état du goût et la façon, le ton de société ou de littérature qui régnaient au moment de leur sortie. Il peuvent ensuite modifier ou développer, ou mûrir ou racornir leurs idées; mais, pour la forme, pour la mode et pour la coupe, si j'ose dire, on les reconnaît; ils ont une date, ils nous la

donnent fixe et bien précise, celle de l'instant de leur départ. On garde la marque de l'endroit et du point où l'on se détache de la souche. Ainsi Saint-Évremond nous est l'exemplaire, le plus parfait et le plus distinct par le tour, de ce qu'était un des hommes les plus spirituels et les plus délicats de la cour de France vers 1661. Son idéal pourtant à lui, c'était le temps de la régence d'Anne d'Autriche, avant la Fronde, de 1643 à 1648 : il a chanté cet heureux temps dans ses stances les plus passables : *J'ai vu le temps de la bonne Régence...*

Sa pièce la plus jolie et la plus citée est la Conversation du Père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt. C'est une Provinciale, la dix-neuvième Provinciale, comme je l'appelle, écrite par un homme du monde, qui, en railleries sur le fond des choses, va plus loin que Pascal. La scène se passe en 1654, mais il est probable que Saint-Évremond ne s'en ressouvint et n'eut l'idée de l'écrire qu'après les Provinciales. On a voulu lui contester cette pièce : elle est sûrement de lui, car elle est suivie d'une autre Conversation de Saint-Évremond avec un de ses amis à la fois Anglais et Français, M. d'Aubigny, dans laquelle les Jansénistes sont presque aussi bien drapés que les Jésuites l'étaient dans la précédente, et qui est donnée comme la revanche de celle-ci.

Les *Conversations* étaient alors un genre littéraire comme les *Lettres*, comme les *Portraits*. Mlle de Scudéry publiera ses *Conversations et Entretiens*. Le chevalier de Méré publiait, en 1669, ses *Conversations* avec le maréchal de Clérembaut, l'un des amis de Saint-Évremont.

. . . . . .

On ne saurait avoir devant soi un Saint-Évremond, l'eût-on déjà lu vingt fois, sans être tenté de le parcourir encore et sans repasser d'un coup d'œil rapide ce

qu'il y a de principal en lui, ce qui le fait original avec distinction entre Montaigne et Bayle.

Sa religion, il en faut peu parler. Il n'est autre chose qu'un épicurien sceptique. Il se garde de rien attaquer de rien fronder hautement; mais il doute ou paraît douter. Il n'affiche rien et n'arbore aucune enseigne. Saint-Évremond serait assez d'accord avec Pascal sur l'état moral de l'homme, en ce sens qu'il y voit des contradictions de mille sortes, mais il ne s'en inquiète pas autrement; il se plaît à l'indifférence, à la nonchalance. C'est là où il arrêterait et déconcerterait Pascal, et où le grand lutteur n'aurait pas de prise sur lui. « Le plus dévot, dit-il, ne peut venir à bout de croire toujours ni le plus impie de ne croire jamais; et c'est un des malheurs de notre vie de ne pouvoir naturellement nous assurer s'il n'y en a point. » Et, cela dit, il ne s'inquiète point de chercher d'une autre manière que naturellement; il n'a nul goût pour le surnaturel et n'y donne pas.

Socrate ne lui paraît pas plus assuré et certain, en fait d'immortalité de l'âme, qu'Épicure en fait d'anéantissement; il se plaît à surprendre quelqu'une de leurs inconséquences et à les montrer en contradiction avec eux-mêmes. Il n'est pas plus cartésien que Pascal, et même un peu moins. Mais ces fluctuation ne lui sont ni insupportables ni désagréables, il s'y laisse bercer, il comprend le pour et le contre. « Le doute a ses heures dans le couvent, dit-il, la persuasion les siennes. » Il aime ces sortes de balancements.

Saint-Évremond est assez philosophe pour ne pas craindre par moment de paraître croyant.

L'idée de la mort l'occupe. Il parle souvent de ce dernier passage, tout en étant d'avis qu'il faut le *couler* le plus insensiblement qu'il se peut: « Si je fais un long discours sur la mort, après avoir dit que la méditation en était fâcheuse, c'est qu'il est comme impossible

de ne faire pas quelques réflexions sur une chose si naturelle; il y aurait même de la mollesse à n'oser jamais y penser... — Du reste, il faut aller insensiblement où tant d'honnêtes gens sont allés devant nous, et où nous serons suivis de tant d'autres. »

Il professe la théorie du divertissement, ou du moins il ne semble en rien en blâmer l'usage : « Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexion sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi ; et, parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connaissance de ses propres maux. »

Il se plaint par moments du trop ou du trop peu de l'homme, ou plutôt il s'en étonne comme d'une bizarerie, mais sans en gémir avec la tendresse et l'anxiété qu'y mettra l'auteur des *Pensées*. Cette fois-ci il le dit en vers et dans un sonnet dont voici la fin :

> Un mélange incertain d'esprit et de matière
> Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumière
> Pour savoir justement et nos biens et nos maux.
>
> Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
> Nature ; élève-nous à la clarté des anges,
> Ou nous abaisse au sens des simples animaux.

Il n'est pas de ceux qu'on voit en peine et au désespoir jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la clef du mystère. Il n'a jamais senti en lui le combat. N'en prenez sujet ni de louange ni de reproche : son humeur est ainsi; il a reçu en naissant ce qu'on appelle un *naturel philosophe :* « Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire et assez vraie, c'est que je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passion et de la raison : la passion ne s'opposait point à ce que j'avais résolu de faire par devoir; et la raison consentait volontiers à ce que j'avais envie de faire par un sentiment de plaisir... »

Ses passions, — c'est trop dire, — mais ses goût et sa

raison ont, de tout temps, fait bon ménage en lui. Saint-Évremond est, avec un peu plus de naturel et de vivacité, un esprit de l'ordre et de la famille de Fontenelle. Il a su se passer, en tout genre, de l'orage et du tourment. Lui-même a raconté avec sincérité comment il en vint à se guérir peu à peu de la soif de trop connaître (1). Il n'a eu à traverser aucune des grandes ou des belles folies qui transportent une âme, ne fût-ce qu'à une heure sublime de la jeunesse. La flamme chez lui est absente, l'étincelle sacrée fait défaut, et son régime, il faut en convenir, n'eût guère été efficace à l'entretenir ou à l'allumer.

Au point de vue littéraire, il a nui à Saint-Évremond qu'il en fût ainsi. Il écrit avec délicatesse, souvent avec recherche et manière, toujours avec esprit; mais il ne creuse pas, il n'enfonce pas. La mémoire n'emporte aucun de ses traits en le quittant.

C'est ainsi que, dans ses *Considérations sur les Romains*, il a devancé en bien des pensées Montesquieu, et sans obliger à ce qu'on se souvînt de lui, sans marquer sa trace. Il ne faut pas demander aux hommes de ce temps-là une critique historique bien profonde en ce qui concerne l'Antiquité : il y a bien loin, comme l'on peut penser, de Saint-Évremond à Niebuhr et à Mommsen; mais, au sortir des doctes élucubrations du XVIe siècle, et en se débarrassant du matériel de l'érudition et des questions de grammaire, il y eut alors quelques hommes de sens qui raisonnèrent à merveille sur les données générales qu'on avait à sa portée et sous la main : on dissertait volontiers sur le caractère des Romains et des Grecs, sur le génie de César et d'Alexandre. Les traductions de *César* par d'Ablancourt, et de *Quinte-Curce* par Vaugelas, avaient mis ces

(1) Dans le chapitre intitulé : *Jugement sur les sciences où peu s'appliquer un honnête homme.*

discussions à l'ordre du jour dans le beau monde; grâce à d'Ablancourt encore, on pouvait suivre d'étape en étape la *Retraite des dix mille* avec cet agréable et instructif Xénophon, de qui Gustave-Adolphe avait dit qu'il ne connaissait que lui d'historien. L'expérience de la guerre et même des intrigues civiles, le voisinage de guerriers éminents tels que M. le Prince et M. de Turenne, ouvraient des vues et donnaient des jours sur les hommes et les événements d'autrefois.

Saint-Évremond est l'écrivain de son temps qui a le mieux parlé en prose (car on avait Corneille en vers) de ces choses générales de l'Antiquité, et qui a porté les meilleurs jugements sur Alexandre, César, Pyrrhus, Annibal. Ses *Réflexions sur les divers génies du peuple Romain dans les différents temps de la République* sont d'un esprit éclairé, sensé, philosophique et pratique à la fois, qui s'explique assez bien ce qui a dû se passer dans les âges anciens par ce qu'il a vu et observé de son temps, et par la connaissance de la nature humaine : partout où il faudrait entrer dans les différences radicales et constitutives des anciennes cités et sociétés, il est insuffisant et glisse. Plusieurs chapitres importants du manuscrit s'étant perdus pendant un voyage de l'auteur, il ne voulut jamais prendre la peine de les refaire. Saint-Évremond n'était pas de ceux qui, même en parlant du peuple-roi, aspirent à élever un monument. Là, aussi, tout en ayant la plus convenable et la plus noble liberté de jugement, il a au fond l'indifférence, une sorte de découragement de voluptueux. Il ne cherche qu'un passe-temps, et à tromper ses heures ennuyeuses. Il n'a pas cet amour de la louange, cette élévation de dessein, ce besoin de renom durable et immortel qu'avait Montesquieu, et sans quoi il ne se fait rien de grand ni dans la vie ni dans l'éloquence.

Mais, tout rabattu, il reste vrai que Saint-Évremond

débarrasse l'histoire du fatras des commentateurs, va droit à l'esprit des choses, cherche moins à décrire les combats qu'à faire connaître les génies ; n'admire que ce qui lui paraît à admirer. Le premier des modernes français, il porte un coup d'œil philosophique dans l'histoire ancienne. Véritable précurseur, il invoque un historien qui sache parler guerre, administration, politique, et qui ait, comme on l'a dit, *intelligence*. Il cherche en tout le fin des choses et ne se contente pas du gros.

Nul mieux que lui n'est apte à nous faire bien comprendre ce qu'était l'exquise culture dans les hautes classes de la société et pour quelques esprits d'élite, à cette date heureuse et si vite enfuie, où un reste de liberté et même de licence se composait déjà avec une régularité non encore excessive. L'arrestation de Fouquet nous donne la dernière limite. A partir de là le niveau passa et s'étendit sur tout, sur les caractères comme sur les choses.

La manière d'écrire de Saint-Évremond n'est pas tout à fait celle que célèbrent et préconisent les partisans déclarés du grand siècle : elle est distinguée, elle n'est pas simple. Il a je ne sais quelle façon rare et fine de dire les choses. L'antithèse est sa figure favorite. Je la trouve à chaque ligne dans une lettre adressée, en 1667, à M. Lionne, qui, désirant ménager son retour, lui avait demandé d'écrire une sorte d'apologie qu'il pût montrer au roi. Celle que Saint-Évremond composa est des mieux faites et fort ingénieuse, mais toute concertée.

On a de lui, vers cette même date et dans ce même style spirituel, mais plus aisé, une *Dissertation* sur la tragédie de Racine d'*Alexandre*, tout à l'avantage de Corneille, et qui montre bien les sentiments de ceux qui appartenaient à cette génération d'admirateurs, restés fidèles au *Cid* et à *Cinna*. Les défauts premiers

de la manière de Racine sont bien saisis : le poète prête trop de tendresse aux anciens héros ; il les fait trop amoureux, trop galants, trop Français : Saint-Évremond a trouvé déjà toutes ces critiques, tant répétées depuis. Il lui demande plus de vérité, de vraisemblance historique, d'observer le caractère des nations, de tenir compte du génie des lieux et des temps : peu s'en faut qu'il ne réclame en propres termes un peu de *couleur locale*. Saint-Évremond, dans ses vues, est en avant de son siècle pour le drame comme pour l'histoire. L'esquisse rapide qu'il fait d'une tragédie d'*Alexandre* telle qu'il l'aurait souhaitée, d'un Porus doué d'une grandeur d'âme « qui nous fût plus étrangère ; » ce tableau qu'il conçoit d'un appareil de guerre tout extraordinaire, monstrueux et merveilleux, et qui, dans ces contrées nouvelles, au passage de ces fleuves inconnus, l'Hydaspe et l'Indus, épouvantait les Macédoniens eux-mêmes : ces idées qu'il laisse entrevoir, si propres à élever l'imagination et à tirer le poète des habitudes doucereuses, nous prouvent combien Saint-Évremond aurait eu peu à faire pour être un critique éclairé et avancé. Ceux qui l'appellent un *précieux* n'y entendent rien ; ils s'en tiennent à l'écorce. On devine, dès 1667, un homme qui aurait, vers 1821, travaillé à la publication des théâtres étrangers et y aurait ajouté quelque bonne Préface à la Benjamin Constant. Le piquant, c'est qu'il a Shakespeare sous sa main, à deux pas, et que ni lui ni les beaux esprits du temps de Charles II ne paraissent s'en douter.

Trait singulier et distinctif ! Saint-Évremond, qui vécut près de quarante ans en Angleterre, n'entendait point l'anglais ; c'étaient ses amis, le duc de Buckingham et M. d'Aubigny, qui lui expliquaient les meilleures pièces anglaises, et naturellement ils ne lui parlaient que du théâtre du jour. Cette indifférence de Saint-Évremond est une tache dans sa vie : il a beau avoir dit bien des

vérités à propos de Racine, la postérité ne saurait lui passer sa tranquillité et sa paresse à ignorer, je ne dis pas seulement Shakespeare, mais jusqu'à la langue de Shakespeare. C'est ici qu'un peu plus de zèle et d'ardeur n'aurait pas été mal placé. Oh ! que Voltaire visitant rapidement l'Angleterre et emportant de là tout ce qu'il pouvait de notions et d'idées, tout un butin de philosophie et de littérature pour en gratifier la France, avait plus noblement le démon en soi et ce que je ne crains pas d'appeler le *diable au corps !* Ce lutin a trop manqué à Saint-Évremond.

Une des pièces les plus intéressantes qu'il nous ait laissées et des plus délicates (pour employer une de ses expressions favorites), la principale peut-être aux yeux du biographe et comme offrant l'expression entière de sa nature, c'est sa lettre à l'un de ses anciens amis restés des plus affectionnés et des plus fidèles, le maréchal de Créqui, qui lui avait demandé *en quelle situation était son esprit, et ce qu'il pensait de toutes choses dans sa vieillesse*. La réponse, fort détaillée, est pleine de modération, de maturité et de grâce. Il commence par quelques réflexions fines et spirituelles sur la variation de ses goûts avec l'âge, réflexions dans le sens d'Horace, lorsque Horace incline aux préceptes d'Aristippe; il démêle et dénonce avec un vif sentiment des nuances les effets des ans et les changements insensibles, mais inévitables qu'ils amènent. Sur le choix des livres, il est excellent à entendre: il ne lit plus, il relit. Sa bibliothèque française, qu'il passe en revue, est des plus bornées. On y remarque l'absence de Balzac, qu'il juge ailleurs affecté et suranné. Il omet Pascal : peut-être n'avait-il pas vu encore le livre des *Pensées*. Corneille y tient une grande place. Bossuet, qui a éclaté depuis peu par ses deux premières oraisons funèbres, s'ajoute comme en *post-scriptum* après Voiture. Mais surtout le plaisir de la conversation lui

paraît augmenter avec les années et devenir supérieur même à celui de la lecture : il en indique les conditions, il en mesure les agréments et les degrés ; il le différencie selon les sexes. On a dans cettre lettre tout un tableau de l'esprit d'un homme distingué, à le suivre dans ses goûts, dans ses lectures et dans les entretiens de l'amitié : c'est tout un inventaire moral.

Il avait commencé par se railler de l'Académie française, encore naissante et à ses débuts ; mais il eût fait lui-même un excellent académicien, lorsque l'Académie était à ses meilleurs jours. On sait sa jolie dissertation sur le mot *Vaste*, qu'il tient à ne prendre que dans l'acception d'un défaut. « Le *vaste*, dit-il, est toujours un vice. » Mais, comme il anime et relève par les exemples qu'il choisit, cette dissertation toute grammaticale en principe ! Ce mot *vaste* devient un prétexte à des portraits de Pyrrhus, d'Alexandre, de Catilina, de César, de Richelieu, de Charles-Quint. Il fertilise ce sujet grammatical, comme d'autres, qui ne sont que grammairiens, dessèchent des sujets historiques.

Enfin, pour être et paraître quelque chose de plus, pour pousser ses essais jusqu'à l'œuvre, pour porter son esprit jusqu'au talent, il n'a manqué à Saint-Évremond qu'un enthousiasme, une ambition, une illusion, un mobile : il en faut aux plus heureuses natures.

Ses relations avec la duchesse de Mazarin demanderaient à être traitées à part et d'une plume légère. La quantité de riens et de bagatelles de société, de petits vers et de billets galants de lui à elle, que Des Maizeaux nous a livrés, veulent être interprétés avec esprit et sans trop de rigueur. Macaulay, dans son Histoire, a tracé de cette duchesse un portrait peu flatté et un peu forcé peut-être. Saint-Évremond, qui est meilleur à entendre, remplissait auprès d'elle le rôle assez compliqué d'un vieil ami, empressé, amoureux non jaloux,

confident et conseiller assez écouté, mais non obéi. Il avait trop de goût pour être ridicule, et ceux qui le voient tel à cette distance n'ont pas pris la peine de se placer au point de vue. Il savait autant que personne que la beauté est faite pour aimer la jeunesse, et qu'elle peut tout au plus consoler un vieillard. Il éprouva le plus cruel chagrin qu'il fût capable de ressentir à la mort de cette amie, dont les passions orageuses ou les caprices avaient si souvent troublé son repos et déconcerté sa sagesse. Il n'avait pas moins de quatre-vingt-six ans quand il la perdit : il avait dès longtemps passé l'âge où l'on recommence.

IV

BUSSY-RABUTIN [1]

Roger de Rabutin, comte de Bussy, né à Épiry près Autun, en avril 1618, eut beaucoup en lui de cette veine railleuse et mordante, de cet esprit de saillies dont on fait honneur à sa province, et dont on trouve maint témoignage direct chez les Piron, les La Monnoye les Du Deffand. On a dit qu'il serait mieux né Gascon que Bourguignon; je ne le trouve pas. Bussy appartient à cette génération des Saint-Évremond, des La Rochefoucauld, des Retz, tous trois plus âgés que lui de quelques années à peine, génération qui était déjà produite et mûrie avant la majorité de Louis XIV. Il fut précoce, et, bien qu'il ait commencé le métier des armes à treize ans, dit-il, ou du moins à quinze (car les dates qu'il donne souffrent quelques difficultés), il avait déjà fait de bonnes études, d'abord chez les Jésuites d'Autun, et ensuite au Collège de Clermont à Paris. De bonne heure il lut Ovide, il aima les vers. Le poète Racan était l'ami de son père et avait fait pour lui une de ses plus belles Odes, dans laquelle il l'exhortait à la retraite :

> Bussy, notre printemps s'en va presque expiré ;
> Il est temps de jouir du repos assuré

(1) *Causeries du Lundi*, tome III.

Où l'âge nous convie :
Fuyons donc ces grandeurs qu'insensés nous suivons,
Et, sans penser plus loin, jouissons de la vie
Tandis que nous l'avons.

Notre Bussy, dans l'abrégé de ses Mémoires qu'il adressa à ses enfants sous le titre de l'*Usage des Adversités*, a cité cette pièce de Racan, mais en l'altérant notablement. Le poète ne donnait à son ami que des conseils de paresseux et de sage, et Bussy y substitue des conseils chrétiens ; là où Racan avait dit :

Qu'Amour soit désormais la fin de nos désirs ;
Car pour eux seulement les Dieux ont fait la gloire,
Et pour nous les plaisirs ;

Bussy, dans sa version corrigée et tout édifiante, suppose qu'il faut lire :

Que *Dieu* soit désormais l'objet de nos désirs ;
Il forma les mortels *pour jouir de sa gloire,*
Et non pas des plaisirs.

Quoi qu'il en soit, quand Bussy, jeune, lisait cette Ode qui faisait partie à ses yeux de l'héritage et de l'illustration domestique. il la lisait bien dans le premier texte, et son objet le plus cher fut, tant qu'il put, d'associer les deux choses que séparait le poète, les plaisirs et la gloire, les entreprises de guerre et celles d'amour.

Il s'est peint à nous avec sincérité dans ses *Mémoires*, et, en général, si l'on peut lui reprocher la vanité, on ne lui reprochera pas de manquer d'une certaine certaine franchise et même d'une ingénuité d'aveux qui ne saurait se contraindre à la dissimulation. Quand il parle de lui, il est déjà de ceux qui se confessent, et qui se confessent non pas en toute humilité, mais en toute fierté. Il donna, dès ses débuts, dans tous les vices

et tous les travers de son temps : duelliste, joueur, débauché, un raffiné en toute chose : avec cela un tour d'esprit qui sentait l'homme poli jusque dans l'homme de guerre et qui sauvait ses actions de la brualité.

« Roger de Rabutin, a-t-il dit de lui-même, avait les yeux grands et doux, la bouche bien faite, le nez grand tirant sur l'aquilin, le front avancé, le visage ouvert et la physionomie heureuse, les cheveux blonds, déliés et clairs (*tous les signes de haute et fine race*). Il avait dans l'esprit de la délicatesse et de la force, de la gaieté et de l'enjouement. Il parlait bien ; il écrivait juste et agréablement. Il était né *doux...* » Ici nous l'arrêtons, et nous disons avec tous ceux qui l'ont connu : Il était né mordant, médisant à l'excès, et ne pouvant retenir le sel qui s'échappait de ses lèvres et qu'il prenait soin le plus souvent de fixer dans ses écrits. Il se passait tout d'abord l'épigramme comme un homme d'esprit, et il aimait encore à en tenir registre comme un homme de Lettres (1).

Ses aventures d'amour sont racontées dans ses *Mémoires* avec gaieté et un naturel extrême. On peut lire sa première intrigue avec la jeune veuve de qualité qu'il rencontre à Guise, son autre intrigue avec la belle comtesse qu'il voit à Moulins, et les scènes bizarres et un peu grotesques du château délabré qu'il décrit avec complaisance et avec un véritable talent littéraire. Il y

(1) Il s'est toujours vanté de cette douceur naturelle, intérieure et secrète : « Il est vrai, écrivait-il à Mme de Scudéry (16 juillet 1672), que je suis naturellement doux et tendre ; aussi ai-je pris pour ma devise une ruche de mouches à miel, avec ce mot :

Sponte favos, ægre spicula ;
La douceur naturelle, et l'aigreur étrangère.

« Mais la pratique du monde, qui, la plupart, ne vaut rien, m'a donné de l'aigreur aux occasions où il en faut avoir... » Sa douceur était donc, de son aveu, une douceur *très corrigée.*

a, chemin faisant, de très bonnes et très justes remarques sur le cœur et les passions. Bussy, tout léger qu'il est, a connu la vraie passion en effet, mais il ne l'a connue que tard ; il convient que, dans toutes ces premières et folles épreuves, il n'avait rien de sérieux d'engagé : « Pour revenir à mes amours, dit-il plaisamment en un endroit, il est à remarquer que je ne pouvais plus souffrir ma maîtresse, tant elle m'aimait. » — « Mon heure d'aimer fortement et longtemps n'était pas encore venue, » dit-il encore ; et, parlant d'une séparation qui eut lieu alors, et qui lui fut moins pénible qu'elle n'aurait dû l'être : « C'est que la grande jeunesse, ajoute-t-il, est incapable de réflexions ; elle est vive, pleine de feu, emportée et *point tendre ;* tout attachement lui est contrainte ; et l'union des cœurs, que les gens raisonnables trouvent le seul plaisir qu'il y ait dans la vie, lui paraît un joug insupportable. » Le véritable attachement de Bussy ne fut que tout à la fin pour la comtesse de Montglat, qui l'en paya si mal, et qui lui laissa au cœur, par sa perfidie, une plaie ulcérée et envenimée dont on voit qu'il eut bien de la peine à guérir.

Homme de guerre, Bussy se distingua durant vingt-cinq ans (1634-1659) par des qualités hardies et de brillants services qui, joints à plus de conduite et de ménagement du côté de l'esprit, lui auraient valu presque immanquablement le bâton de maréchal de France. Mais il s'aliénait vite par ses médisances et par son caractère les généraux qu'il était le plus fier d'avoir pour ses juges. Au siège devant Mardick (août 1646), les ennemis ayant fait une sortie, non content de les repousser de sa tranchée, Bussy, sur un mot du duc de Nemours, tint une sorte de gageure que lui-même appelle une folie, et il s'aventura à vouloir rejeter et relancer avec une faible élite le gros des assaillants jusque sur leurs palissades, si bien qu'aux premières décharges la plu-

part des siens, et les plus marquants, étaient hors de combat; mais lui, qui n'avait eu encore que deux chevaux tués, tenait ferme dans cette attaque sans but et se faisait un point d'honneur de voir l'ennemi se retirer le premier : il fallut que le duc d'Enghien (le grand Condé) lui fît donner l'ordre de se retirer, ajoutant que, « s'il avait à prendre un second dans l'armée, il n'en choisirait point d'autre. »

C'est bien dans cette occasion qu'on pourrait appliquer et détourner à notre Bussy ce que Saint-Évremond a dit de son homonyme (le Bussy d'Amboise du seizième siècle) qu'il paraissait quelque chose de *vain* et *audacieux* dans sa bravoure.

Cet éloge du grand Condé transporta Bussy, et il faut lui rendre cette justice que, si maltraité qu'il fût de ce prince et d'autres occasions, nul ne l'a peint avec plus d'enthousiasme et de feu dans sa beauté martiale. A cette même tranchée devant Mardick, au moment où il fallait en déloger les ennemis, Bussy, qui est entré par un côté, se rencontre tête à tête avec le duc d'Enghien, qui montait de l'autre, faisant main basse sur tout ce qui se présentait à lui :

« Je ne songe point, dit-il à l'état où je trouvai ce prince, qu'il ne me semble voir un de ces tableaux où le peintre a fait un effort d'imagination pour bien représenter un Mars dans la chaleur du combat. Il avait le poignet de sa chemise ensanglantée de la main dont il tenait l'épée. Je lui demandai s'il n'était point blessé; — Non, me dit-il, c'est du sang de ces coquins... »

Et jusque dans cette satirique *Histoire des Gaules*, il nous le représente ainsi :

« Le prince Tiridate (*le grand Condé*) avait les yeux vifs, le nez aquilin et serré, les joues creuses et décharnées, la forme du visage longue, et la physionomie d'*une aigle* (1) ; les cheveux

(1) *Aquila* en latin; à cette date *aigle* était encore féminin en français.

frisés, les dents mal rangées et malpropres, l'air négligé, et peu de soin de sa personne, la taille belle. Il avait du feu dans l'esprit, mais il ne l'avait pas juste. Il riait beaucoup et fort désagréablement. Il avait le génie admirable, et particulièrement pour la guerre : le jour du combat, il était fort doux à ses amis, fier aux ennemis ; il avait une netteté d'esprit, une force de jugement et une facilité sans égale. Il avait de la foi et de la probité aux grandes occasions, et il était né insolent et sans égards ; mais l'adversité lui avait appris à vivre... »

On voit que Bussy avait le talent de peindre les physionomies et les caractères, et d'assembler les contraires dans un même point de vue, sous un même coup d'œil. « Ses Portraits surtout, a dit Saint-Évremond, ont une grâce *négligée*, *libre* et *originale* qu'on ne saurait imiter. » On peut, par ce seul exemple, vérifier l'éloge.

. . . . . .

La Correspondance que Bussy entretint pendant son long exil avec un nombre assez considérable d'amis, hommes et femmes, restés pour lui attentionnés et fidèles, a du prix pour l'histoire du temps, et il ne lui manque, pour être tout à fait intéressante, que de trouver un éditeur, un Walckenaer ou un Monmerqué qui en répare le texte, y restitue, s'il est possible, bien des noms propres marqués par de simples et impatientantes *étoiles*, et donne des éclaircissements sur les personnages. Telle qu'elle est, elle se fait lire avec plaisir encore. Le premier soin de Bussy, une fois retiré dans sa Bourgogne, c'est de persuader à ses amis de Paris qu'il ne souffre pas trop de son malheur ; il tâche de croire qu'il ne s'ennuie pas et de le faire croire à tout le monde : « Je suis ici très commodément, écrit-il de son château de Bussy (19 janvier 1667) : j'y fais bonne chère, j'embellis tous les jours une belle maison. Je n'y ai ni maître ni maîtresse, parce que je n'ai ni ambition ni amour, et j'éprouve, ce que je croyais impossible il y a deux ans, qu'on peut vivre heureux sans ces deux passions. » On ne tarde pas à s'aper-

cevoir que c'est là son idée fixe de convaincre le monde qu'il n'est pas trop malheureux ; il sait le cas que le monde fait des malheureux, il craint qu'on ne le plaigne ou qu'on ne sourie de lui là-bas en le nommant. Sa vanité domine encore son malheur.

Ce serait peu intéressant, si, tout à côté, il n'y avait des contradictions, des démentis, et si, dans l'exemple de Bussy, on ne pouvait étudier le cœur humain et ses misères parfaitement à nu. Au même moment où il se dit guéri de l'ambition et sans maître, il écrit au duc de Saint-Aignan, qui est son principal recours auprès de Louis XIV, des louanges du roi qui sont faites pour être redites et montrées, et pour lui ménager peut-être un retour. Le duc de Saint-Aignan avait perdu son fils, et Louis XIV lui avait fait je ne sais quelle faveur pour le consoler : « J'ai su si bon gré au roi, écrit Bussy au duc, de la manière dont Sa Majesté vous a consolé, que ce maître-là m'a paru digne du service de toute la terre. *Ce n'est qu'auprès de lui seul au monde qu'on peut trouver des douceurs à perdre ses enfants,* quelque honnêtes gens qu'ils soient. » Cela nous semble dénaturé et révoltant d'adulation et de platitude, mais au moins Bussy est net et ne marchande pas sur l'expression.

Un sentiment plus honorable, plus excusable, est celui que Bussy conserve à l'égard de la femme qu'il avait le plus aimée (Mme de Montglat), et qui l'avait tout à coup lâché dans le malheur. Il en souffre, il en est ulcéré; il va jusqu'à s'en étonner, lui qui paraissait estimer si peu le sexe. Il a sur cette infidèle des retours douloureux, presque touchants. Je recommande notamment une certaine lettre du 20 janvier 1668, adressée à Mlle d'Armentières, et dont le refrain est, à trois ou quatre reprises :

Cela soit dit en passant
Pour celle que j'aimais tant.

Un bon juge me faisait remarquer qu'il y a un peu de Musset dans cette lettre-là, quelque chose du Musset accusant son infidèle, moins le cri de poésie. De poésie, notre raffiné n'en eut jamais ni en prose ni même en vers. On sent ici du moins une plainte vraie, un soupir, quelque chose d'humain. Honneur à Bussy pour cette note du cœur ! C'est une de ces lettres comme Fontenelle n'en eût jamais écrit.

PIERRE CORNEILLE [1]

L'état général de la littérature au moment où un nouvel auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur, et le génie propre que lui a départi la nature, voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre pour faire à chacune sa part, et déterminer nettement ce qui revient de droit au pur génie. Or, quand Corneille, né en 1606, parvint, à l'âge où la poésie et le théâtre durent commencer à l'occuper, vers 1624, à voir les choses en gros, d'un peu loin, et comme il les vit d'abord du fond de sa province, trois grands noms de poètes, aujourd'hui fort inégalement célèbres, lui apparurent avant tous les autres, savoir : Ronsard, Malherbe et Théophile. Ronsard, mort depuis longtemps, mais encore en possession d'une renommée immense, et représentant la poésie du siècle expiré; Malherbe vivant, mais déjà vieux, ouvrant la poésie du nouveau siècle, et placé à côté de Ronsard par ceux qui ne regardaient pas de si près aux détails des querelles littéraires; Théophile enfin, jeune, aventureux, ardent, et par l'éclat de ses débuts semblant promettre d'égaler ses devanciers dans un prochain avenir. Quant au théâtre, il était occupé depuis vingt ans par un seul homme, Alexandre Hardy, auteur de troupe, qui ne signait même pas ses pièces sur l'affiche, tant il était notoirement le *poète dramatique* par

(1) *Portraits littéraires*, t. I ; *Port-Royal*, t. I.

excellence. Sa dictature allait cesser, il est vrai ; Théophile, par sa tragédie de *Pyrame et Thisbé*, y avait déjà porté un coup ; Mairet, Rotrou, Scudéry, étaient près d'arriver à la scène. Mais toutes ces réputations à peine naissantes, qui faisaient l'entretien précieux des ruelles à la mode, cette foule de beaux esprits de second et de troisième ordre, qui fourmillaient autour de Malherbe, au-dessous de Maynard et de Racan, étaient perdus pour le jeune Corneille, qui vivait à Rouen, et de là n'entendait que les grands éclats de la rumeur publique. Ronsard, Malherbe, Théophile et Hardy composaient donc à peu près sa littérature moderne. Élevé d'ailleurs au collège des jésuites, il y avait puisé une connaissance suffisante de l'antiquité ; mais les études du barreau, auquel on le destinait, et qui le menèrent jusqu'à sa vingt et unième année, en 1627, durent retarder le développement de ses goûts poétiques. Pourtant il devint amoureux ; et, sans admettre ici l'anecdote invraisemblable racontée par Fontenelle, et surtout sa conclusion spirituellement ridicule, que c'est à cet amour qu'on doit le grand Corneille, il est certain, de l'aveu même de notre auteur, que cette première passion lui donna l'éveil et lui apprit à rimer. Il ne nous semble même pas impossible que quelque circonstance particulière de son aventure l'ait excité à composer *Mélite*, quoi qu'on ait peine à voir quel rôle il y pourrait jouer. L'objet de sa passion était, à ce qu'on rapporte, une demoiselle de Rouen, qui devint madame Du Pont en épousant un maître des comptes de cette ville. Parfaitement belle et spirituelle, connue de Corneille depuis l'enfance, il ne paraît pas qu'elle ait jamais répondu à son amour respectueux autrement que par une indulgente amitié. Elle recevait ses vers, lui en demandait quelquefois ; mais le génie croissant du poète se contenait mal dans les madrigaux, les sonnets et les pièces galantes par lesquels il avait commencé. Il s'y trouvait *en prison*, et sentait que

pour produire il avait besoin de la clef des champs. Cent vers lui coûtaient moins, disait-il, *que deux mots de chanson.* Le théâtre le tentait; les conseils de sa dame contribuèrent sans doute à l'y encourager. Il fit *Mélite*, qu'il envoya au vieux dramaturge Hardy. Celui-ci la trouva *une assez jolie farce,* et le jeune avocat de vingt-trois ans partit de Rouen pour Paris, en 1629, pour assister au succès de sa pièce.

Le fait principal de ces premières années de la vie de Corneille est sans contredit sa passion, et le caractère original de l'homme s'y révèle déjà. Simple, candide, embarrassé et timide en paroles; assez gauche, mais fort sincère et respectueux en amour, Corneille adore une femme auprès de laquelle il échoue, et qui, après lui avoir donné quelque espoir, en épouse un autre. Il nous parle lui-même d'un *malheur qui a rompu le cours de leurs affections ;* mais le mauvais succès ne l'aigrit pas contre *sa belle inhumaine*, comme il l'appelle :

> Je me trouve toujours en état de l'aimer :
> Je me sens tout ému quand je l'entends nommer.
> . . . . . .
> . . . . . .
> Et, toute mon amour en elle consommée,
> Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée.
> Aussi n'aimé-je rien ; et nul objet vainqueur
> N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.

Ce n'est que quinze ans après que ce triste et doux souvenir, gardien de sa jeunesse, s'affaiblit assez chez lui pour lui permettre d'épouser une autre femme; et alors il commence une vie bourgeoise et de ménage, dont nul écart ne le distraira au milieu des licences du monde comique auquel il se trouve forcément mêlé. Je ne sais si je m'abuse, mais je crois déjà voir en cette nature sensible, résignée et sobre, une naïveté attendrissante qui me rappelle le bon Ducis et ses amours, une ver-

tueuse gaucherie pleine de droiture et de candeur comme je l'aime dans le vicaire de Wakefield; et je me plais d'autant plus à y voir ou, si l'on veut, à y rêver tout cela, que j'aperçois le génie là-dessous, et qu'il s'agit du grand Corneille (1).

(1) On ne s'avise guère d'aller chercher dans les poésies diverses de Corneille les stances suivantes que M. Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*, sait réciter et faire valoir à merveille. On y surprend le vieux Corneille, un peu amoureux, mais encore plus glorieux et grondeur.

STANCES.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plait à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourroient sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit

Depuis 1629, époque où Corneille vint pour la première fois à Paris, jusqu'en 1636, où il fit représenter *le Cid,* il acheva réellement son éducation littéraire, qui n'avait été qu'ébauchée en province. Il se mit en relation avec les beaux esprits et les poètes du temps, surtout avec ceux de son âge, Mairet, Scudéry, Rotrou : il apprit ce qu'il avait ignoré jusque-là, que Ronsard était un peu passé de mode, et que Malherbe, mort depuis un an, l'avait détroné dans l'opinion ; que Théophile, mort aussi, ne laissait qu'une mémoire équivoque et avait déçu les espérances, que le théâtre s'ennoblissait et s'épurait par les soins du cardinal-duc ; que Hardy n'en était plus à beaucoup près l'unique soutien, et qu'à son grand déplaisir une troupe de jeunes rivaux le jugeaient assez lestement et se disputaient son héritage. Corneille apprit surtout qu'il y avait des règles dont il ne s'était pas douté à Rouen, et qui agitaient vivement les cervelles à Paris : de rester durant les cinq actes au même lieu ou d'en sortir, d'être ou de n'être pas dans les vingt-quatre heures, etc. Les savants et les réguliers faisaient à ce sujet la guerre aux déréglés et aux ignorants. Mairet tenait pour ; Claveret se déclarait contre ; Rotrou s'en souciait peu ; Scudéry en discourait emphatiquement. Dans les diverses pièces qu'il composa en cet espace de cinq années, Corneille s'attacha à connaître à fond les habitudes du théâtre et à consulter le

> Vous ne passerez pour belle
> Qu'autant que je l'aurai dit.
>
> Pensez-y belle marquise,
> Quoiqu'un grison fasse effroi,
> Il vaut bien qu'on le courtise,
> Quand il est fait comme moi.

Que dites-vous de ce ton? comme il est héroïque encore ! Malherbe seul et Corneille peuvent s'en permettre un pareil. Don Diègue, s'il avait affaire à une coquette, ne parlerait pas autrement.

goût du public; nous n'essaierons pas de le suivre dans ces tâtonnements. Il fut vite agréé de la ville et de la cour; le cardinal le remarqua et se l'attacha comme un des cinq auteurs; ses camarades le chérissaient et l'exaltaient à l'envi. Mais il contracta en particulier avec Rotrou une de ces amitiés si rares dans les lettres, et que nul esprit de rivalité ne put jamais refroidir. Moins âgé que Corneille, Rotrou l'avait pourtant précédé au théâtre, et au début, l'avait aidé de quelques conseils. Corneille s'en montra reconnaisant au point de donner à son jeune ami le nom touchant de *père;* et certes s'il nous fallait indiquer, dans cette période de sa vie, le trait le plus caractéristique de son génie et de son âme, nous dirions que ce fut cette amitié tendrement filiale pour l'honnête Rotrou, comme, dans la période précédente, ç'avait été son pur et respectueux amour pour la femme dont nous avons parlé. Il y avait là-dedans, selon nous, plus de présage de grandeur sublime que dans *Mélite, Clitandre, la Veuve, la Galerie du Palais, la Suivante, la Place Royale, l'Illusion*, et pour le moins autant que dans *Médée*.

Cependant Corneille faisait de fréquentes excursions à Rouen. Dans l'un de ces voyages, il visita un M. de Châlons, ancien secrétaire des commandements de la reine-mère, qui s'y était retiré dans sa vieillesse: « Monsieur, lui dit le vieillard après les premières félicitations, le genre de comique que vous embrassez ne « peut vous procurer qu'une gloire passagère. Vous « trouverez dans les Espagnols des sujets qui, traités « dans notre goût par des mains comme les vôtres, pro- « duiraient de grands effets. Apprenez leur langue, elle « est aisée; je m'offre de vous montrer ce que j'en sais, « et, jusqu'à ce que vous soyez en état de lire par vous- « même, de vous traduire quelques endroits de Guillen « de Castro. » Ce fut une bonne fortune pour Corneille que cette rencontre; et dès qu'il eut mis le pied sur

cette noble poésie d'Espagne, il s'y sentit à l'aise comme en une patrie. Génie loyal, plein d'honneur et de moralité, marchant la tête haute, il devait se prendre d'une affection soudaine et profonde pour les héros chevaleresques de cette brave nation. Son impétueuse chaleur de cœur, sa sincérité d'enfant, son dévouement inviolable en amitié, sa mélancolique résignation en amour, sa religion du devoir, son caractère tout en dehors, naïvement grave et sentencieux, beau de fierté et de prud'homie, tout le disposait fortement au genre espagnol ; il l'embrassa avec ferveur, l'accommoda, sans trop s'en rendre compte, au goût de sa nation et de son siècle, et s'y créa une originalité unique au milieu de toutes les imitations banales qu'on en faisait autour de lui. Ici, plus de tâtonnements ni de marche lentement progressive, comme dans ses précédentes comédies. Aveugle et rapide en son instinct, il porte du premier coup la main au sublime, au glorieux, au pathétique, comme à des choses familières, et les produit en un langage superbe et simple que tout le monde comprend, et qui n'appartient qu'à lui (1). Au sortir de la première représentation du *Cid*, notre théâtre est véritablement fondé : la France possède tout entier le grand Corneille ; et le poète triomphant, qui, à l'exemple de ses héros, parle hautement de lui-même comme il en pense, a droit de s'écrier, sans peur de démenti, aux applaudissements de ses admirateurs et au désespoir de ses envieux :

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer je ne fais point de ligue ;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue ;

(1) J'insiste sur le style ; le fond du *Cid* est tout pris à l'espagnol. M. Fauriel, dans une leçon, comparant les deux *Cids*, remarquait, comme différence, l'abrégé fréquent, rapide, que Corneille avait fait des scènes plus développées de l'original : « Chez Corneille, ajoutait-il, on dirait que tous les personnages *travaillent à l'heure*, tant ils sont pressés de faire le plus de choses dans le moins de temps ! » Corneille sentait son public français.

Et mon ambition, pour faire un peu de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.
Mon travail, sans appui, monte sur le théâtre ;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre.
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
J'arrache quelquefois des applaudissements ;
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne.
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans ;
Par leur seule beauté ma plume est estimée ;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal (1).

L'éclatant succès du *Cid* et l'orgueil bien légitime qu'en ressentit et qu'en témoigna Corneille soulevèrent contre lui tous ses rivaux de la veille et tous les auteurs de tragédies, depuis Claveret jusqu'à Richelieu. Nous n'insisterons pas ici sur les détails de cette querelle, qui est un des endroits les mieux éclaircis de notre histoire littéraire. L'effet que produisit sur le poète ce déchaînement de la critique fut tel qu'on peut le conclure d'après le caractère de son talent et de son esprit. Corneille, avons-nous dit, était un génie pur, instinctif, aveugle, de propre et libre mouvement, et presque dénué des qualités moyennes qui accompagnent et secondent si efficacement dans le poète le don supérieur et divin. Il n'était ni adroit, ni habile aux détails, avait le jugement peu délicat, le goût peu sûr, le tact assez obtus et se rendait mal compte de ses procédés d'artiste ; il se piquait pourtant d'y entendre finesse, et de ne pas tout dire. Entre son génie et son bon sens, il n'y avait rien ou à peu près, et ce bon sens, qui ne manquait ni de

(1) Il sent bien qu'il va un peu loin et s'en excuse :

Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous.
Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous?

Ceci devient malin ; on croirait que c'est du La Fontaine.

subtilité ni de dialectique, devait faire mille efforts, surtout s'il y était provoqué, pour se guinder jusqu'à ce génie, pour l'embrasser, le comprendre et le régenter.

Si Corneille était venu plus tôt, avant l'Académie et Richelieu, à la place d'Alexandre Hardy par exemple, sans doute il n'eût été exempt ni de chutes, ni d'écarts, ni de méprises; peut-être même trouverait-on chez lui bien d'autres énormités que celles dont notre goût se révolte en quelques-uns de ses plus mauvais passages; mais du moins ses chutes alors eussent été uniquement selon la nature et la pente de son génie; et quand il se serait relevé, quand il aurait entrevu le beau, le grand, le sublime, et s'y serait précipité comme en sa région propre, il n'y eût pas traîné après lui le bagage des règles, mille scrupules lourds et puérils, mille petits empêchements à un plus large et vaste essor. La querelle du *Cid*, en l'arrêtant dès son premier pas, en le forçant de revenir sur lui-même et de confronter son œuvre avec les règles, lui dérangea pour l'avenir cette croissance prolongée et pleine de hasards, cette sorte de végétation sourde et puissante à laquelle la nature semblait l'avoir destiné. Il s'effaroucha, il s'indigna d'abord des chicanes de la critique; mais il réfléchit beaucoup intérieurement aux règles et préceptes qu'on lui imposait, et il finit par s'y accommoder et par y croire.

Les dégoûts qui suivirent pour lui le triomphe du *Cid* le ramenèrent à Rouen dans sa famille, d'où il ne sortit de nouveau qu'en 1639, *Horace* et *Cinna* en main Quitter l'Espagne dès l'instant qu'il y avait mis pied, ne pas pousser plus loin cette glorieuse victoire du *Cid*, et renoncer de gaieté de cœur à tant de héros magnanimes qui lui tendaient les bras, mais tourner à côté et s'attaquer à une *Rome castillane*, sur la foi de Lucain et de Sénèque, ces Espagnols, bourgeois sous Néron, c'était pour Corneille ne pas profiter de tous ses avantages et mal interpréter la voix de son génie au moment

où elle venait de parler si clairement. Mais alors la mode ne portait pas moins les esprits vers Rome antique que vers l'Espagne. Outre les galanteries amoureuses et les beaux sentiments de rigueur qu'on prêtait à ces vieux républicains, on avait une occasion, en les produisant sur la scène, d'appliquer les maximes d'État et tout ce jargon politique et diplomatique qu'on retrouve dans Balzac, Gabriel Naudé, et auquel Richelieu avait donné cours. Corneille se laissa probablement séduire à ces raisons du moment; l'essentiel, c'est que de son erreur même il sortit des chefs-d'œuvre.

Nous ne le suivrons pas dans les divers succès qui marquèrent la carrière durant ses quinze plus belles années. *Polyeucte*, *Pompée*, *le Menteur*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Don Sanche* et *Nicomède* en sont les signes durables. Il rentra dans l'imitation espagnole par *le Menteur*, comédie dont il faut admirer bien moins le comique (Corneille n'y entendait rien) que l'*imbroglio* le mouvement et la fantaisie ; il rentra encore dans le génie castillan par *Héraclius*, surtout par *Nicomède* et *Don Sanche*, ces deux admirables créations, uniques sur notre théâtre, et qui, venues en pleine Fronde, et par leur singulier mélange d'héroïsme romanesque et d'ironie familière, soulevaient mille allusions malignes ou généreuses, et arrachaient d'universels applaudissements. Ce fut pourtant peu après ces triomphes, qu'en 1653, affligé du mauvais succès de *Pertharite*, et touché peut-être de sentiments et de remords chrétiens, Corneille résolut de renoncer au théâtre. Il avait quarante-sept ans ; il venait de traduire en vers les premiers chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et voulait consacrer désormais son reste de verve à des sujets pieux.

. . . . . .

La forme dramatique de Corneille n'a point la liberté de fantaisie que se sont donnée Lope de Vega et

Shakespeare, ni la sévérité exactement régulière à laquelle Racine s'est assujetti. S'il avait osé, s'il était venu avant d'Aubignac, Mairet, Chapelain, il se serait, je pense, fort peu soucié de graduer et d'étager ses actes, de lier ses scènes, de concentrer ses effets sur un même point de l'espace et de la durée ; il aurait procédé au hasard, brouillant et débrouillant les fils de son intrigue, changeant de lieu selon sa commodité, s'attardant en chemin, et poussant devant lui ses personnages pêle-mêle jusqu'au mariage ou à la mort. Au milieu de cette confusion se seraient détachées çà et là de belles scènes, d'admirables groupes; car Corneille entend fort bien le groupe et, aux moments essentiels, pose fort dramatiquement ses personnages. Il les balance l'un par l'autre, les dessine vigoureusement par une parole mâle et brève, les contraste par des reparties tranchées, et présente à l'œil du spectateur des masses d'une savante structure. Mais il n'avait pas le génie assez artiste pour étendre au drame entier cette configuration concentrique qu'il a réalisée par places; et d'autre part sa fantaisie n'était pas assez libre et alerte pour se créer une forme mouvante, diffuse, ondoyante et multiple, mais non moins réelle, non moins belle que l'autre, et comme nous l'admirons dans quelques pièces de Shakespeare, comme les Schlegel l'admirent dans Calderon. Ajoutez à ces imperfections naturelles l'influence d'une poétique superficielle et méticuleuse, dont Corneille s'inquiétait outre mesure, et vous aurez le secret de tout ce qu'il y a de louche, d'indécis et d'incomplétement calculé dans l'ordonnance de ses tragédies.

Ses *Discours* et ses *Examens* nous donnent sur ce sujet mille détails, où se relèvent les coins les plus cachés de l'esprit du grand Corneille. On y voit combien l'impitoyable unité de lieu le tracasse, combien il lui dirait de grand cœur : *Oh ! que vous me*

gênez ! et avec quel soin il cherche à la réconcilier avec la *bienséance*. Il n'y parvient pas toujours. *Pauline vient jusque dans une antichambre pour trouver Sévère dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet.* Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui jusqu'au sein d'une ville où celui-ci est le maître ; *mais il était impossible de garder l'unité de lieu sans lui faire faire cette échappée.* Quand il y avait pourtant nécessité absolue que l'action se passât en deux lieux différents, voici l'expédient qu'imaginait Corneille pour éluder la règle : « C'étoit que ces « deux lieux n'eussent point besoin de diverses décora- « tions, et qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais « seulement le lieu général où tous les deux sont com- « pris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, etc. « Cela aideroit à tromper l'auditeur qui, ne voyant « rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en « apercevroit pas, à moins d'une réflexion malicieuse « et critique, dont il y a peu qui soient capables, la « plupart s'attachant avec la chaleur à l'action qu'ils « voient représenter. » Il se félicite presque comme un enfant de la complexité d'*Héraclius*, et que *ce poème soit si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention.* Ce qu'il nous fait surtout remarquer dans *Othon*, *c'est qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun.*

Les personnages de Corneille sont grands, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et nobles de cœur. Nourris la plupart dans une discipline austère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie ; et comme ils ne s'en écartent jamais, on n'a pas de peine à les saisir ; un coup d'œil suffit : ce qui est presque le contraire des personnages de Shakespeare et des caractères humains en cette vie.

La moralité de ses héros est sans tache : comme pères, comme amants comme amis ou ennemis, on les admire et on les honore ; aux endroits pathétiques, ils ont des accents sublimes qui enlèvent et font pleurer ; mais ses rivaux et ses maris ont quelquefois une teinte de ridicule : ainsi don Sanche dans le *Cid*, ainsi Prusias et Pertharite. Ses tyrans et ses marâtres sont tout d'une pièce comme ses héros, méchants d'un bout à l'autre ; et encore, à l'aspect d'une belle action, il leur arrive quelquefois de faire volte-face, de se retourner subitement à la vertu : tels Grimoald et Arsinoé. Les hommes de Corneille ont l'esprit formaliste et pointilleux : il se querellent sur l'étiquette ; ils raisonnent longuement et ergotent à haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur passion. Il y a du Normand. Auguste, Pompée et autres ont dû étudier la dialectique à Salamanque, et lire Aristote d'après les Arabes. Ses héroïnes, ses *adorables furies*, se ressemblent presque toutes : leur amour est subtil, combiné, alambiqué, et sort plus de la tête que du cœur. On sent que Corneille connaissait peu les femmes. Il a pourtant réussi à exprimer dans Chimène et dans Pauline cette vertueuse puissance de sacrifice, que lui-même avait pratiquée en sa jeunesse. Chose singulière ! depuis sa rentrée au théâtre en 1659, et dans les pièces nombreuses de sa décadence, *Attila*, *Bérénice*, *Pulchérie*, *Suréna*, Corneille eut la manie de mêler l'amour à tout, comme La Fontaine Platon. Il semblait que les succès de Quinault et de Racine l'entraînassent sur ce terrain, et qu'il voulût en remontrer à ces *doucereux*, comme il les appelait. Il avait fini par se figurer qu'il avait été en son temps bien autrement galant et amoureux que ces jeunes perruques blondes, et il ne parlait d'autrefois qu'en hochant la tête comme un vieux berger.

Le style de Corneille est le mérite par où il excelle à mon gré. Voltaire, dans son commentaire, a montré

sur ce point comme sur d'autres une souveraine injustice et une assez grande ignorance des vraies origines de notre langue. Il reproche à tout moment à son auteur de n'avoir ni grâce, ni élégance, ni clarté : il mesure, plume en main, la hauteur des métaphores, et quand elles dépassent, il les trouve gigantesques. Il retourne et déguise en prose ses phrases altières et sonores qui vont si bien à l'allure des héros, et il se demande si c'est là écrire et parler *français*. Il appelle grossièrement *solécisme* ce qu'il devrait qualifier *d'idiotisme*, et qui manque si complétement à la langue étroite, symétrique, écourtée, et *à la française* du XVIIIe siècle. On se souvient des magnifiques vers de l'*Épître à Ariste*, dans lesquels Corneille se glorifie lui-même après le triomphe du *Cid :*

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on me dit.

Voltaire a osé dire de cette belle épître : « Elle « paraît écrite entièrement dans le style de Regnier, « sans grâce, sans finesse, sans élégance, sans imagina- « tion ; mais on y voit de la facilité et de la naïveté. » Prusias, en parlant de son fils Nicomède que les victoires ont exalté, s'écrie :

Il ne veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes.

Voltaire met en note : « *Des têtes au-dessus des bras*, il n'était plus permis d'écrire ainsi en 1657. » Il serait certes piquant de lire quelques pages de Saint-Simon qu'aurait commentées Voltaire. Pour nous, le style de Corneille nous semble, avec ses négligences, une des plus grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La touche du poète est rude, sévère et vigoureuse. Je le comparerais volontiers à un statuaire qui, travaillant sur l'argile pour y exprimer d'héroïques

portrait, n'emploie d'autre instrument que le pouce, et qui, pétrissant ainsi son œuvre, lui donne un suprême caractère de vie avec mille accidents heurtés qui l'accompagnent et l'achèvent ; mais cela est incorrect, cela n'est pas lisse ni *propre* comme on dit. Il y a peu de peinture et de couleur dans le style de Corneille ; il est chaud plutôt qu'éclatant ; il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination y cède à la pensée et au raisonnement. Il doit plaire surtout aux hommes d'État, aux géomètres, aux militaires, à ceux qui goûtent les styles de Démosthène, de Pascal et de César.

En somme, Corneille, génie pur, incomplet, avec ses hautes parties et ses défauts, me fait l'effet de ces grands arbres, nus, rugueux, tristes et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de sombre verdure seulement à leur sommet. Ils sont forts, puissants, gigantesques, peu touffus ; une sève abondante y monte : mais n'en attendez ni abri, ni ombrage, ni fleurs. Ils feuillissent tard, se dépouillent tôt, et vivent longtemps à demi dépouillés. Même après que leur front chauve a livré ses feuilles au vent d'automne, leur nature vivace jette encore par endroits des rameaux perdus et de vertes poussées. Quand ils vont mourir, ils ressemblent par leurs craquements et leurs gémissements à ce tronc chargé d'armures, auquel Lucain a comparé le grand Pompée.

Telle fut la vieillesse du grand Corneille, une de ces vieillesses ruineuses, sillonnées et chenues, qui tombent pièce à pièce et dont le cœur est long à mourir. Il avait mis toute sa vie et toute son âme au théâtre. Hors de là il valait peu : brusque, lourd, taciturne et mélancolique, son grand front ridé ne s'illuminait, son œil terne et voilé n'étincelait, sa voix sèche et sans grâce ne prenait de l'accent, que lorsqu'il parlait du théâtre, et surtout du sien. Il ne savait pas causer, tenait mal son rang dans le monde, et ne voyait guère MM. de

La Rochefoucauld et de Retz et madame de Sévigné que pour leur lire ses pièces. Il devint de plus en plus chagrin et morose avec les ans. Les succès de ses jeunes rivaux l'importunaient ; il s'en montrait affligé et noblement jaloux, comme un taureau vaincu ou un vieil athlète. Quand Racine eut parodié par la bouche de *l'Intimé* ce vers du *Cid :*

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,

Corneille, qui n'entendait pas raillerie, s'écria naïvement : «Ne tient-il donc qu'à un jeune homme de venir « ainsi tourner en ridicule les vers des gens ? » Une fois il s'adresse à Louis XIV qui a fait représenter à Versailles *Sertorius*, *Œdipe* et *Rodogune*, il implore la même faveur pour *Othon*, *Pulchérie*, *Suréna*, et croit qu'un seul regard du maître les tirerait du tombeau ; il se compare au vieux Sophocle accusé de démence et lisant *Œdipe* pour réponse ; puis il ajoute :

Je n'irai pas si loin, et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas longtemps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre :
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre :
Sur le point d'expirer, il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.

Une autre fois, il disait à Chevreau : « J'ai pris con- « gé du théâtre, et ma poésie s'en est allée avec mes « dents. » Corneille avait perdu deux de ses enfants, deux fils, et sa pauvreté avait peine à produire les autres. Un retard dans le payement de sa pension le laissa presque en détresse à son lit de mort : on sait la noble conduite de Boileau. Le grand vieillard expira dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, rue d'Argenteuil, où il logeait.

PASCAL ET PORT-ROYAL [1]

Tous les débats compris sous le nom de Jansénisme se livrèrent (et cette vue les simplifie) autour de deux ouvrages principaux. La première et la plus haute partie de ces contentions dépend de l'*Augustinus* de Jansénius, comme la seconde dépendra des *Réflexions morales* du Père Quesnel *sur le Nouveau Testament*. Dans la Bulle d'Innocent X contre Jansénius (1653), il n'y a que *cinq* Propositions condamnées ; dans la Bulle de Clément XI contre Quesnel, il y en aura *cent et une*. On dirait d'une chute d'eau qui se brise et s'épand à la seconde cascade : c'est bien comme dans les cascades où le volume se multiplie en tombant. Nous ne nous embarquerons pas dans ce second bassin du Jansénisme ; le livre du Père Quesnel sera notre limite. Raison de plus pour mieux embrasser le cercle où nous nous tenons.

Tout livre de théologie qu'il est, celui de Jansénius ne rentre pas dans la méthode dite théologique au sens de l'école. A voir les choses superficiellement et du dehors, on peut appeler du nom de subtilité scolastique tout ce qui est raisonnement sur les matières de métaphysique divine ; mais le livre de Jansénius est relativement pur d'excès pédantesque....

L'ouvrage n'est qu'un tissu des textes de saint Augustin mis en ordre et en évidence, et formant un système complet. Saint Augustin lui ayant paru posséder l'entière vérité sur ces matières, il s'attache à

(1) *Port-Royal*, t. II et III, et *Causeries du Lundi*, t. V.

bien retrouver et à démontrer la doctrine du saint docteur; il la développe en toute abondance et sans jamais perdre de vue les preuves, tournant contre les Semi-Pélagiens modernes et les Molinistes ce que ce Père avait dirigé contre ceux d'autrefois. En un mot Jansénius ne suit jamais la méthode scolastique, mais bien la méthode *historique*, qu'il accompagne et cherche à éclairer par la méthode psychologique et métaphysique chrétienne (1).

Le fondement du système de Jansénius, ou de saint Augustin selon Jansénius (2), est qu'il y a deux sortes d'états de l'homme, et deux sortes de Grâces, chacune par rapport à chaque état; que, dans le règne primitif et d'innocence, l'homme était entièrement libre, et que le Grâce qu'il avait alors restait soumise à sa liberté; qu'il ne pouvait, il est vrai, faire le bien sans cette Grâce, mais qu'elle ne le déterminait pas du coup à le faire, et qu'il avait la faculté d'en user ou de n'en pas user. C'était à peu près pour lui comme pour les Anges, avant que quelques-uns, par révolte, fussent précipités. En un mot ce que, sinon les Pélagiens, du moins les Semi-Pélagiens disent de l'homme déchu, Jansénius le reporte à l'homme primitif et l'admet pour celui-ci, mais en déclarant tout aussitôt que la Chute a tout changé. Depuis la Chute en effet, il considère que tout l'homme est infecté et tombé par lui-même dans une habitude incurable et constante de péché; que toutes les actions, en cet état, se trouvent autant de péchés, même les plus spécieuses, le principe et la source com-

(1) La méthode psychologique chrétienne diffère essentiellement de la méthode psychologique des philosophes en ce que celle-ci s'étudie à suivre les opérations de l'âme, au sein du *silence* où elle se replie, tandis que l'autre s'attache à saisir l'impression directe du soleil de la vérité dans le miroir de notre âme au sein de la *prière*.

(2) Ellies Du Pin, *Histoire ecclésiastique du* XVIIe *siècle*, t. II, p. 23 et suiv.

mune étant empoisonnés ; qu'il n'y a, dans une telle misère, de ressource et de remède que moyennant une Grâce souveraine, infaillible, qui descende en nous et se fasse victorieuse ; qu'elle seule peut relever et déterminer au bien la volonté malade et désormais incapable par elle seule de rien autre que du mal ; que tous n'ont pas cette Grâce ; que Dieu la donne à qui il veut, dans la profondeur redoutable de ses mystères ; qu'il ne la doit à personne, tous en masse étant tombés, et qu'il ne fait que justice en les y laissant et n'opérant rien ; que la réprobation n'est que cette stricte justice, et ce *laisser-faire*, ce *statu quo* d'une chose accomplie par le fait de l'homme ; que la prédestination, l'élection, au contraire, est le décret éternel et insondable par lequel Dieu a résolu d'excepter et de retirer qui il lui plaît, et de donner au gracié secours pour persévérer ; qu'enfin, sans ce continuel et renaissant secours toujours gratuit et toujours victorieux, on sera nécessairement dans l'insuffisance de remplir le commandement. C'est de là qu'on a tiré la première Proposition parmi les cinq, si fameuses, qu'on a dénoncées et condamnées en ce livre ; la voici :

« Quelques commandements de Dieu sont impossibles aux Justes, à raison de leurs forces présentes, quelque volonté qu'ils aient et quelques efforts qu'ils fassent ; et la Grâce par laquelle ces commandements leur seraient possibles leur manque (1). »

Jansenius a-t-il bien dit cela, a-t-il soutenu que saint Augustin l'avait dit? Il est trop certain qu'il l'a affirmé dans un certain sens. C'est même la seule des cinq Propositions condamnées qui, selon la remarque de Du Pin, se trouve dans le livre en termes formels, *in terminis*. L'abbé Racine, dans son très partial et

(1) « Aliqua Dei præcepta hominibus justis volentibus et conantibus, secundum præsentes quas habent vires, sunt impossibilia deest quoque iis Gratia qua possibilia fiant. »

infidèle Abrégé d'histoire ecclésiastique, avoue qu'elle *semble* y être. Je me suis moi-même assuré du lieu précis (1). Pour les quatre autres Propositions, elles sont induites, inférées, et comme disent les Jansénistes, fabriquées.

Nous ne pouvions, dans aucun cas, échapper aux cinq Propositions de Jansénius; il faut donc les exposer de suite et nous exécuter de bonne grâce et une bonne fois.

Il suit de ce qui vient d'être dit que la Grâce efficace, étant invincible, a toujours infailliblement son effet et l'emporte nécessairement sur la concupiscence. Il y a bien de ces grâces moindres que les Thomistes appellent *suffisantes*, et que lui, Jansénius, appelle *excitantes ;* mais, si elles ne triomphent pas efficacement, c'est qu'elles ne voulaient pas triompher et qu'elles ne devaient pas avoir plus d'effet que celui qu'elles ont atteint. On a tiré de là et composé la seconde Proposition condamnée : « Que dans l'état de la nature déchue, on ne résiste jamais à la Grâce intérieure (2). »

Jansénius admet encore que l'essence de la liberté en général ne consiste pas dans la balance intérieure, dans

(1) Il suffit, pour se convaincre, d'ouvrir l'*Augustinus* au ch. XIII, liv. III, de la troisième partie (*De Gratia Christi Salvatoris*), et d'y lire les premières lignes du paragraphe qui commence ainsi : *Hæc igitur omnia*, etc... ; mais il ne serait pas juste de ne pas joindre à cet endroit un aperçu de lecture du ch. XV où l'objection naturelle est discutée, particulièrement dans le paragraphe qui commence ainsi : *Ad argumentum igitur...*

(2) Pour se convaincre que Jansénius pensait quelque chose de très approchant, on peut lire chez lui le ch. XXVII, liv. II, de la troisième partie (*De Gratia Christi Salvatoris*). On a essayé (vainement selon moi) de trouver un correctif à cette doctrine, au ch. II, liv. VIII, de la même partie, dans le paragraphe qui commence ainsi : *Tertio prædeterminatio physica...*, où il dit que la Grâce du Christ ne surmonte pas toujours toute résistance. Ce qui importe, c'est le fond de l'idée : or, il croit que cette Grâce surmonte toujours plus ou moins et effectivement, à proportion juste de ce qu'elle est et de ce qu'elle veut.

une certaine indifférence qui permet de se porter ici ou là, mais dans l'exemption de contrainte et dans le pouvoir de vouloir. Adam, il est vrai, était indifférent dans Éden, et incomparablement plus libre que nous; mais on peut être dit libre encore sans être indifférent : il suffit qu'on ne soit pas absolument et comme matériellement contraint. En un mot, volonté et liberté deviennent pour lui une seule et même chose. Tout être volontaire est libre, même lorsqu'en fait il n'y a pas lieu chez lui à une autre volonté que celle qui s'effectue. Les Bienheureux, par exemple, méritent dans le Ciel, par l'amour de Dieu volontaire, bien qu'il n'y ait point en eux d'indifférence et que leur volonté penche tout entière à cet amour. Ainsi, dans l'état de Chute, l'homme n'a guère d'indifférence réelle, à aucun moment, pour faire le bien ou le mal ; sa volonté est toujours fléchie et déterminée à l'un ou à l'autre ; ceux qui n'ont pas la Grâce sont dans la nécessité de pécher, quoiqu'ils ne soient pas nécessités à un péché particulier ; ceux qui ont la Grâce sont nécessairement inclinés au bien. Pour tout dire, quoique l'humaine volonté *en elle-même* puisse se porter au bien ou au mal, elle se trouve toujours déterminée, *en fait*, à l'un ou à l'autre. De là on a tiré la troisième Proposition condamnée : « Que pour mériter et démériter dans l'état de la nature déchue, il n'est pas nécessaire que l'homme ait la liberté opposée à la nécessité (de vouloir), mais qu'il suffit qu'il ait la liberté opposée à la contrainte. »

Pardon et patience! nous voici plus d'à moitié chemin. Cette troisième Proposition est une des plus subtiles et celle qui dans l'Écrit à trois colonnes (1), a été

(1) On appelle *Écrit à trois colonnes* un mémoire qui fut présenté au pape Innocent X (en mai 1653) par les défenseurs de Jansénius, et dans lequel les cinq Propositions incriminées étaient retraduites et rédigées, chacune selon trois sens exposés en regard, 1° le sens hérétique et calviniste qu'on répudiait, 2° le sens augustinien et janséniste qu'on soutenait, 3° le sens moliniste

le plus obscurément expliquée. Il résulterait de l'explication, que la volonté humaine dans l'état déchu, bien qu'elle soit toujours déterminée nécessairement à chaque moment donné, reste libre en ce sens qu'elle peut être déterminée autrement dans le moment prochain, dans la seconde qui va suivre : il suffit que cette nécessité ne soit qu'actuelle, et sans cesse renouvelée, pour ne plus être absolue. La Motte, dans une lettre à Fénelon (janvier 1714), a dit très spirituellement, pour railler cette prétendue explication qui retire à l'instant tout ce qu'elle a l'air d'accorder : « Nous sommes, selon eux, comme une bille sur un billard, indifférente à se mouvoir à droite et à gauche ; mais, dans le temps même qu'elle se meut à droite, on la soutient comme indifférente à s'y mouvoir, par la raison qu'on l'auroit pu pousser à gauche : voilà ce qu'on ose appeler en nous *liberté*, une liberté purement passive, qui signifie seulement l'usage différent que le Créateur peut faire de nos volontés, et non pas l'usage que nous en pouvons faire nous-mêmes avec son secours. Quel langage bizarre et frauduleux (1) ! »

qui était l'inverse du second et qu'on ne répudiait pas moins que le premier : les Jansénistes se piquaient de suivre le vrai juste milieu.

(1) Si l'on voulait se donner le spectacle de tout l'embarras d'un esprit subtil pris dans un détroit de contradictions, on pourrait essayer de lire la réponse de Jansénius aux objections sur ce point, ch. XXXIV du liv. VI de sa troisième partie (*De Gratia Christi Salvatoris*). Ses défenseurs ont beau dire, il ne se tire pas de la difficulté. Il donne raison à Bayle, qui compare ces questions de Grâce et de Liberté au détroit de Messine, où l'on est toujours en danger de Charybde ou de Scylla : tous les efforts d'explication ne servent qu'à faire mieux mesurer les deux *incompréhensibilités* qu'on veut joindre. C'est en songeant surtout à cette annulation de la liberté morale de l'homme, qu'un moraliste a pu dire : « Le Jansénisme (si, par une abstraction soudaine, on en ôte le Christianisme) n'est en idéologie que le système de Hobbes, et en morale que le système de La Rochefoucauld. On croit ces questions infinies et l'esprit humain à cent lieues dans les solu-

En comparant et assimilant les doctrines des Semi-Pélagiens d'autrefois et des Molinistes modernes, Jansénius met au nombre des erreurs des Semi-Pélagiens celle-ci, — qu'ils admettaient, tant pour la foi et pour le commencement des bonnes œuvres que pour la persévérance, une grâce telle qu'elle était entièrement soumise au libre arbitre qui la rejetait ou en usait à son gré. De là on a tiré la quatrième Proposition condamnée : « Que les Semi-Pélagiens admettaient la nécessité de la Grâce intérieure prévenante pour toutes les actions, même pour le commencement de la foi, mais qu'ils étaient hérétiques en ce qu'ils voulaient que cette Grâce fût telle que la volonté de l'homme pouvait lui résister ou lui obéir. »

Enfin, sur ce mot de l'Écriture que *Jésus-Christ est mort pour tous les hommes*, Jansénius, qui n'admet pas que la Grâce, la volonté divine n'ait pas toujours son plein d'effet, et qui voit cependant que tous les hommes sont loin de vérifier cet effet de salut universel, se trouve conduit à donner diverses explications de ce mot *tous les hommes;* il suppose, par exemple, que l'Apôtre a voulu dire que le Sauveur est mort, non point pour chaque homme en particulier, mais bien seulement pour certains hommes élus de tous états indistinctement, de toute nation et condition, Juifs et Gentils, esclaves et maîtres.... D'où l'on a inféré la cinquième Proposition condamnée, la plus odieuse au premier regard; on lui impute d'avoir avancé « que c'est une erreur semi-pélagienne de dire que Jésus-Christ est mort, a répandu son sang généralement pour tous les hommes (1). »

tions diverses où il se place : tirez le rideau, ce n'est qu'une même chambre. »

(1). On se fera une idée directe du sentiment de Jansénius sur ce point irritant, en lisant le ch. XXI, du liv. III de sa troisième partie (*De Gratia Christi Salvatoris*). Également, au ch. XXI du liv. VIII de la même partie, on pourra voir, dans le paragraphe

Il y avait eu encore dans le principe une autre proposition dénoncée; mais on se réduisit aux cinq, et c'est de celles-là qu'il a été tant et si diversement disputé pour savoir si elles étaient en effet dans Jansénius. Les indifférents et les railleurs qui ne manquent jamais en France en firent dès l'abord un sujet de plaisanterie interminable : y sont-elles ? ou n'y sont-elles pas ?

Je n'ai parlé jusqu'ici que du premier traité qui com-

qui commence ainsi : *Secundum est quod Calvinus...* avec quelle peine il s'efforce de se séparer de Calvin à l'article de la liberté. Il ne serait pas mal, pour se former sans trop de frais une théologie suffisante et une base de comparaison, d'y ajouter la lecture des ch. XXI, XXII et XXIII du liv. III de l'*Institution chrétienne*, par Calvin, dans lesquels l'auteur traite spécialement de la Prédestination, de l'Élection éternelle. La difficulté, pour y être abordée de front et avec audace, ne l'est pas moins avec une adresse, une précaution infinie. L'autorité de saint Augustin y revient sans cesse : « Si je voulois, écrit l'apôtre de Genève, composer un volume des sentences de saint Augustin, elles me suffiroient pour traiter cet argument, mais je ne veux point charger les lecteurs de si grande prolixité. » Jansénius, à sa manière, n'a fait, dans l'*Augustinus*, que remplir le *desideratum* du réformateur. « Jansénius a lu saint Augustin avec les lunettes de Calvin. » C'est un mot du Père Michel Le Vassor, quand il était prêtre de l'Oratoire. — Sur ce point de conjonction et ce *nœud* des doctrines luthérienne, calviniste et janséniste, je recommanderai encore, au tome XIV de la *Bibliothèque universelle* de Jean Le Clerc, un très net et très judicieux exposé qui achèverait de compléter. — Gibbon, dans son *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain*, à l'endroit de la mort de saint Augustin, a glissé une note où il s'est plu à renfermer toutes les contradictions et les ironies : « L'Église de Rome a canonisé saint Augustin et foudroyé Calvin : cependant comme la différence de leurs opinions est imperceptible, même à l'aide d'un microscope théologique, les Molinistes sont écrasés par l'autorité du saint, et les Jansénistes sont déshonorés par leur ressemblance avec un hérétique : tandis que les Arminiens protestants (semi-pélagiens) se tiennent à l'écart, en riant de la perplexité mutuelle des disputants. Peut-être un philosophe encore plus impartial rirait-il à son tour en lisant un commentaire arminien sur l'Épître aux Romains. »

prend l'histoire et la discussion directe de l'Hérésie pélagienne et semi-pélagienne. Le second traité et le troisième (l'ouvrage entier est divisé en trois *tomes* ou *traités*) sont tout dogmatiques : le second porte sur l'état de l'homme avant la Chute, le règne d'Adam au sein du Paradis, et ensuite sur la Chute et l'état actuel de l'homme ; le troisième porte au long sur la guérison possible et la Grâce administrée par le Christ Sauveur.

Le second traité s'ouvre par un livre à part et préliminaire (*liber proœmialis*) qui roule sur la méthode à employer en matière de théologie. Jansénius repousse à la fois la méthode *scolastique* et la méthode *philosophique*, et même il ne les distingue pas ; il les repousse comme un seul et même danger qui est celui du raisonnement humain et de la curiosité qui cherche le *comment* des mystères. Il cite dans l'antiquité le grand exemple d'Origène comme s'étant perdu par-là.

On est frappé tout d'abord de l'inconvénient qu'il y a pour lui d'avoir ignoré son voisin Descartes. Il parle contre la philosophie, et la philosophie changeait de lieu et de tactique au même moment. Il s'attaque à la Scolastique, à la forme d'Aristote, et le péril est déjà ailleurs. Il attaque le camp vide aux feux allumés encore, mais l'ennemi vient de déloger. Ce livre *sur la raison et l'autorité* naissait ainsi tout arriéré et suranné à côté du *Discours de la Méthode*, de même qu'en fait de style ces Plaidoyers de M. Le Maître, qui eurent le malheur de paraître dans l'année juste des *Provinciales*. Si Jansénius avait connu Descartes, il lui eût fallu renouveler ses arguments et anticiper quelques uns de ceux que l'éloquent auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* a si hardiment maniés. Nul doute que Jansénius n'en eût pu découvrir plus d'un et des meilleurs. Je n'en voudrais pour preuve que le chapitre VII, où il expose et met en présence les deux méthodes de

pénétrer les mystères de Dieu : l'une des philosophes et par la seule raison, voie très trompeuse, l'autre des Chrétiens, très sûre, et dans laquelle intervient, que dis-je? à laquelle préside la charité ; car il ne distingue pas la méthode dite *d'autorité*, de cette méthode *de charité*.

. . . . . .

Le livre de Jansénius avait été, quelque temps après sa publication, censuré par une Bulle d'Urbain VIII ; mais cette Bulle n'était pas décisive ; et d'ailleurs les Jansénistes, selon l'usage où nous les verrons de toujours savoir les intentions des Papes mieux qu'eux-mêmes, soutenaient qu'elle avait été en partie surprise à ce pontife. Urbain VIII, selon eux, avait pensé que, pour étouffer les disputes, il suffisait de renouveler et de confirmer les Bulles de Pie V et de Grégoire XIII, et il aurait ordonné qu'on dressât une Constitution en ce sens, en défendant d'y nommer Jansénius ; mais l'assesseur du Saint-Office, Albizzi, d'accord avec le Cardinal-patron (on était sous le népotisme des Barberins), aurait dressé la Bulle à l'intention des Jésuites, y nommant à plusieurs reprises Jansénius, et signalant en général dans son livre *plusieurs Propositions* précédemment condamnés chez Baïus. On se prévalait fort, à ce propos, d'une certaine *virgule* qui, ajoutée ou omise, changeait le sens. Quoi qu'il en soit de ces dires à la Gerberon, la Bulle d'Urbain VIII, promulguée en 1643, avait éprouvé de grandes contradictions en Flandre et en France. Des docteurs de l'Université de Louvain, entre autres un M. Sinnich, Irlandais, avaient été députés à Rome pour obtenir une explication favorable, et pour y défendre, comme on disait, la doctrine de saint Augustin. En France, l'archevêque de Gondi, toujours sans consistance, s'était hâté de recevoir le Bulle: elle fut signifiée, moyennant une lettre de cachet, à la Faculté de Théologie de Paris, laquelle, dans son assem-

blée du 15 janvier 1644, conclut qu'il n'était pas régulier, pour le présent, de la recevoir, et se contenta de défendre aux docteurs et bacheliers de soutenir les Propositions condamnées par Pie V, Grégoire XIII et Urbain VIII.

Tout ceci, mais surtout l'indétermination des points quant à Jansénius, prêtait à l'évasion.

Urbain VIII étant mort le 29 juillet 1644, Innocent X (cardinal Pamphile), vieillard de soixante et douze ans, lui succéda. On passa de l'influence des neveux à celle de la signora Dona Olimpia, belle-sœur du nouveau Pape. Les Jésuites se tenaient à l'affût, bien que moins influents près de lui qu'ils n'auraient souhaité. Ce n'est pas tout d'abord que l'affaire de Jansénius fut reprise et poursuivie.

Cela revient par la France. En juillet 1649, le syndic Cornet avait dénoncé à la Faculté de Paris les fameuses Propositions extraites. Bien que l'entreprise n'eût pas eu d'abord plein succès et que, sur le rapport du conseiller Broussel, un Arrêt du Parlement eût supprimé le premier essai de censure, le signal et la méthode de l'attaque étaient donnés : on savait avec précision les points de mire.

Les Jésuites de Rome en relation suivie avec ceux de Paris, et particulièrement, dit-on, le Père Annat, futur confesseur du roi, écrivant au Père Dinet qui l'était alors, avertirent que, si on faisait demander la censure des Propositions par une portion du Clergé de France, on réussirait infailliblement auprès du pontife, qui serait jaloux de donner signe de souveraineté. M. Habert donc, actuellement évêque de Vabres, et qui autrefois, étant théologal de Paris, avait prêché le premier contre le livre de Jansénius, travailla ses confrères les évêques, et dressa, de la part d'un grand nombre d'entre eux, une Lettre au Pape, requérant jugement sur les cinq Propositions. Le nombre des signatures alla graduellement de soixante

et dix à quatre-vingt-cinq ; il est vrai qu'on y employa toutes sortes d'obsessions. Le bon M. Vincent (de Paul) ne s'y ménageait pas. Cette lettre de M. Habert, qui semblait émaner du corps entier de l'Épiscopat, et qui ne représentait réellement que des signatures individuelles, ne fut pas communiquée à l'Assemblée générale du Clergé dont la convocation tombait au commencement de l'année 1651. Aussi plusieurs évêques s'élevèrent-ils contre ce qu'ils appelaient une usurpation de pouvoir et de titre. Ils s'en plaignirent au Nonce ; et une douzaine d'entre eux, soit collectivement, soit même individuellement, M. de Gondrin, archevêque de Sens, M. Godeau, évêque de Vence, M. de Montchal, archevêque de Toulouse écrivirent à leur tour au Pape pour l'informer de l'état vrai de la question et, selon eux, des dangers. Cependant la Reine-Régente de son côté, sur l'avis de Vincent de Paul, s'adressait également au Saint-Siège pour qu'il voulût se hâter de définir la foi sur ce point.

C'est par suite de toute cette manœuvre que le procès fut porté à Rome, ce que les Jésuites avaient surtout désiré ; car ils savaient l'esprit de cette Cour, sa prudence ici d'accord avec le siècle, son aversion pour les dogmes rigoureux, et se tenaient pour assurés tôt ou tard du résultat (1). M. Hallier, successeur de M. Cornet dans le

(1) Intrigue à part, ils n'avaient pas tort d'y compter. Je sors, autant que je puis, des personnalités, et je note les points de vue à mesure que je les trouve. Quand on suit la marche des discussions et des hérésies durant les premiers siècles au sein du Christianisme, on voit qu'à chaque effort de la raison (Arius, Nestorius, Pélage) pour remettre le Christianisme commençant, et non défini encore sur tous les points, dans les voies du sens humain et de l'explication naturelle, il y eut un effort contraire des saints et orthodoxes pour serrer le ressort, et pour montrer, d'après saint Paul, le Christianisme régénérateur aussi contraire à la *nature* et aussi *invraisemblable* rationnellement que possible : *la folie de la Croix !* et cela jusqu'à saint Augustin, qui achève de circonscrire le dogme dans tout son contour, et de l'asseoir carré-

Syndicat de la Faculté de Paris, ci-devant gallican zélé, mais dès à présent voué aux Jésuites, fut envoyé à Rome avec MM. Lagault et Joysel, pour y soutenir la requête des évêques molinistes. D'autre part, les docteurs Saint-Amour, de Lalane, Brousse, le licencié Angran, et plus tard M. Manessier avec le célèbre Père Des Mares de l'Oratoire, s'y rendirent et y tinrent pied, pour plaider la défense des évêques augustiniens. Toutes les difficultés et les traverses qu'éprouvèrent ces vaillants avocats sont au plus exposées dans le *Journal* de Saint-Amour (1), le plus infatigable d'entre eux, espèce d'Ajax théologien, assez plaisamment décrit par Brienne :

« Louis Gorin de Saint Amour, fils du cocher de Louis XIII, que Sa Majesté aimoit fort à cause de son adresse à bien mener son carrosse, et pour quelques autres bonnes qualités qui étoient

ment au sommet du rocher. Or, à mille ans de distance, on remarque un mouvement inverse et comme expansif au sein du Catholicisme, mouvement dont les Jésuites deviennent le plus actif, le plus élastique organe, et qui va de tout point à laisser le dogme se défendre, se concilier davantage et, faut-il le dire? *transiger*, non pas avec la raison philosophique sans doute, mais avec la nature, avec les intérêts humains et civilisés, de toutes parts reparus. Rome, sans pousser à ce mouvement, y consent du moins, par tact, par sens pratique, et ceux qui veulent reprendre à l'ancien cran et resserrer de nouveau les choses dans le cercle inflexible qu'ils décrivent au nom de saint Augustin, sont mal venus, et sur la défensive à leur tour, et finalement éliminés. Je ne fais que poser le double point de vue, et la marche générale, indépendante, en quelque sorte, des passions mêmes. — On a dit plus brièvement et dans le même sens : « Les Jansénistes sont des *Alcestes* chrétiens ; tous les autres, auprès d'eux, sont des *Philinthes*. »

(1) Un volume in-folio, 1662 : il fut condamné en janvier 1664, par arrêt du Conseil, à être brûlé par la main du bourreau. — La publication de ce volume parut intempestive et fâcheuse aux amis politiques, dans un moment où l'on espérait encore un résultat de la négociation de M. de Comminges. On lit à la fin d'une lettre de Mme de Longueville à Mme de Sablé : « Mon Dieu ! n'êtes-vous pas bien en colère contre M. de Saint-Amour, qui a été malheureusement publier son livre qui va tout gâter? »

dans ce cocher du corps (1) ; ce Louis, dis-je, de Saint-Amour, de fils de cocher, devint par son savoir-faire, recteur de l'Université de Paris, la plus célèbre de l'Univers, et ensuite de la Maison et société de Sorbonne. Il avoit un corps et une mine plus propre encore à conduire le carrosse du roi qu'à porter le bonnet et le chapeau sur les bancs de la Sorbonne, qui plioient sous les pieds de cet autre hercule ; plus grand et plus fort n'étoit point celui de la Fable ; je doute qu'il fût plus éloquent et plus courageux. Tel donc, et plus terrible encore, parut, durant sa licence, le gigantesque Saint-Amour. Les Cornet, les Péreyet et les Moines (2), ce trio de docteurs molinistes, craignoient plus Saint-Amour tout seul que tout le parti janséniste ensemble, En effet, c'étoit pour eux, un redoutable adversaire. Quel homme, bon Dieu ! aujourd'hui à Paris, demain à Rome ; et de là, comme un fantôme, porté en l'air, ou sur le cheval de Pacolet, on le voit au *prima mensis*, où la seconde lettre de M. Arnauld alloit être censurée tout d'une voix : mais combien ne fit-il point revenir de docteurs à son avis (3) ?... »

Ce *frais et gaillard* Saint-Amour, *la fleur de l'École*, comme dirait plus élégamment Bossuet, était déjà allé deux fois à Rome, avant d'y faire l'avocat d'office du parti. Une première fois, n'étant que licencié, en 1646, il y avait accompagné M. de Souvré, l'abbé de Bassompierre et autres jeunes gens de qualité. Une seconde fois, en 1650, il y était retourné, comme pour le Jubilé, mais très probablement dans un but moins dévotieux ; il s'était rendu à la ville sainte *par la route de Genève*, dit encore le malin Brienne. Le fait est qu'il y servit dès lors et y étudia sur le terrain les intérêts engagés de ses

(1) *Cocher du corps*, espèce de pointe opposée à ce qui va suivre : *Recteur de l'Université*, comme qui disait *cocher de l'esprit*.

(2) Espèce de calembour, à cause du nom du Dr Le Moine.

(3) Tel est le portrait en charge que trace du grand champion janséniste ce bizarre Brienne dans ses *Anecdotes de Port-Royal* ou *Histoire secrète du Jansénisme*, ouvrage manuscrit dont je ne possède que quelques extraits, et que j'ai vainement recherché jusqu'ici. Si on le retrouvait (et on m'entendra exprimer plus d'une fois ce désir), toute la seconde moitié de l'histoire de Port-Royal en serait éclairée d'une foule de feux-follets, qui, accueillis avec réserve, serviraient du moins à l'égayer.

amis, balançant de son mieux l'action du Père Annat. Il put voir combien Jansénius y était en mauvaise odeur, combien son *Hæreo, fateor,* à propos de la Bulle de Pie V (1), restait au gosier des Romains. Il donna conseil dès lors de ne point mêler du tout ce nom dans la cause et de se retrancher à saint Augustin. Ce fut toute une tactique très opposée à la première droiture invincible de Saint-Cyran ; mais nous commençons fort, ce semble, à la perdre de vue.

Je ne sais même si, politiquement, on y gagna : les théologiens français, en séparant leur cause de celle des théologiens de Louvain, se trouvèrent en définitive plus faibles.

Après quatre ou cinq mois de séjour, à ce second voyage, Saint-Amour quitta Rome un peu à la hâte (13 avril 1651), sachant qu'il n'avait pas tenu à ses ennemis de lui faire goûter des prisons de l'Inquisition : il paraît que, tout en se croyant prudent, il avait parlé trop haut selon son usage de Sorbonne; mais le Pape avait rompu les mauvais projets d'un seul petit mot : « *Lasciatelo andare,* laissez-le aller. »

Saint-Amour revenait donc en France et se trouvait à Gênes, quand une lettre de ses amis de Paris changea sa détermination, et le décida à rentrer dans Rome (juin 1651), malgré toute crainte, pour y devenir l'avocat officiel des évêques augustiniens, de concert avec les autres docteurs qui le rejoignirent.

Le Pape, cédant aux instances combinées, nomma (juillet 1652) une Congrégation particulière composée de cinq cardinaux et de treize théologiens ou consulteurs,

(1) Ici Sainte-Beuve renvoie à un passage antérieur, où il cite ces deux mots, empruntés à l'*Augustinus.* Jansénius les a écrits pour marquer son opposition au jugement de deux papes, qui ont condamné son prédécesseur Baius, soutenant que « Dieu n'avait pas pu créer, dès le commencement, l'homme tel qu'il est aujourd'hui » sans le péché originel [M. W.].

et la chargea de procéder à l'examen des cinq Propositions : on y mit toutes les formes ; il assista lui-même à dix séances de trois ou quatre heures chacune. On ne peut nier que l'affaire n'ait été approfondie : mais ce n'était pas seulement ce qu'auraient voulu les avocats jansénistes. Le principal artifice contre eux leur paraissait consister à ce qu'on refusa de les entendre contradictoirement à leurs adversaires. Saint-Amour et ses amis, tout pleins et bouillants de leur doctrine, et déjoués sous main, sans la pouvoir faire éclater et retentir, s'écriaient volontiers comme le héros :

Et combats contre nous à la clarté des cieux !

Le récit de leurs mésaventures serait long. Voulaient-ils faire imprimer à Rome, à leurs frais, les livres de saint Augustin qu'ils jugeaient décisifs sur la matière, et qu'on y lisait peu, ou qui même y étaient assez rares, ils éprouvaient pour l'impression mille difficultés que leur suscitait Albizzi, lequel cependant laissait imprimer à leur barbe un écrit du Père Annat adversaire. Ils étaient obligés, souvent, pour faire arriver leurs écritures au Pape, d'attendre son retour de promenade et de le saisir au passage dans l'antichambre (1). Ils obtinrent néan-

(1) N'exagérons pas : Saint Amour lui-même ne peut nier les façons gracieuses d'Innocent X, et que les audiences près de lui, quand on les obtenait, ne fussent *tout à fait douces et agréables*. On reconnaît bien le même vieillard caressant et fin que nous a décrit l'abbé de Saint-Nicolas ; d'ailleurs, sous cet air de bonhomie, *génie fort perçant*, nous dit Retz. Un jour Saint-Amour, en lui présentant un tome de saint Augustin, se permit de le louer d'avance du bienfait que lui devrait l'Église pour avoir fixé solennellement la doctrine, et qu'elle pourrait dire de lui plus véritablement qu'Ennius sur Fabius :

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

Il ne répondit que par un sourire et sa bénédiction. Mais ce Saint-Amour aussi, on lui doit cette justice, dans son grand coffre avait de l'esprit.

moins, quand probablement la décision était déjà prise et la Bulle arrêtée *in petto*, d'être entendus par le Saint-Père en présence de la Congrégation, mais sans dispute et non *contradictoirement*, comme ils l'avaient désiré. Le 19 mai 1653 eut lieu cette solennelle séance qui fut la onzième tenue par le Pape et la dernière. M. de Lalane, en un latin lucide, développa ce que l'on a appelé l'Écrit *à trois colonnes*, dans lequel il distinguait et discutait les divers sens possibles des Propositions, le sens hérétique et calviniste qu'on répudiait, le sens catholique qu'on adoptait, et le contre pied de celui-ci, qu'on imputait aux Molinistes adversaires. Le Père Des Mares, à son tour, plaida, en latin également, la Grâce efficace et sa nécessité en toutes les actions pieuses. Ils haranguèrent, à eux deux, plus de quatre heures, et la nuit seule interrompit le Père des Mares dans ses citations. Ils parlèrent d'or, et le Pape le leur dit; mais la Bulle n'en eut pas moins son issue.

On assura que le Pape hésita jusqu'au dernier moment : arrivé au bord du fossé, dit Pallavicino (l'un des membres de la Congrégation), il s'arrêta court, et on ne pouvait le faire avancer. Il avait répondu dans les commencements à Saint-Amour reçu par lui en audience particulière, et qui le voulait mettre sur le fond : « Et puis, voyez-vous, ce n'est pas là ma profession; outre que je suis vieux, je n'ai jamais étudié la Théologie. » — « Le Pape n'est pas Théologien, il est Canoniste, disait à Saint-Amour le Père Ubaldino, général des Somasques : *il Papa non è Teologo; non è la sua professione : è Legista.* » Innocent X avait certainement de lui-même quelque répugnance à entrer dans ce fond de subtilités, bien que le goût lui en vînt chemin faisant.

Les avocats augustiniens entendus dans cette audience finale, il semblait juste que le Pape prît de nouveau l'avis des théologiens *consulteurs;* mais les cardinaux adversaires poussèrent à une conclusion prompte, et

touchèrent le ressort de l'infaillibilité personnelle. Le Pape avait dit un jour à Saint-Amour en lui montrant son Crucifix : « Voilà mon conseil en ces sortes d'affaires. » Et en effet il répéta par la suite à M. Bosquet, évêque de Lodève, qu'à cette occasion le Saint-Esprit lui avait fait voir clairement la vérité, en lui dévoilant dans un moment les matières les plus difficiles de la Théologie : espèce d'*infaillibilité d'enthousiasme* qui parut une énormité à tous les Catholiques non ultramontains.

Dans une petite Congrégation intime, tenue le 27 mai, huit jours après l'audience solennelle, et où n'assistèrent que quatre cardinaux avec Albizzi, le Pape, s'il avait hésité jusque-là, passa outre, et la Bulle fut décrétée. Pendant ce temps, nos députés augustiniens étaient au dehors l'objet de congratulations interminables pour *la gloire de leur action* en cette grande audience. La pièce à leur égard fut complète, *dans un pays*, comme dit Retz, *où il est moins permis de passer pour dupe qu'en lieu du monde* (1).

(1) En apprenant l'issue de cette affaire, et après un moment de silence, la mère Angélique dit à M. Arnauld, qui était venu l'en informer, ces énergiques paroles : « Il faut que je vous dise une pensée qui me vient dans l'esprit ; c'est qu'il me semble que notre siècle n'étoit pas digne de voir un aussi grand miracle qu'auroit été celui-ci, que cinq particuliers (qui, bien que pieux et zélés pour la vérité, ne sont pas des saints qui fassent des miracles) eussent pu, seuls, être assez puissants pour résister à toutes les intrigues et les cabales des Molinistes, à toutes les poursuites de M. Hallier, à toutes les lettres de la reine, et à toute la corruption de la cour de Rome. Il ne faut pourtant pas perdre courage. L'orgueil des ennemis passera jusqu'à l'insolence. Ils n'étoient pas encore assez superbes, ni nous assez humbles. Dieu a assez de voies pour les rabattre... » Et à M. Le Maître qui lui rappelait le *Deridetur justi simplicitas :* « C'est vrai, répliquait-elle, mais nous ne devons pas pourtant quitter notre simplicité pour leurs finesses... » Voilà ce qu'elle disait, mais on ne s'y tint pas. Sur cette affaire de la Bulle et sur les circonstances de son enfantement on peut lire aujourd'hui les livres VII et VIII des *Mé-*

La Bulle condamnait les cinq Propositions comme hérétiques, sans entrer dans aucune explication sur le sens, hors une distinction pour la cinquième. Quoique les Jansénistes aient essayé de dire qu'elles n'étaient pas expressément et directement attribuées à Jansénius dans leur sens hérétique, elles paraissaient plus que suffisamment rattachées à son livre par ce préambule : *« Étant arrivé à l'occasion de l'impression d'un livre qui a pour titre : l'*Augustin *de Cornélius Jansénius*, qu'entre autres opinions de cet auteur, il s'est élevé une contestation, principalement en France, sur cinq de ses Propositions.... » Et s'il avait pu rester encore quelque doute, la conclusion n'en laissait pas : « Nous n'entendons pas toutefois, par cette déclaration et définition faite touchant les cinq susdites Propositions, approuver en façon quelconque les autres opinions qui ont contenues dans le livre ci-dessus nommé de *Cornélius Jansénius*. » La Bulle fut affichée à Rome le 9 juin.

. . . . . .

Après l'acceptation en France de la Bulle d'Innocent X, Arnauld avait paru se résigner en silence. Il y avait même eu, par l'entremise de M. d'Andilly et de l'abbé de Bourzeis près du cardinal Mazarin, un projet de trêve et d'armistice : Port-Royal s'engageait à se taire, si les adversaires ne recommençait pas. Mais le Père Annat et consorts rompirent bientôt ce silence. On s'en plaignit à Mazarin, à qui tout cela ne devait sembler qu'un jeu d'osselets après la Fronde. M. d'Andilly lui fit passer sous les yeux une pièce de vers latins injurieuse, qui se débitait au Collège des Jésuites. On

moires du père Rapin ; on y verra le contre pied de la Relation de Saint-Amour. L'éditeur des *Mémoires*, M. Aubineau, recommande ces livres ou chapitres à l'admiration des âmes catholiques romaines : les âmes libres ou simplement chrétiennes en jugeront différemment.

y appelait les Jansénistes des *grenouilles du Lac de Genève*,

Rana gebenneis prognata paludibus !...

Mazarin prétextait l'ignorance de l'auteur. Cette situation par trop naïve ne pouvait durer, et Arnauld, dégagé à son grand contentement, se remit à répliquer de plus belle. Ce fut alors qu'il établit au long la grande question du *fait* et du *droit*, vraie thèse d'avocat, qui devint une logomachie interminable.

Sur ces entrefaites le duc de Liancourt, grand seigneur ami de Port-Royal, qui avait été ramené d'une vie assez galante à la religion par sa digne épouse (1), eut un démêlé désagréable avec sa paroisse. C'était pourtant le moins difficultueux des hommes. On raconte qu'il s'était fait bâtir un petit appartement au désert des Champs, et que lorsqu'il allait y passer quelque temps, il édifiait tout le monde par son extrême civilité, y saluant chapeau bas les moindres personnes qu'il rencontrait, tout à fait poli comme M. de Lacépède. Le vacher même lui semblait *vénérable*, nous dit Fontaine; du plus loin qu'il apercevait quelque manière de paysan, il ouvrait de grands yeux, et, se découvrant, il il demandait à l'oreille de son voisin : *N'est-ce pas un de ces Messieurs ?* A Paris, il habitait sur la paroisse de Saint-Sulpice et logeait chez lui le Père Des Mares et l'abbé de Bourzeis; sa petite-fille enfin, fille unique de son propre fils tué à Mardick, mademoiselle de la Roche-Guyon, était pensionnaire à Port-Royal. On a tous les griefs.

Or, s'étant présenté, le 31 janvier 1655, à un M. Picoté, prêtre de sa paroisse et son confesseur ordinaire (2), il

(1) Jeanne de Schomberg, fille du maréchal de ce nom, ancien surintendant des finances, le patron et l'ami de M. d'Andilly.

(2) Les confesseurs étaient distincts des directeurs et en eux-mêmes réputés assez indifférents, n'étant là en quelque sorte que pour l'œuvre du sacrement.

ne put recevoir l'absolution. Il venait d'achever sa confession détaillée, et attendait la parole du prêtre, quand celui-ci lui dit : « Vous ne me parlez point d'une chose de conséquence, qui est que vous avez chez vous un Janséniste, un hérétique (1) : vous ne me parlez point non plus d'une petite-fille que vous faites élever à Port-Royal, et du commerce que vous avez avec ces Messieurs. » Le confesseur exigeant un *mea culpa* là-dessus, et parlant même de rétractation publique, le pénitent ne put se résoudre d'aucune manière à s'en accuser, et il sortit paisiblement du confessionnal. Mais l'affaire fit grand bruit. Patience ! ce M. Picoté était nécessaire comme point de départ : sans lui, sans cette affaire de sacristie, point de *Provinciales !*

On crut, et avec raison, que le refus d'absolution avait été concerté entre le confesseur et l'ancien curé de la paroisse, M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, homme à la saint Vincent de Paul, de plus de zèle et de charité que d'étendue et de fermeté d'intelligence, plein de cérémonies et d'images, mystique d'ailleurs jusqu'à la vision (2). Il avait, en pratique, rendu de

(1) Il entendait parler de l'abbé de Bourzeis, académicien, controversiste abondant, d'ailleurs peu dangereux, qui aurait bien voulu un évêché de Mazarin. Cet abbé se rétracta peu après de son opposition à la Bulle, et, ainsi que le dit en manière d'excuse une Relation janséniste, *changea de conduite, mais non de sentiment.* Il signa le 4 novembre 1661. Il était de Volvic, près Riom, en Auvergne,

(2) Il était en commerce habituel avec les anges, et disait qu'un *des plus grands qui se fût jamais donné à créature sur la terre, et que l'on croyait être un* SÉRAPHIN *ne le quittait pas. Le Semeur* a récemment reproduit des extraits onctueux de ses *Lettres spirituelles* (septembre et octobre 1841) ; pour tout dire, il y faudrait joindre les autres extraits singuliers donnés par Nicole (*Nouvelles Lettres* de celui-ci, suite du t. VIII des *Essais*, p. 194). Nicole, qui s'en moque doucement, en conclut que Dieu permet quelquefois que les plus grandes choses du monde s'exécutent par des visionnaires, et tirent leur origine de visions. Ceci est du Voltaire à la Nicole, et insinue avec sérieux et humilité une

grands services, avait notamment formé (en 1651) une espèce d'association contre les duels et dressé à cet effet un règlement qu'un grand nombre de gentilshommes de sa paroisse avaient solennellement signé. La fondation de la maison de Saint-Sulpice suffit pour honorer et perpétuer sa mémoire. Il y avait plusieurs années déjà qu'il s'était vu obligé par ses infirmités de résigner sa cure à M. Le Ragois de Bretonvilliers, mais en se réservant la haute main. Deux ou trois ans avant l'affaire actuelle, il avait essayé de ramener à ses idées le vertueux duc son paroissien, en des conférences auxquelles le Père Des Mares assistait (1). En tout, le digne M. Olier, comme saint Vincent de Paul, comme M. Eudes, comme M. de Bernières-Louvigni, appartenait, dans le dix-septième siècle, à la respectable famille de ces *doux*, qui, je l'ai fait remarquer plus d'une fois, n'eurent guère jamais à l'égard des nôtres que du miel aigri (2).

petite part d'ironie dans l'histoire religieuse. Une telle idée, pour peu qu'on la poussât, mènerait loin.

(1) Un récit très circonstancié de ces conférences, transmis par le Père Rapin, et dans un sens tout favorable à M. Olier, a été inséré dans le n° 4 (décembre 1859) des *Etudes de Philosophie et d'Histoire*, publiées par les Pères Daniel et Gagarin. Ce récit se retrouve dans les *Mémoires*, aujourd'hui publiés, du Père Rapin.

(2) On trouve, au tome second des *Mémoires* (manuscrits) *de M. de Beaubrun*, le récit original de cette affaire *par M. de Liancourt lui-même*. M. Olier y est positivement impliqué. Ce récit diffère d'ailleurs, en quelques points, de la version que nous avons donnée et qui résume l'essentiel. M. Picoté ne laissa échapper en effet dans le confessionnal qu'une partie des griefs au sujet de *ces gens-là* comme il désignait les Jansénistes ; le reste fut dit plus en détail par le curé de Saint-Sulpice, parlant à la duchesse de Liancourt dans une visite qu'elle lui fit quelques jours après de la part de son mari. — Les *Mémoires* du Père Rapin abondent sur cette affaire, et le même M. Picoté y paraît (surtout dans les *Notes*) un homme presque à canoniser, un simple à lumières surnaturelles. Les Sulpiciens aussi le révèrent comme celui à qui M. Olier se confessait et de qui

C'est sur ce refus de sacrement parti de Saint-Sulpice, qu'Arnauld écrivit sa *Première Lettre à une Personne de Condition*, qui commence en ces termes : « Le désir que Dieu me donne plus que jamais de fuir toutes sortes de contestations et de disputes n'auroit empêché de me rendre à la prière que vous m'avez faite, de vous dire mon sentiment touchant une affaire.... » C'est ainsi que, de désir en désir de fuir les disputes, Arnauld s'y engageait de plus en plus. Sa *Lettre* provoqua une foule de réponses du Père Annat et des autres intéressés, *neuf* écrits en tout, auxquels il dut encore répliquer dans une *seconde Lettre à un Duc et Pair* (c'était M. de Luines), datée de Port-Royal des Champs, 10 juillet 1655. Dans cette seconde Lettre, qui était tout un volume, ses ennemis relevèrent deux points comme particulièrement attaquables, à savoir : 1° il y justifiait le livre de Jansénius et mettait en doute que les Propositions y fussent ; 2° il y reproduisait même la première des Propositions condamnées, en disant que *l'Évangile et les Pères nous montraient en la personne de saint Pierre un Juste à qui la Grâce nécessaire pour agir avait manqué.* En vain Arnauld avait-il fait remettre son nouvel écrit au pape Alexandre VII, qui, dit-on, le reçut en donnant tout haut des louanges à l'auteur : on dénonça le livre à M. Claude Guyart, nouveau Syndic de la Faculté de Théologie de Paris et nommé dans cette vue. Celui-ci, dévoué au parti moliniste, fit nommer (4 novembre) des commissaires également molinistes pour examiner.

L'affaire, pour peu qu'on y réfléchisse, était capitale : il s'agissait d'ôter une bonne fois la parole à Arnauld,

il a pu dire : « Il me semble que Dieu me parle par sa bouche, comme il parlait à son peuple par celle de Moïse. » M. Picoté et Moïse ! c'est un peu rude ; mais avec ces esprits *injudicieux* il ne faut s'étonner de rien (Voir au reste, si l'on veut entendre les deux sons, la *Vie de M. Olier*, par l'abbé Faillon, t. II, p 221).

de le bâillonner en Sorbonne, lui et les docteurs ses amis, et de s'assurer par un coup de vigueur l'appui de la Faculté de Théologie, ce tribunal permanent de la doctrine.

On a le détail des nombreuses assemblées qui se tinrent depuis le 1er décembre 1655 jusqu'au 31 janvier 1656. J'en ai sous les yeux les récits manuscrits, les comptes rendus jour par jour, les incidents, les opinions, tout le *plumitif*, comme on dit, et, qui plus est, la coulisse et le jeu secret (1). Pour rendre à ces formes de discussions religieuses, si mortes, un peu de l'intérêt singulier et des passions qui les animèrent, il suffit d'en saisir le rapport frappant avec nos Assemblées politiques : ces séances de Sorbonne pour la censure d'Arnauld firent, à bien des contemporains d'alors, la même impression qu'à nous telle session enflammée de la Chambre, durant les jours les plus militants de la Restauration. Des unes déjà, comme des autres, qu'en reste-t-il ? Un petit nombre d'années se sont écoulées, et les neveux n'y savent plus rien comprendre.

Pour faire passer à coup sûr les premières mesures qui portaient au syndicat M. Guyart, et qui déféraient le livre à six commissaires, on avait usé de précautions : des moines surnuméraires en nombre inusité avaient été introduits. Ces sortes d'infusions de moines à haute dose faisaient toujours contestation en Sorbonne et sem-

(1) *Mémoires de Beaubrun* (Bibliothèque du roi, manuscrits, suppl. franç., n° 2673, 2 vol.). Rien n'initie mieux au second Port-Royal et au Jansénisme de la veille des *Provinciales* que ce récit, et surtout les papiers originaux qui y sont joints, documents autographes, recueillis de toutes parts, revus par Saint-Amour lui-même, et comprenant aussi les notes et les pièces de M. de Saint-Gilles. L'abbé de Beaubrun, janséniste de la fin du siècle, ami et exécuteur testamentaire de Nicole, en devint possesseur et les mit en ordre pour une histoire qu'il projetait et qu'il a ébauchée dans le premier des deux volumes.

blaient illégales à beaucoup de membres (1). Plus de soixante docteurs, Saint-Amour en tête, protestèrent des premières décisions comme d'abus, devant le Parlement. L'Arrêt promettait d'être favorable aux réclamants ; mais la Cour, Mazarin, Fouquet comme procureur général, s'en mêlèrent, si bien que, par un tour brusque et malgré les conclusions de l'avocat-général Talon, l'appel fut mis à néant; l'affaire revint en Sorbonne pour être décidée par les intéressés. Les commissaires firent leur rapport le 1er décembre ; ils incriminèrent dans la Lettre d'Arnauld les deux points déjà indiqués : 1° celui de la prétendue orthodoxie de Jansénius, comme étant une proposition téméraire et injurieuse au Saint-Siège ; 2° celui de la Grâce qui aurait manqué à saint Pierre, comme étant une proposition déjà frappée d'anathème et hérétique. Le premier point s'appelait *la question de fait*, et le second *la question de droit*. Toutes les séances suivantes, pendant six semaines, furent employées à discuter et à délibérer. On siégeait d'ordinaire de huit heures et demi à midi. Arnauld, dès le 2 décembre, se retira à Port-Royal des Champs pour travailler à la réfutation du rapport. La circonstance pour lui était grande. l'attente universelle. Il avait quarante-trois ans ; depuis plus de dix, il était glorieux dans l'Église, et passait pour le chef d'un parti puissant. Ses ennemis en Sorbonne (2) redoutaient de l'entendre; on y mettait deux conditions : l'une, qu'il jurerait, avant toutes choses, de se soumettre à la Cen-

(1) La règle aurait été que chacun des quatre ordres mendiants n'eût que deux voix délibératives, ce qui fait *huit ;* et dans les assemblées précédentes, il s'en était trouvé jusqu'à *trente.* Dans les prochaines, ils iront à *quarante.*

(2) C'est pour abréger qu'on dit Sorbonne ; il y avait aussi Navarre dans la Faculté, et ceux du Collège des Cholets, et d'autres venus d'autre part (*Ubiquistæ*) ; mais les assemblées se tenaient dans le Collège même de Sorbonne : *Comitia extraordinaria habita sunt a Facultate in aula Collegii Sorbonnæ.*

sure, si elle avait lieu ; l'autre, qu'il ne parlerait que pour déclarer son sentiment, sans conférer ni disputer (*candide, simpliciter, sine ambagibus et disputatione, mentem suam aperturus, non disputaturus*) ; on craignait de lui ouvrir la lice, athlète qu'il était. Il n'intervint donc que par ses écritures. Tout cela passait en latin. A dater du 20 décembre, M. le Chancelier (Séguier) eut ordre du Roi d'assister aux séances, et il y vint avec son cortège de cérémonie, huissiers et hoquetons, sous prétexte de maintenir l'ordre et de commander la liberté, mais, dans le vrai, pour surveiller et faire incliner les voix. C'était d'ailleurs pour la forme un vrai Concile gallican, et assez comparable pour le procédé au cinquième Concile général qui se tint, sous Justinien, sur l'affaire des *trois Chapitres :* on en était ici aux cinq Propositions, et, par rapport à Arnauld, aux *deux questions*. Le docteur Saint-Amour dominait de la tête le débat, et se signalait le premier sur la brèche. Il y en avait de non moins bouillants en face, comme l'évêque de Montauban (Pierre de Berthier) qui, en opinant en latin, faisait un peu de *galimatias*. Des évêques de Cour *solécisaient* (1). Mais le fond de la galerie et des bancs était

(1) Et l'évêque de Rhodez, Péréfixe, le futur archevêque de Paris, brave homme et pauvre tête, il joue à cette assemblée un rôle curieux, turbulent. Il s'armait toujours du nom du roi pour *diligenter* l'affaire. Un jour que quelques docteurs demandaient qu'on examinât au préalable le livre de Jansénius, il s'emporta et voulut sortir dans sa colère. L'évêque de Chartres l'arrêta par sa soutane ; mais l'impétuosité de M. de Rhodez fut telle qu'il *fit tomber par terre M. de Chartres et son propre bonnet*, ce qui le mit encore plus hors de lui ; et il dit tout haut que c'étaient des insolents. Un des docteurs apostrophés lui répliqua très à propos : « *Non vult Apostolus Episcopum esse iracundum*, l'Apôtre ne veut pas qu'un évêque soit colère. » Ce fut là le prétexte à l'intervention du chancelier. On cite encore des paroles bien vives de M. Morel, moliniste, qui, au lever d'une séance, disait des amis d'Arnauld que c'étaient *des gens à envoyer aux galères :* à quoi M. Taignier, un docteur spirituel et contrefait, répondit, en se raillant, qu'*il fallait que ce fût donc une petite*

grave, sérieux, sévère, la pure Faculté, Sorbonne ou Navarre, telle qu'elle se présente à nous de loin par ces docteurs de vieille roche, Launoi, Sainte-Beuve (1).

Cependant Arnauld dépêchait écrit sur écrit que ses amis présentaient à l'Assemblée et n'obtenaient pas toujours de lire. Il y retournait sa justification de cette manière ; il tâchait de la rendre plus claire à l'esprit de parti, en l'exposant selon la méthode des géomètres. Lorsqu'on en fut, après dix-huit ou vingt séances, au moment de clore sur la première question, celle du *fait*, il fit présenter, le 11 janvier, un Écrit qui était une sorte de satisfaction donnée, de désaveu ; il y protestait *qu'il n'eût point parlé dans sa Lettre comme il y parle, s'il eût prévu qu'on lui en eût fait un crime ; qu'il voudrait ne l'avoir pas écrite; et il demandait pardon au Pape et aux Évêques de l'avoir fait (Quodque ea scripserim ab Illustrissimis Præsulibus atque a Summo Pontifice libentissime veniam peto)*. On a une lettre de lui, du 15 décembre, à l'évêque de Saint-Brieuc, Denis de La Barde, qui était thomiste et se montrait assez favorable. Arnauld y humilie, autant qu'il est possible, son opinion janséniste ; il se rabat à saint Thomas *le Prince des*

galère propre à aller sur la rivière de Gentilly. Pour la violence des propos et des actes, ces assemblées de 1655-1656 me font l'effet d'avoir été *la Chambre* de 1815 de Sorbonne.

(1) Je cite plutôt celui-ci comme nom, bien qu'il ne paraisse pas avoir pris part aux séances ; ce qui ne l'empêcha pas d'être éliminé de la Sorbonne et de la chaire qu'il y occupait, pour avoir refusé de signer la Censure. La prudence pourtant l'emporta : il finit par céder, j'ai regret à le dire, et souscrivit tout quelque temps après, ternissant sa gloire de martyr (on verra, en leur lieu, les circonstances atténuantes et les raisons à décharge). Quant au docteur de Launoi, sans partager la doctrine d'Arnaud, étant du *tiers parti* en matière de Grâce, il le défendit d'autant plus vivement en cette circonstance par équité et générosité ; érudit profond et original, esprit mordant à bons mots, raillant volontiers le mauvais latin des bulles ou des évêques, et apportant en théologie quelque chose de l'humeur de Gui Patin.

Théologiens, et reconnaît avec lui deux espèces de Grâces : « Je reconnois avec le même Saint que le Juste a toujours le pouvoir d'observer les Commandements de Dieu, qui lui est donné par la première sorte de Grâce, mais qu'il n'a pas toujours cette seconde sorte de Grâce qui est le secours qui meut l'âme, et sans lequel néanmoins ce Saint enseigne que l'homme, quelque juste qu'il soit, ne sauroit faire le bien. » C'est ainsi que dans cette lettre Arnauld en passait par l'opinion tant moquée de Pascal, par la doctrine de cette Grâce *qui est suffisante sans l'être*. Il y proteste de nouveau qu'*il condamne les cinq Propositions, en quelque livre qu'elles se trouvent sans exception, ce qui enferme celui de Jansénius*. Enfin cette fière intelligence d'Arnauld s'incline autant qu'elle le peut et en pure perte ; cela fait souffrir (1).

C'était une condamnation, une flétrissure qu'on voulait. Il fut condamné le 14 janvier, sur la question de fait, à la pluralité de cent vingt-quatre contre soixante et onze; quinze voix restèrent neutres. Il y eut bien quelque doute sur l'exactitude parfaite du chiffre : ce fut le Syndic qui compta. Le docteur Rousse réclamait l'appel nominal (*vocentur propriis nominibus*) ; mais le Chancelier passa outre. Restait à entamer la question de droit. Il paraît que, vers ce second temps, les Thomistes de l'Assemblée, de qui pouvait dépendre la majorité selon le côté où ils pencheraient, furent un moment en

(1) Il y a plus, cela fait saigner. Les cris de cette vérité aux abois, et devenue si modeste, sont déchirants. « Faut-il donc, s'écrie-t-il dans ces contrariétés apparentes, si fort enchaîner la vérité à l'extérieur des syllabes : *apicibus verborum ligandam non esse Veritatem !* » Et quand il voit que tout est inutile et que les satisfactions ne sont pas reçues, il se contente de répondre ces belles paroles : « Il est quelque chose en moi où la fureur de la persécution ne peut atteindre, c'est l'amour pour mon Dieu qu'ils ne sauroient arracher de mon cœur : *Non auferent Deum meum de corde meo !* »

balance et assez disposés pour Arnauld. On a copié d'un billet qui circula : « Si M. Arnauld veut embrasser la doctrine des Thomistes, nous l'embrasserons lui-même avec plaisir (1) ;.... » et on lui offrait de reconnaître dans le Juste cette sorte de Grâce actuelle, intérieure et *suffisante*, qui n'est pourtant pas la Grâce *efficace*. Il venait précisément d'essayer de l'admettre dans sa lettre à l'évêque de Saint-Brieuc. Arnauld ne pardonna pas aux Thomistes sa propre faiblesse, et de leur avoir un moment cédé : Pascal fut chargé de la vengeance.

La délibération sur la question de droit commença dans la séance du 18 janvier, et se continua, sans désemparer, jusqu'au 29. Il avait été réglé préalablement, le 17, que, pour abréger, le temps d'opiner de chaque docteur ne passerait point la demi-heure. Les docteurs amis d'Arnauld étouffaient à l'étroit dans ce court espace, et voulaient allonger; le gigantesque Saint-Amour n'y pouvait tenir. Mais le *sable* faisait loi, et le Chancelier, qui avait cru pouvoir s'absenter, reparut tout exprès pour y avoir l'œil. — « Je vous retire la parole, Monsieur; vous n'avez plus la parole, criait le Syndic : *Domine mi, impono tibi silentium.* » Et tous les docteurs de la majorité, surtout M Morel, le plus fort en poumons, de crier à tue-tête : *La clôture ! la clôture!* (*Conclude, Concludatur !*) Un jour, M. Bourgeois (2) resta deux heures à tâcher de s'expliquer, sans pouvoir obtenir un quart d'heure de silence (*denegatum est mihi quadrans*). Jeu, clameur et tricherie parlementaire, il n'est rien de bien nouveau. A un certain moment, soixante docteurs en masse, dont une moitié en protestant pardevant notaires, se retirèrent de l'Assemblée. Le côté *gauche* resta vide. La suite fut pur coup d'État.

(1) *Histoire des Cinq Propositions*, par l'abbé Dumas, t. 1, p. 145.

(2) Le Dr Bourgeois, le même qui avait été autrefois à Rome pour Arnauld dans l'affaire de *la Fréquente Communion.*

Cependant la première Lettre à un Provincial, publiée le 23 janvier 1656, nous dispense de continuer le récit en notre nom. C'est Pascal qui prend la parole et qui achève.

. . . . . .

En effet, Pascal se trouvant à Port-Royal des Champs avec Arnauld, Nicole déjà actif, mais encore obscur, et les autres amis desquels était M. Vitart à la suite de M. de Luines, on s'entrenait avec tristesse et indignation du coup qui se portait, et qui ne semblait plus pouvoir être paré. Les écrits apologétiques de M. Arnauld dans la forme géométrique ou non, en latin, adressés à la Sorbonne n'atteignaient en rien le public, lequel, voyant tant d'appareil de l'autorité ecclésiastique et séculière, ne pouvait s'imaginer qu'il ne s'agissait pas en cette circonstance des plus grands fondements de la foi. On disait donc à M. Arnauld, et M. Vitart le premier : « Adressez-vous au public, il est temps, détrompez-le; c'est devant lui qu'il faut plaider; vos amis du dehors le désirent. Vous laisserez-vous condamner comme un enfant? » Nous entendons d'ici la conversation, et M. Vitart insistait : « M. Perrault, le frère du docteur, que je voyais hier, me le disait encore... » Arnauld donc, se rendant aux instances, composa quelque projet d'écrit en ce sens, dont il fit lui-même, deux ou trois jours après, la lecture. Mais il était harassé de tout ce long combat, et sa main pesait deux fois plus de fatigue : l'écrit français s'en ressentait. Ces Messieurs, tout bien disposés qu'ils étaient, n'y donnant aucun applaudissement, Arnauld comprit leur silence, et, n'étant point jaloux de louanges, il leur dit : « Je vois bien que vous ne trouvez pas cet écrit bon pour son effet, et je crois que vous avez raison. » Et, se retournant tout d'un coup vers Pascal : « Mais vous qui êtes jeune (qui êtes un curieux, un bel-esprit), vous devriez faire quelque chose. »

Ce qu'il fallait uniquement, c'était de répandre dans le public une espèce de factum net et court, où l'on fît voir que dans ces disputes il ne s'agissait de rien d'important et de sérieux, mais seulement d'une question de mots et d'une pure chicane. Pascal, qui n'avait encore presque rien écrit que sur les sciences, et qui ne connaissait pas combien il était capable de réussir dans ces sortes d'ouvrages destinés à tous, répondit à M. Arnauld qu'il concevait, à la vérité, comment on pourrait faire ce factum, mais que tout ce qu'il pouvait promettre était d'en ébaucher un projet; que ce serait à d'autres de le polir et de le mettre en état de paraître. Dès le lendemain, il avait la plume à l'œuvre, et ce qu'il ne comptait que pour ébauche devint aussi tôt la première Lettre, telle que nous la lisons.

« Car il avoit, nous dit ingénument madame Périer, une éloquence naturelle qui lui donnoit une facilité merveilleuse à dire ce qu'il vouloit; mais il avoit ajouté à cela des règles dont on ne s'étoit pas encore avisé, dont il se servoit si avantageusement qu'il étoit maître de son style; en sorte que non-seulement il disoit tout ce qu'il vouloit, mais il le disoit en la manière qu'il vouloit, et son discours faisoit l'effet qu'il s'étoit proposé. »

Ces règles qui sont réelles ici et fondées, je le crois, et que Pascal apportait à son éloquence naturelle, il les trouva du premier coup et les pratiqua dès la seconde ligne avec entière certitude.

Aussi, dès que Pascal, sa Lettre faite, la vint lire à ces Messieurs assemblés, il n'y eut qu'une voix : « Cela est excellent, cela sera goûté; il faut le faire imprimer. » Ces bons solitaires ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête.

Parmi les dix-huit Lettres Provinciale, il n'y en a que cinq qui se rapportent à la question de Sorbonne et du Jansénisme proprement dit : les trois pre-

mières (1), la dix-septième et la dix-huitième. Les treize autres, depuis la quatrième qui fait transition, tournent contre la morale des Jésuites, et, au lieu de se tenir à la défensive, elles attaquent l'ennemi au cœur, jusque dans son camp.

Pascal ne fut pas soupçonné d'abord. Les premières Lettres étaient tout à fait anonymes ; le pseudonyme de *Louis de Montalte* ne vint que plus tard. On cherchait, dans le premier moment, quelque nom célèbre pour y rattacher ce style tout à fait nouveau. On faisait mille suppositions; on alla jusqu'à nommer (bon Dieu!) le vieux Gomberville (2). Il s'en défendit, le bonhomme, par une lettre écrite au Père Castillon, recteur du Collège des Jésuites, et de ses amis. On nomma aussi, à un moment, M. Le Roi, abbé de Haute-Fontaine; dans une lettre au Père Esprit de l'Oratoire (9 février), il s'en excusa, assurant « qu'il n'en étoit rien, qu'on lui faisoit trop d'honneur, qu'il la trouvoit si belle et si à propos (la seconde), qu'il eût souhaité volontiers l'avoir faite; qu'elle ne cédoit en rien à la première, que ce seroit une agréable gazette toutes les semaines; qu'il voudroit bien que l'on fît la réponse du Provincial à l'ami; que, s'il avoit une imprimerie, il le feroit volontiers répondre. »

Pascal jouissait de son incognito; il harcelait les ennemis coup sur coup de ce mystère. Sa troisième Lettre, du 9 février, est ainsi souscrite : « Votre très-humble

(1) C'est à celles-ci que Paul-Louis Courier pensait, quand il a dit (Préface de ses *Fragments d'une traduction nouvelle d'Hérodote*) : « ... La Fontaine, chez nous, empruntant les expressions de Marot, de Rabelais, fait ce qu'ont fait les anciens Grecs, et aussi est plus Grec cent fois que ceux qui traduisent du grec. De même Pascal, soit dit en passant, dans ses deux ou trois premières Lettres, a plus de Platon, quant au style, qu'aucun traducteur de Platon. »

(2) Il n'avait guère que cinquante-six ans, étant né avec le siècle ; mais il avait donné depuis longtemps sa mesure.

et très-obéissant serviteur, E. A. A. B. P. A. F. D. E. P. » C'était une manière d'énigme et de défi; en voici la clef : « Votre... serviteur *et ancien ami Blaise Pascal, Auvergnat, fils d'Étienne Pascal.* » On entend, ce me semble, nos amis jansénistes réunis tous à la sourdine chez l'abbé de Pontchâteau, dont le logis était le lieu de rendez-vous; ils rient, portes closes, des fausses conjectures des adversaires, et de leur rage à ne pouvoir deviner. Pascal lançant les flèches des *Provinciales* sans être vu, c'est Nisus dardant ses javelots qui tuent les Rutules près d'Euryale. Mais ici Euryale, c'est-à-dire Arnauld, est sauf, et Nisus échappa. On est en plein succès de stratagème.

> Sævit atrox Volscens, nec teli conspicit usquam
> Auctorem, nec quo se ardens immittere possit.

La seconde Lettre, datée du 29 janvier, ne parut que le 5 février. Elle ne prenait pas encore de front les Jésuites, et n'atteignait derechef que les Jacobins thomistes, le parti de la défection. Cette Lettre et les deux suivantes furent écrites avec la même promptitude que la première; Pascal avait trouvé sa veine, et il la suivait. Il se donne plus de champ déjà dans cette seconde, et tout n'y est pas de légèreté et d'enjouement comme dans l'autre; le sérieux commence, et assez ardemment. Il s'agit toujours de cette lâcheté des *faibles qui sont pire que les méchants,* disait Saint-Cyran, de ce rôle de Ponce-Pilate qu'avaient joué les Thomistes dans l'affaire, professant de bouche la *Grâce suffisante,* et la rétractant, la niant tout bas. En regard de la satisfaction de ce bon Jacobin qui s'écrie : « Et je l'ai bien dit ce matin en Sorbonne; j'y ai parlé toute ma demi-heure, et sans le *sable* j'eusse bien fait changer ce malheureux proverbe, qui court déjà dans Paris : « *Il opine du bonnet comme un moine en Sorbonne;* » en

regard de cette béate jubilation du bonhomme, il y a, dans la bouche de l'ami janséniste, l'éloquente et vive Parabole de l'Église comparée à un homme en voyage, qui est attaqué et blessé par les voleurs : trois médecins surviennent, dont deux menteurs qui se coalisent pour chasser le bon. Il faut relire cet endroit, qui présage les éloquentes péroraisons de la dixième Lettre, de la quatorzième, et l'apostrophe de la seizième, toutes parties où le railleur s'efface, où reparaît le Chrétien sérieux.

En même temps, par cette distinction qu'il fait de lui et de l'ami janséniste, Pascal se donne le moyen de rester léger et badin quand il veut, tout en devenant éloquent par la voix de son second, et de façon indirecte, en avertissant de la chose éloquente, ce qui n'est jamais inutile près du public (1). Tout ce qu'il met dans la bouche de cet ami *plus sérieux que lui* pourrait être signé Saint-Cyran. Mais il ne s'abandonne pourtant pas au delà des bornes, et, quand cet ami s'échauffe un peu trop, il tourne court et lève la séance, laissant le trait enfoncé à point, et assaisonné, au bout, du sel habituel.

Entre la seconde et la troisième *Provinciale*, et en tête de celle-ci, se trouve une petite lettre, qui est censée une Réponse du Provincial adressée à son ami : l'auteur s'y loue lui-même indirectement, d'un air tout à fait dégagé, qui sied et qu'on croit : « Elles (vos Lettres) ne sont pas seulement estimées des théologiens, elles sont encore agréables aux gens du monde et intelligibles aux femmes mêmes. » Et encore, dans cette Réponse supposée reçue de province, il entre deux autres billets, de plus en plus flatteurs, cités et insérés; ainsi l'éloge, revenant comme de *troisième* main,

(1) Un moraliste fin l'a remarqué : citer quelquefois un mot de soi comme d'un autre, cela le fait plus valoir et réussit mieux.

semble moins direct, plus permis sous la plume de l'auteur, et n'en va pas moins son train dans l'esprit du lecteur : « Elle (la Lettre) est *tout à fait ingénieuse et tout à fait bien écrite. Elle narre sans narrer ;* elle éclaircit les affaires du monde les plus embrouillées ; *elle raille finement :* elle instruit... ; *elle redouble le plaisir ;* elle est encore une excellente apologie, et, si si l'on veut, *une délicate et innocente censure...*, et il y a enfin *tant d'art, tant d'esprit et tant de jugement* (1) ! Pascal savait l'homme, il savait quand et en quelle mesure on peut oser avec lui, il savait qu'il y a une certaine manière de se louer à la face des autres, qui, loin de les choquer, les guide. On peut aller presque droit à la rencontre de ce vent de l'amour propre, en sachant, moyennant certains biais, en enfler adroitement ses voiles. « L'homme est ainsi fait, nous dit-il dans une *pensée*, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit. » Il y a une certaine manière de lui dire ce qu'on est soi-même, et ce qu'on vaut, qui lui en dessine et lui en achève l'idée. Pascal pratique tout cela à merveille ; Montaigne et son art ont passé par là.

(1) L'abbé Prévost et Walter Scott faisaient des articles sur eux-mêmes dans les journaux ; c'était impartial et flatteur comme le jugement du public. Ainsi déjà Pascal. Les *petites Lettres*, après tout, ne furent qu'un journal, une espèce de *gazette* (comme disait l'abbé Le Roi), qui parut pendant un an, une ou deux fois par mois. — Ceci est dit dans la supposition que les billets insérés et cités ne sont qu'une feinte et un jeu de l'auteur. Il se peut cependant que ces billets aient été réellement écrits ; surtout ce billet adressé à une dame par une personne qu'on s'abstient de désigner d'aucune sorte, et de laquelle on dit seulement : « Vous voudriez bien savoir qui est la personne qui en écrit de la sorte : mais contentez-vous de l'honorer sans la connoître, et quand vous la connoîtrez, vous l'honorerez bien davantage. » Si j'en rois un indice qui est dans la petite lettre de Racine contre Port-Royal, il s'agirait là de Mlle de Scudéry, à qui l'on payait ainsi à l'avance les éloges qu'on lui devra pour la page de la *Clélie* sur le saint Désert.

Dans cette même petite Réponse dite de province, Pascal, supposant un billet cité d'un de ces Messieurs de l'Académie, en qualifie l'auteur *un des plus illustres entre ces hommes tous illustres*. Voilà la plaisanterie, une fois trouvée, contre l'Académie et les Quarante, et qui va être éternelle. Il est vrai que Pascal la place dans la bouche d'un Provincial qui est censé tout admirer de Paris : son trait de légère satire devient en même temps un trait de costume et de caractère. Dans cette lettre supposée de l'académicien, qu'il transcrit, autre raillerie finement sensible : « Je voudrois que la Sorbonne, qui doit tant à la mémoire de feu monsieur le Cardinal, voulût reconnoître la juridiction de son Académie françoise ; l'auteur de la Lettre seroit content ; car, en qualité d'Académicien, *je condamnerois d'autorité, je bannirois, je proscrirois, peu s'en faut que je ne die, j'exterminerois* de tout mon pouvoir ce pouvoir prochain qui fait tant de bruit pour rien... » C'est à croire que Pascal a voulu faire un petit pastiche de Balzac, avant Boileau.

Et quand il fait parler l'académicien, Pascal, notons-le encore, simule un style un peu plus ancien, plus suranné que le sien propre, lequel ne l'est pas du tout : *Peu s'en faut que je ne* DIE, *j'en suis* MARRI. Ainsi, en un temps où l'Académie réglait véritablement et fixait le langage, Pascal (ce m'est évident) la trouve déjà un peu surannée et arriérée, nonobstant Vaugelas. Il la devance ; il use, pour mieux réussir dans le monde, du langage du monde même, du dernier langage (1).

(1) Dans les premières éditions des *Provinciales*, je rencontre quelques mots comme *atroces, détestables, horriblement, vertement*, qui ont été remplacés et atténués dans les suivantes par des mots moins crus : *fortement réfuté*, pour *vertement*, par exemple. Ce fut une concession aux délicatesses et à la petite bouche du monde. Il y a encore dans les premières éditions : *il faut que je vous die, je vas vous dire, il s'y agit avoir accoutumé*. On a laissé des *violements de charité* (onzième lettre).

Il n'a qu'à se souvenir pour cela de sa manière de causer et d'entendre causer en ces années 1651-1654, où il était si répandu, où il voyait tout ce qu'il y avait de mieux et de plus jeune en façon et en usage; de ces années où MM. de La Rochefoucauld et de Retz avaient tout à l'heure quarante ans, et où il en avait trente (1).

La troisième Lettre Provinciale, datée du 9 février, commença à paraître le 12, avec un éclat et un applaudissement supérieur à ce qu'on avait vu des deux premières. « Ce succès, dit M. de Saint Gilles, choqua de plus en plus les adversaires, qui faisoient mettre des *mouchards* (c'est son expression) à toutes les imprimeries : ce qui augmenta beaucoup les frais de l'impression. »

Cette Lettre porte tout entière sur la condamnation définitive d'Arnauld, qu'on avait achevé de voter le 29 janvier (2). C'est un bulletin ironique et léger de la conclusion. Un passage au début nous prouverait, si nous l'ignorions, combien le Jansénisme que les gens du monde ne connaissent guère que d'après Pascal et ne commencent qu'à lui, était déjà vieux pour lui (3) : « Ressouvenez-vous, je vous en prie, des étranges impressions qu'on nous donne *depuis si longtemps* des Jansénistes. Rappelez dans votre mémoire les cabales, les factions, les erreurs, les schismes, les attentats

(1) Cependant si le billet à une dame est de Mlle de Scudéry, le billet de l'académicien pourrait bien être de quelque Gomberville, ou tout simplement de l'illustre Chapelain ; le style est assez lourd et assez empesé pour cela. La malice de Pascal consisterait alors à s'en être servi et à en avoir fait montre, prenant pour soi l'éloge et laissant les gens de goût apercevoir d'eux-mêmes la différence des styles qui sautait aux yeux.

(2) Il se tint encore une séance le 31, pour quelque formalité d'ensemble. Il avait suffi en tout de cinq séances depuis la retraite des amis d'Arnauld.

(3) On appelle volontiers le jansénisme du nom de Pascal, comme la peinture du nom d'Apelles : c'est le grand éclat, et le commencement de la fin.

qu'on leur reproche *depuis si longtemps*, de quelle sorte on les a décriés dans les chaires et dans les livres, et combien ce torrent, *qui a eu tant de violence et de durée*, étoit grossi dans ces dernières années... » — Toutes les plaisanteries futures sur les censures de la Sorbonne sont recélées dans ce seul mot : « Ils ont jugé plus à propos et plus facile de censurer que de répartir, parce qu'il leur est bien plus aisé de trouver des Moines que des raisons. » Voilà du coup la Sorbonne décriée sans retour. Quand elle se mêlera d'atteindre, au dix-huitième siècle, des livres illustres, Buffon ou Jean-Jacques, on ne le prendra pas avec elle sur le même ton. A partir de Pascal, être docteur de Sorbonne est devenu, pour le monde et aux yeux des profanes, un désagrément, un ridicule, comme d'être chanoine, par exemple, depuis *le Lutrin*. Le docte bonnet ne s'est pas plus relevé de cet affront des *Provinciales*, que la *calotte* de Chapelain de la parodie de Boileau. Arnauld fut le dernier dont on put dire que la *beauté* du doctorat l'avait déçu.

. . . . . .

De la quatrième jusqu'à la fin de la dixième, les *Provinciales* ne sont qu'une suite variée d'un seul et même développement; ce sont des conversations avec le bon Père Casuiste sur la morale, la doctrine de probabilité, la direction d'intention, les accommodements, l'inutilité de l'amour de Dieu, les facilités de la confession, et le dessein politique de tout cela. A partir de la onzième, l'auteur répond à des attaques, à de prétendues réfutations, à des calomnies; il laisse l'offensive ingénieuse et détournée pour la défensive, mais pour une défensive ouverte et à toutes bordées qui doit peut réjouir les attaquants. Le Provincial à qui il adressait ses Lettres a disparu ; plus de détour, c'est aux Révérends Pères eux-mêmes qu'il parle, c'est à leur face qu'il fait éclater la vérité.

Jusqu'à la dixième, il pratique l'art du dialogue ironique comme Platon l'a pu faire; de la onzième à la seizième, il rappelle plus d'une fois ces *Verrines*, ces *Catilinaires*, ces *Philippiques* des grands orateurs de l'Antiquité, et la vigueur surtout de Démosthène. Ce sont toutes les sortes d'éloquence, comme dit Voltaire.

On a eu précédemment, dans l'Entretien de Pascal et de M. de Saci (1), un dialogue naturel, réel, qui, entre ces deux hommes causant d'Épictète et de Montaigne, le long des hauteurs déjà dépouillées de Port-Royal des Champs, sous quelque ciel de fin d'automne (un ciel chrétien et à demi voilé), nous a semblé égaler, sinon par la bordure, certainement pour le fond, les plus beaux échantillons des Anciens. A ce dialogue *naturel* succède ici le dialogue d'*art;* il n'est pas supérieur au premier, mais il en est digne. L'enjouement s'y mêle davantage et y dessine le principal rôle.

Ce bon Père Casuiste, qui révèle si volontiers les secrets du métier, car il aime, dit-il, les gens curieux; si accueillant, si caressant, qui ne se tient pas dès qu'on l'écoute, tant c'est pour lui un art chéri dont il est plein que cette moelle du Casuisme comme pour d'autres les coquillages ou les papillons, comme pour le Diphile de La Bruyère les oiseaux; qui sait produire si à point le Père Bauny *que voici, et de la cinquième édition encore;* qui vous fait prendre dans sa bibliothèque le livre du Père Annat contre M. Arnauld, juste à cette *page* 34, *où il y a une oreille;* qui, tout fier de trouver dans son Père Bauny le Philosophe cité tant bien que mal en latin, vous *serre* malicieusement *les doigts*, et vous dit, avec un œil qui rit de plaisir et d'innocente vanité : *Vous savez bien que c'est Aristote;* ce bonhomme (2) qui

(1) [Sainte-Beuve renvoie ici au t. II, p. 393, de *Port-Royal.*]

(2) Je me permets de ne faire qu'un du bon Jésuite de la quatrième lettre et du Casuiste de la cinquième et des suivantes; ils ont un caractère très approchant, et je ne vois pas pourquoi

nous expose sur chaque point *la grande méthode dans tout son lustre*, et nous donne la recette bénigne selon laquelle il faut, pour chaque opinion, que *le temps la nûrisse peu à peu ;* qui, si vous le piquez au jeu, ne sait rien d'impossible à ses Docteurs, et vous dit, pour peu que vous ayez l'air de douter de vos cas difficiles, absolument comme on dirait d'une charade : *Proposez-les pour voir ;* cet excellent personnage, toujours bouche ouverte à l'hameçon, et si habile à nous faire dévider l'écheveau, mériterait un nom qui le distinguât entre tous, et qui le fixât dans la mémoire à côté de Patelin, de Macette, de Tartufe, d'Onuphre, sans pourtant le rendre aussi odieux ; car il y va, le pauvre homme! dans la pleine innocence de son cœur.

Je proposerais bien de l'appeler *Alain*, puisqu'à n'en pas douter c'est lui, dans la personne d'Alain, dont Boileau s'est souvenu, quand il a dit au chant IV du *Lutrin*, de ce *Lutrin* qui n'achève pas mal toute cette parodie de la Sorbonne entamée par les *Provinciales :*

> Alain tousse et se lève ; Alain, ce savant homme,
> Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme,
> Qui possède Abély, qui sait tout Raconis,
> Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis :
> . . . . . .
> « Consultons sur ce point quelque auteur signalé,
> Voyons si des Lutrins Bauny n'a point parlé (1)... »

Mais cet Alain, s'il a été autrefois notre bonhomme de Père, n'est plus pourtant le même dans Boileau ; il a changé ; il a pris de l'embonpoint, de l'importance ; il tousse, il se rengorge. Non, notre bon Père de chez Pascal n'est pas encore Alain, et il faut le laisser sans nom ; il a bien su vivre sans cela.

Pascal les a distingués. Au reste, à moins d'y regarder tout exprès, on ne s'aperçoit pas qu'ils sont deux.

(1) Bauny, Raconis, Abély, tous les ennemis de Port-Royal y passent.

Si Pascal n'aimait ni n'estimait la poésie proprement dite, il n'était pas sans quelque part du génie dramatique ; il avait donc, à un certain degré, la poésie, c'est-à-dire la création par le côté où la physionomie humaine intervient et sert de figure. Il nous offre ce genre d'expression dans un jeu sobre, avec une réalité vive et naïve, non pas la forme dramatique tout à fait détachée, ni en groupe, mais suivant une sorte de bas-relief modéré ; moins complètement que Platon en ses Dialogues socratiques ou La Fontaine en ses Fables, plus librement que La Bruyère dans Onuphre, comme Montesquieu dans Usbek et ses Persans (1); voilà la famille de génies semi-dramatiques à laquelle se rattache Pascal par le coin de son art. Lui qui a si dédaigneusement parlé de la poésie pure, il faut se rappeler comme il se trahit en parlant de la Comédie avec une impression de tendresse :

« Tous les grands divertissements sont dangereux, dit-il, pour la vie chrétienne; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la Comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour, principalement lorsqu'on le représente fort chaste et

(1) L'opinion de Montesquieu sur la poésie, sur celle qu'il réprouve et celle qu'il excepte, s'accorde remarquablement avec le sentiment de Pascal. Rica étant allé, comme Montalte, dans une maison de moines, en visite la bibliothèque et y trouve un bibliothécaire savant, qui est de plus homme de sens et sincère : « Ce sont ici les poètes, me dit-il (lettre CXXXVII), c'est-à-dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les agréments, comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornements et leurs parures (cela ressemble fort aux *reines de village* de Pascal)... Voici les poètes drolatiques qui, selon moi, sont les poètes par excellence et les maîtres des passions... Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, et qui font de leur art une harmonieuse extravagance. » Citer de tels jugements, ce n'est pas y adhérer, mais c'est rappeler qu'au fond ils rendent la façon de sentir de toute une famille d'esprits fermes et fins.

fort honnête... Ainsi l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints... »

En écrivant cette page tendre, la plus tendre qu'il ait écrite (j'en excepte à peine celles du *Discours de l'Amour*), Pascal se souvenait-il d'avoir vu Chimène ? se reprochait-il, comme saint Augustin, les pleurs qu'il avait versés ? S'il m'est échappé de dire que Corneille n'avait pas eu de prise sur lui, je me rétracte : voici le point où son atteinte secrète se découvre (1). On retrouve chez Pascal une autre observation intime du même genre dans cette pensée, qui semble résumer sa poétique, sa rhétorique insinuante :

Quant un discours naturel peint une passion ou un effet on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle

(1) Cette pensée de Pascal se retrouve identiquement dans le petit volume des *Maximes de* Mme de Sablé, publié aussitôt après la mort de cette dame (1678) ; c'est la LXXXIe et dernière. Est-ce une raison pour la retirer à Pascal, comme le fait M. Cousin (Voir *Mme de Sablé*, 1854, p. 84)? Mme de Sablé avait fait, il est vrai, un *Ecrit* contre la Comédie ; mais cette pensée d'une seule page est-elle la même chose que cet *Ecrit?* Une pensée de Pascal, relative à ce même sujet qu'elle traitait, n'a-t-elle pu se rencontrer parmi les papiers de Mme de Sablé, où on l'aura prise pour une des siennes? Laquelle des deux choses est la plus probable, qu'on ait trouvé dans les papiers de Pascal une pensée de Mme de Sablé, ou dans les papiers de Mme de Sablé (qui était une grande curieuse, comme on sait), une pensée de Pascal? Cette réflexion sur la comédie n'est point dans le manuscrit *autographe* de Pascal, mais elle est dans la *Copie* faite d'après les papiers retouvés dans son cabinet. Enfin, de ce qu'elle n'est point, et ne m'a point paru à moi-même, du ton habituel de Pascal, est-ce une preuve qu'elle n'est pas de lui? — Dans le doute, je m'en tiens encore à la tradition.

on ne savoit pas qu'elle y fût (1), en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir : car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre, et ainsi ce bienfait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer. »

Et combien cela devient plus vrai, et que le lecteur se laisse encore mieux surprendre et *incliner*, quand ce *discours naturel* n'est autre qu'un personnage créé qui parle et agit devant vous avec naïveté et sous lequel se dérobe l'auteur !

Ce n'est pas que les intéressés pourtant n'aient cherché à relever, dans les *Provinciales*, quelques défauts contraires à ce qu'on a appelé *les règles du dialogue*. Le Père Daniel (VIe Entretien) fait remarquer quau commencement de la sixième Lettre Pascal dit, en parlant du récit de sa seconde visite : « Je le ferai (ce récit) plus exactement que l'autre, car j'y portai des tablettes pour marquer les citations des passages, et je fus bien fâché de n'en avoir point apporté dès la première fois. Néanmoins, si vous êtes en peine de quelqu'un de ceux que je vous ai cités dans l'autre Lettre, faites-le-moi savoir ; je vous satisferai facilement. » Cette phrase, qui se trouve dans les premières éditions, a été supprimée depuis ; elle indique, en effet, l'invraisemblance plutôt qu'elle ne la corrige. D'ailleurs, dans la Lettre précédente, où *il n'avait pas de tablettes*, Pascal ne citait pas moins textuellement les passages. Seulement, soit qu'on lui eût fait l'objection dans l'intervalle de la cinquième à la sixième Lettre, soit qu'il sentît le besoin d'une précaution pour arriver à l'indication

(1) En général, je m'astreindrai dans les citations des *Pensées* à l'édition de M. Faugère, la seule exacte et conforme de tout point au manuscrit. Et pourtant, dans certains cas comme celui-ci, j'ai presque regret qu'on n'ait plus le droit de citer l'ancien texte, plus courant et plus net. Pascal, s'il s'était relu lui-même, en vue de l'impression, aurait sans doute dégagé sa phrase dans le sens où le firent les premiers éditeurs.

détaillée des chapitre, page, paragraphe, etc., il glissa cette phrase qui fut, depuis, jugée inutile (1).

Ce ne sont là que des vétilles, on le sent bien, et qui ne tiennent que très peu au véritable art du dialogue. Le dialogue, comme la scène, a ses conditions et ses illusions, auxquelles on se prête, quand la vérité générale est observée et anime le tout. Un *post-scriptum* comme celui de la huitième Lettre vaut, à lui seul, bien des précautions, et, dans sa finesse naïve, acquiert à l'auteur bien des dispenses : « J'ai toujours oublié *à* vous dire qu'il y a des Escobars de différentes impressions. Si vous en achetez, prenez de ceux de Lyon où, à l'entrée, il y a une *Image d'un Agneau qui est sur un livre scellé de sept sceaux....* » Ce malin *post-scriptum*, dans son espèce d'inquiétude, et sous son air de bibliographie circonstanciée, ne couronne-t-il pas toutes les vraisemblances, surtout pour ceux qui n'achèteront jamais Escobar, mais qui sont flattés de savoir qu'ils le pourraient certainement acheter ? Cet *Agneau scellé des sept sceaux*, c'est le petit pois chiche sur le visage, *la gerçure indéfinissable*, pour parler avec Diderot ; ce qui fait dire en face d'un portait dont on n'a jamais vu l'original : « Comme c'est vrai ! comme c'est ressemblant ! »

. . . . . .

Pascal était un grand esprit et un grand cœur, ce que ne sont pas toujours les grands esprits : et tout ce qu'il a fait dans l'ordre de l'esprit et dans l'ordre du cœur, porte un cachet d'invention et d'originalité qui atteste la force, la profondeur, une poursuite ardente et comme acharnée de la vérité. Né en 1623 d'une fa-

(1) Dans le *Catéchisme des Jésuites* d'Étienne Pasquier (1602), qui est également en forme de dialogue, je vois qu'il est aussi question de *tablettes* qu'on prend pour marquer au long tous les passage qu'allègue l'avocat. Pasquier use largement de ce petit moyen et transcrit des pièces entières : on est moins difficile avec lui qu'avec Pascal.

mille pleine d'intelligence et de vertu, élevé librement par un père qui était lui-même un homme supérieur, il avait reçu des dons admirables, un génie spécial pour les calculs et pour les concepts mathématiques, et une sensibilité morale exquise qui le rendait passionné pour le bien et contre le mal, avide de bonheur mais d'un bonheur noble et infini. Ses découvertes de l'enfance sont célèbres ; partout où il portait son regard, il cherchait et il trouvait quelque chose de nouveau ; il lui était plus facile de trouver pour son compte que d'étudier d'après les autres. Sa jeunesse échappa aux légèretés et aux dérèglements qui sont l'ordinaire écueil : sa nature, à lui, était très capable d'orages ; ces orages, il les eut, il les épuisa dans la sphère de la science, et surtout dans l'ordre des sentiments religieux. Son excès de travail intellectuel l'avait de bonne heure rendu sujet à une maladie nerveuse singulière qui développa encore sa sensibilité naturelle si vive.

La rencontre qu'il fit de Messieurs de Port-Royal fournit un aliment à son activité morale, et leur doctrine, qui était quelque chose de neuf et de hardi, devint pour lui un point de départ d'où il s'élança avec son originalité propre pour toute une reconstruction du monde moral et religieux. Chrétien sincère et passionné, il conçut une apologie, une défense de la religion par une méthode et par des raisons que nul n'avait encore trouvées, et qui devait porter la défaite au cœur même de l'incrédule. Agé de trente-cinq ans, il se tourna à cette œuvre avec le feu et la précision qu'il mettait à toute chose ; de nouveaux désordres plus graves, qui survinrent dans sa santé, l'empêchèrent de l'exécuter avec suite, mais il y revenait à chaque instant dans l'intervalle de ses douleurs ; il jetait sur le papier ses idées, ses aperçus, ses éclairs. Mort à trente-neuf ans (1662), il ne put en ordonner l'ensemble, et ses *Pensées sur la Religion* ne parurent que sept ou huit ans

après (1670), par les soins de sa famille et de ses amis.

Qu'était cette première édition des *Pensées,* et que pouvait-elle être ? On le conçoit sans peine, même lorsqu'on n'en aurait pas la preuve d'après les originaux. Cette première édition ne contint pas tout ce qu'il avait laissé ; on n'y donna que les principaux morceaux, et, dans ce qu'on donna, des scrupules de diverse nature, soit de doctrine, soit même de grammaire, firent corriger, adoucir, expliquer certains endroits où la vivacité et l'impatience de l'auteur s'étaient marquées en traits trop brusques ou trop concis, et d'une façon décisive qui, en telle matière, pouvait être compromettante.

Au dix-huitième siècle, Voltaire et Condorcet s'emparèrent de quelques-unes de ces Pensées de Pascal comme, à la guerre, on tâche de profiter de quelques mouvements trop avancés d'un général ennemi audacieux et téméraire. Pascal n'était qu'audacieux et non téméraire; mais, puisque je l'ai comparé à un général, j'ajouterai que c'était un général qui avait été tué dans le moment même de son opération : elle était restée inachevée et en partie à découvert.

De nos jours, en restituant le vrai texte de Pascal, en donnant ses phrases dans toute leur simplicité, dans leur beauté ferme et précise, et aussi dans leur hardiesse de défi et leur familiarité parfois singulière, on est revenu à un point de vue plus juste et nullement hostile. M. Cousin le premier a provoqué ce travail de restitution complète de Pascal en 1843 ; M. Faugère a le mérite de l'avoir exécuté en 1844. Grâce à lui, on a maintenant les *Pensées* de Pascal conformément aux manuscrits mêmes. C'est ce texte qu'un jeune professeur très distingué, M. Havet, vient de publier à son tour, en l'environnant de tous les secours nécessaires, explications, rapprochements commentaires; il a donné une édition savante, et vraiment classique dans le meilleur sens du mot.

. . . . . .

On a une esquisse assez exacte du plan que se proposait Pascal par la conversation de deux ou trois heures, dont les principaux chefs sont rapportés dans la Préface d'Etienne Périer et dans celle de M. La Chaise. C'est cette conversation qu'il s'agit de retrouver et de faire revivre ; et on le peut en quelque sorte, si l'on use bien des pensées nombreuses qui sont encore la parole vibrante de Pascal, si on les classe avec suite et qu'on les ramène dans l'aperçu qu'on a du plan général : on aura alors tout un abrégé lumineux. Et ce n'est pas là une reconstruction conjecturale, c'est une restauration approximative (1).

Il s'agit d'amener un homme, une âme à la religion chrétienne. — Pascal est donc un jour sollicité par ses amis de s'ouvrir sur ce grand dessein qu'il médite, dont il a déjà parlé à plusieurs en particulier, mais sans assez d'ensemble. Ce devait être vers l'année 1658; son dessein était déjà mûr, et à la fois dans cette nouveauté encore qui fait qu'on prend plaisir à se développer, et que la parole pleine de fraîcheur se ressent de la vivacité de la découverte. Quels furent ces amis devant lesquels il s'expliqua? quel fut le lieu de l'entretien? Les trop discrètes Préfaces se sont bien gardées de nous le dire ; mais certainement l'élite de Port Royal se trouvait là, et le lieu du rendez-vous n'était peut-être autre que Port-Royal même de Paris. Les personnes *très considérables* dont il est question comme présentes, ces juges qui sont d'*un esprit à admirer peu de choses,* ne défendent point de supposer que ce pourrait bien être quelqu'un des amis du dehors du monastère (comme madame de Sablé) qui aurait eu la curiosité d'entendre l'éloquent apologiste, et qui

(1) M. Frantin l'a tentée dans son édition, et je profite de son travail, sans m'y asservir.

aurait ménagé l'occasion où on l'obligea d'exposer toute sa pensée (1).

Pascal commence : il dit d'abord ce qu'il pense des preuves auxquelles on recourt ordinairement, des preuves métaphysiques, géométriques, ou de celles qu'on tire de la vue des ouvrages de la nature. Sans les exclure, il ne les croit pas essentielles et efficaces, véritablement adaptées au cœur de l'homme :

« Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ; non-seulement, parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore, parce que cette connoissance sans Jésus-Christ est inutile et stérile. Quand un homme seroit persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles et dépendantes d'une première Vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle *Dieu*, je ne le trouverois pas beaucoup avancé pour son salut. »

(1) En nommant Mme de Sablé à l'occasion des *Pensées* et en proposant ma conjecture, je suis loin pourtant de donner dans une idée que M. Cousin a eue depuis et qui va bien au delà de la mienne. Ce vif et brillant esprit, mais qui tire à lui les choses et qui exagère volontiers ce qu'il traite, a prétendu que, sans le salon de Mme de Sablé et sans la mode des *Maximes* qui y régnait, on n'aurait pas eu le livre des *Pensées* de Pascal (voir *Mme de Sablé*, 1854, p. 93). C'est bien le même homme qui a prétendu qu'on n'aurait point les *Caractères* de La Bruyère sans le Recueil de quelques portraits de société qu'on a de la grande Mademoiselle et de son monde, comme si ces portraits sans importance dans le public, et nés eux-mêmes d'une mode générale, avaient eu l'influence de créer un genre. Pascal a-t-il jamais joué, un jour ou l'autre, à ce jeu de *Maximes* qui occupa dans un temps le salon de Mme de Sablé? c'est une question oiseuse et à laquelle on n'a pas de réponse. Ce qui est certain, c'est que ses *Pensées* sur la religion et sur les miracles proviennent d'une source et d'une inspiration qui n'a aucun rapport avec les curiosités de ce monde-là. Mais rien n'empêche qu'il n'ait pu, un jour, céder aux instances qui lui furent faites et exposer son plan d'ouvrage dans ce salon, devant quelques auditeurs d'élite.

Il dit de ces preuves métaphysiques que tout le monde n'en est pas frappé, et qu'à ceux même qui le sont (ce qui est le très petit nombre), elles ne servent que pendant l'instant de la démonstration ; car, une heure après, ils ne savent qu'en croire, et ils craignent de s'être trompés, tellement que c'est à recommencer toujours.

Il montre que les preuves qui entrent le mieux dans l'esprit et dans le cœur des hommes, et qui déterminent leur action, sont surtout morales et historiques, et tiennent à de certains sentiments naturels ou à l'expérience journalière ; que c'est par cette voie que sont acquises les notions qui sont reconnues de tous pour les plus indubitables : par exemple, qu'il y a une ville qu'on appelle Rome, que Mahomet a existé, qu'il y a eu un incendie de Londres, etc. ; que ce serait être fou que d'en douter, et de ne pas exposer sa vie là-dessus, pour peu qu'il y eût à gagner ; que, dans le train ordinaire des choses, on ne va jamais plus sûrement que quand on se confie à ces voies communes de certitude. C'est donc à de simples preuves de ce genre, toutes morales et historiques, non moins convaincantes que les autres, et plus accessibles, plus pénétrantes, plus aisément présentes et actuelles, qu'il prétend fonder tout son raisonnement.

Tel est le sens des *prolégomènes* de Pascal. Il ne s'y montre pas moins éloigné de cette voie de démonstration logique et géométrique à outrance dont Arnauld était si épris, que de ce rationalisme absolu que venait d'instituer Descartes. Ce dernier point est surtout à relever.

Descartes se place dans le doute méthodique, il se dépouille par abstraction de toutes ses connaissances, habitudes et croyances ; il réduit sa pensée à elle seule, et il veut tirer d'elle, et rien que d'elle, tout ce qu'elle peut lui donner.

Toute la méthode et l'entreprise de Pascal est comme une protestation contre ce rationalisme essentiellement indépendant et spéculatif. En général, il parle très peu de Descartes ; mais il y pensait beaucoup (1). Il disait de lui, comme on sait : « Je ne puis pardonner à Descartes : il auroit bien voulu, dans toute sa philosophie, se passer de Dieu, mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » Ce qu'il disait là de la physique de Descartes, il le devait dire également, avec quelque modification dans les termes, pour sa métaphysique ; il ne devait pas pouvoir lui *pardonner* cette raison, ainsi souverainement posée dans un isolement, dans un dépouillement d'ailleurs impossible (2) ; il semblait prévoir ce qui allait sortir de

(1) « .... Descartes *que vous estimez tant*, » écrivait le chevalier de Méré à Pascal, dans une lettre antérieure à la conversion de celui-ci.

(2) Dans ce grand et ingénieux *Discours de la Méthode*, qui commence si bien, mais qui, en fait de pure métaphysique, aboutira si peu et si diversement, au moment où il se constitue sur tous les points en état de doute, et où il réserve seulement (en attendant la reconstruction) quelques règles de morale provisoire, Descartes ajoute : « Après m'être ainsi assuré de ces maximes (provisoires et empiriques), et les avoir mises à part avec les vérités de la Foi qui ont to uj ours été les premières en macréance je jugeai que, pour le reste de mes opinions, je pouvois librement entreprendre de m'en défaire. » Il y a dans l'ensemble du discours de Descartes un tel accent de véracité et de candeur, qu'il coûterait de voir ici une simple précaution oratoire ; mais qu'est-ce pourtant que la Foi, ainsi posée à part de tout, et reléguée comme les Dieux d'Épicure dans je ne sais quels *intermondes* de la pensée, tandis qu'on remet *tout le reste* en question? Si la candeur est entière, comme j'aime à le croire, il y a là une inconséquence d'autant moins philosophique. Chez Bayle ou chez Montaigne, on sait du moins ce que cela veut dire.

Autre remarque plus générale : Descartes a tué la philosophie de *l'école*, mais il a établi la philosophie du *cabinet*, non celle de la *vie*, quoique Descartes eût beaucoup couru le monde et connu la vie. L'homme qu'il décrit est l'homme du cabinet, celui qu'on

là, et, dès la première génération, ces deux jumeaux de couleur si différente, et qui se tiennent pourtant, Malebranche et Spinosa. Pour lui, il ne se crée pas un homme d'esprit : un homme métaphysique et abstrait ; il veut s'en tenir à l'homme réel, à ce que lui-même était et à ce que nous sommes : c'est avec cet homme vivant, et selon les règles d'un sens commun élevé, surtout d'après les impressions d'un sens moral très vif, qu'il va s'appliquer à raisonner.

Pascal ne scinde pas l'homme ; il ne met pas la raison à part, la sensibilité d'un autre côté, la volonté encore d'un autre ; il ne travaille pas à faire opérer uniquement telle ou telle de ces facultés. Il s'adresse à la raison, mais sans préjudice du reste : « Le cœur, sait-il bien, a ses raisons, que la raison ne connoît point : on le sent en mille choses ;... c'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur. » Et encore : « Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principes et

tr uve et qu'on se forme (*fingere*) en réfléchissant durant tout un hiver *enfermé dans un poêle*, et qu'aussi les modernes Néocartésiens ont cru retrouver plus ou moins du fond de leur fauteuil psychologique. Dans l'étude de l'anatomie, quand on en est aux fibres déliées du cerveau, il faut bien prendre garde de créer avec l'instrument de dissection l'apparence de l'organe, qu'on donne ensuite comme réelle et comme trouvée. Ainsi, dans l'anatomie psychologique, on crée souvent avec la pointe de l'esprit la division qu'on s'imagine au même moment observer. « L'esprit humain, a-t-on dit, a la merveilleuse faculté de tourner sa lunette partout où il lui plaît, et de s'y créer des mondes. » Mais que cela est plus facile quand la lunette se tourne uniquement en dedans ! Qu'arrive-t-il tout d'abord au grand Descartes, qui s'est tant armé de précautions? Dès le second ou le troisième pas intérieur qu'il prétend faire, il met en avant, comme évidentes pour lui, des choses que les trois quarts des gens de bon sens se sentent le droit de contester. Tout ceci n'est point pour insinuer que Pascal a plus raison que Descartes, mais pour maintenir et balancer (seul rôle qui me convienne) les faces diverses et changeantes de l'incompréhensible Vérité.

démonstrations. Le cœur en a un autre.... Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit ; car ils vouloient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours. » Ainsi tout le propos de Pascal est dirigé à la *fin*, à la conclusion pratique et vivante. Il parle à la raison, sachant bien que c'est à un autre que l'homme de toucher le cœur ; mais il tâche d'ouvrir et de tourner cette raison de l'homme, de telle sorte que le rayon d'en haut qui doit venir au cœur n'ait plus qu'à passer par cette ouverture bien ménagée : ouverture dont le divin rayon, sans doute, n'a pas besoin s'il veut être invincible, dont pourtant il se sert volontiers s'il la trouve et que souvent il attend. — « Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés ; mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut. — Qu'il y a loin de la connoissance de Dieu à l'aimer ! »

La méthode qu'il emploie dans ses *Pensées* pour combattre l'incrédule, et surtout pour exciter l'indifférent, pour lui mettre au cœur le désir, est pleine d'originalité et d'imprévu. On sait comment il débute. Il prend l'homme au milieu de la nature, au sein de l'infini ; le considérant tour à tour par rapport à l'immensité du ciel et par rapport à l'atome, il le montre alternativement grand et petit, suspendu entre deux infinis, entre deux abîmes. La langue française n'a pas de plus belles pages que les lignes simples et sévères de cet incomparable tableau. Poursuivant l'homme au dedans comme il l'a fait au dehors, Pascal s'attache à démontrer dans l'esprit même deux autres abîmes, d'une part une élévation vers Dieu, vers le beau moral, un mouvement

de retour vers une illustre origine, et d'autre part un abaissement vers le mal et une sorte d'attraction criminelle du côté du vice. C'est là, sans doute, l'idée chrétienne de la corruption originelle et de la Chute; mais à la manière dont Pascal s'en empare, il la fait sienne en quelque sorte, tant il la pousse à bout et la mène loin : il fait de l'homme tout d'abord un monstre, une chimère, quelque chose d'incompréhensible. Il fait le nœud et le noue d'une manière insoluble, afin que plus tard il n'y ait qu'un Dieu tombant comme un glaive, qui puisse le trancher.

Je me suis donné, pour varier cette lecture de Pascal, la satisfaction de relire tout à côté quelques pages de Bossuet et de Fénelon. J'ai pris Fénelon dans le Traité *de l'Existence de Dieu,* et Bossuet dans le Traité *de la Connaissance de Dieu et de Soi-même ;* et, sans chercher à approfondir la différence (s'il en est) de la doctrine, j'ai senti avant tout celle des caractères et des génies.

Fénelon, on le sait, commence par demander ses preuves de l'existence de Dieu à l'aspect général de l'univers, au spectacle des merveilles qui éclatent dans tous les ordres ; les astres, les éléments divers, la structure du corps humain, tout lui est un chemin pour s'élever de la contemplation de l'œuvre et de l'admiration de l'art à la connaissance de l'ouvrier. Il y a un plan et des lois, donc il y a un architecte et un législateur. Il y a des fins marquées, donc il y a une intention suprême. Après avoir accepté avec confiance ce mode d'interprétation par les choses extérieures et la démonstration de Dieu par la nature, Fénelon, dans la seconde partie de son Traité, aborde un autre ordre de preuves; il admet le doute philosophique sur les choses du dehors et s'enferme en soi, pour arriver au même but par un autre chemin et pour démontrer Dieu par la seule nature de nos idées. Mais, en admet-

tant ce doute universel des philosophes. il ne s'effraie pas de cet état; il le décrit avec lenteur, presque avec complaisance; il n'est ni pressé, ni impatient, ni souffrant comme Pascal; il n'est pas ce que Pascal dans sa recherche nous paraît tout d'abord, ce voyageur égaré qui aspire au gîte, qui, perdu sans guide dans une forêt obscure, fait mainte fois fausse route, va, revient sur ses pas, se décourage, s'assied au carrefour de la forêt, pousse des cris sans que nul lui réponde, se remet en marche avec frénésie et douleur, s'égare encore, se jette à terre et veut mourir, et n'arrive enfin qu'après avoir passé par toutes les transes et avoir poussé sa sueur de sang.

Fénelon, dans sa marche facile, graduelle et mesurée. n'a rien de tel. Il est bien vrai qu'au moment où il se demande si la nature entière n'est pas un fantôme, une illusion des sens, et où, pour être logique, il se place dans cette supposition d'un doute absolu. il est bien vrai qu'il se dit : « Cet état de suspension m'étonne et m'effraie; il me jette au dedans de moi dans une solitude profonde et pleine d'horreur; il me gêne, *il me tient comme en l'air:* il ne saurait durer, j'en conviens; mais il est le seul état raisonnable. » Au moment où il dit cela, on sent très bien, à la manière même dont il parle et à la légèreté de l'expression, qu'il n'est pas sérieusement effrayé. Un peu plus loin, s'adressant à la raison et l'apostrophant, il lui demande : « Jusques à quand serai-je dans ce doute, qui est *une espèce de tourment,* et qui est pourtant le seul usage que je puisse faire de la raison? » Ce doute, qui est *une espèce de tourment* pour Fénelon, n'est jamais admis en supposition gratuite par Pascal. et dans la réalité il lui paraît la plus cruelle torture, et qui est la plus antipathique, la plus révoltante à la nature même. Fénelon, en se plaçant à cet état de doute à l'instar de Descartes, s'assure d'abord de sa propre existence et de la certi-

tude de quelques idées premières. Il continue dans cette voie de déduction large, agréable et facile, mêlée çà et là de petits élans d'affection, mais sans orage. On croit sentir, en le lisant, une nature angélique et légère, qui n'a qu'à se laisser aller pour remonter d'elle-même à son principe céleste. Le tout se couronne par une prière adressée surtout au Dieu infini et bon, auquel il s'abandonne avec confiance si quelquefois la parole la trahit : « Pardonnez ces erreurs, ô Bonté qui n'êtes pas moins infinie que toutes les autres perfections de mon Dieu; pardonnez les bégaiements d'une langue qui ne peut s'abstenir de vous louer, et les défaillances d'un esprit que vous n'avez fait que pour admirer votre perfection. »

Rien ne ressemble moins à la méthode de Pascal que cette voie aplanie et aisée. On n'entend nulle part le cri de détresse, et Fénelon, en adorant la Croix, ne s'y attache pas comme Pascal à un mât dans le naufrage.

Pascal, tout d'abord, commence par rejeter les preuves de l'existence de Dieu tirées de la nature : « *J'admire*, dit-il ironiquement, *avec quelle hardiesse* ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature. » Et continuant de développer sa pensée, il prétend que ces discours, qui tendent à démontrer Dieu dans ses œuvres naturelles, n'ont véritablement leur effet que sur les fidèles et ceux qui adorent déjà. Quant aux autres, aux indifférents, à ceux qui sont destitués de foi vive et de grâce, « dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune ou des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien

faibles; et je vois, par raison et par expérience, que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris. »

On peut juger nettement par ce passage à quel point Pascal négligeait et même rejetait avec dédain les demi-preuves; et pourtant il se montrait ici plus difficile que l'Écriture elle-même, qui dit dans un psaume célèbre : *Cœli enarrant gloriam Dei :*

> Les Cieux instruisent la terre
> A révérer leur Auteur, etc.

Il est curieux de remarquer que la phrase un peu méprisante de Pascal : « *J'admire avec quelle hardiesse,* etc., » avait d'abord été imprimée dans la première édition de ses *Pensées,* et la Bibliothèque Nationale possède depuis peu un exemplaire unique, daté de 1669, où on lit textuellement cette phrase (page 150). Mais bientôt les amis, ou les examinateurs et approbateurs du livre, s'alarmèrent de voir cette façon exclusive de procéder, et qui se trouvait ici en contradiction avec les Livres saints; ils firent faire un carton avant la mise en vente; ils adoucirent la phrase, et présentèrent l'idée de Pascal d'un air de précaution que le vigoureux écrivain ne prend jamais, même à l'égard de ses amis et de ses auxiliaires. La seule remarque sur laquelle je veuille insister ici, c'est l'opposition ouverte de Pascal avec ce qui sera bientôt la méthode de Fénelon. Fénelon serein, confiant et sans tourment, voit l'admirable ordonnance d'une nuit étoilée et se dit avec le Mage ou le Prophète, avec le pasteur de Chaldée : « Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent le rivage des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau! » Pascal considère cette même nuit brillante, et il sent par delà un vide que le géomètre en lui ne saurait combler; il s'é-

crie : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Comme un aigle sublime et blessé, il vole par delà le soleil visible, et, à travers ses rayons pâlis, il va chercher, sans l'atteindre, une nouvelle et éternelle aurore. Sa plainte et son effroi, c'est de ne rencontrer que silence et nuit.

Avec Bossuet, le contraste de la méthode ne serait pas moins frappant. Quand même, dans son Traité *de la Connaissance de Dieu*, le grand prélat ne s'adresserait pas au jeune Dauphin, son élève, et quand il parlerait d'un lecteur quelconque, il ne ferait pas autrement. Bossuet prend la plume, et il expose avec une haute tranquillité les points de doctrine, la double nature de l'homme; la noble origine, l'excellence et l'immortalité du principe spirituel qui est en lui, et son lien direct avec Dieu. Bossuet professe comme le plus grand des évêques; il est assis dans sa chaire, il y est appuyé. Ce n'est pas un inquiet ni un douloureux qui cherche : c'est un maître qui indique et confirme la voie. Il démontre et développe toute la suite de son discours et de sa conception sans lutte et sans effort : il ne souffre point pour prouver. Il ne fait en quelque sorte que promulguer et reconnaître les choses de l'esprit en homme sûr qui n'a pas combattu depuis longtemps les combats intérieurs; c'est l'homme de toutes les autorités et de toutes les stabilités qui parle, et qui se plaît à considérer partout l'ordre ou à le rétablir aussitôt par sa parole. Pascal insiste sur le désaccord et sur le désordre inhérent, selon lui, à toute nature. Là où l'un étend et déploie l'auguste démarche de son enseignement, lui, il étale ses plaies et son sang, et, dans ce qu'il a de plus outré, il est plus semblable à nous, il nous touche encore.

Ce n'est pas que Pascal se mette complétement de pair avec celui qu'il ramène et qu'il dirige. Sans être évêque ni prêtre, il est lui-même sûr de son fait, il sait

á l'avance son but, et laisse assez voir sa certitude, ses dédains, son impatience ; il gourmande, il raille et il malmène celui qui résiste et qui n'entend pas : mais tout d'un coup la charité ou le franc naturel l'emportent ; ses airs despotiques ont cessé ; il parle en son nom et au nom de tous, et il s'associe à l'âme en peine qui n'est plus que sa vive image et la nôtre aussi.

Bossuet ne repousse point les lueurs ni les secours de l'antique philosophie, il n'y insulte point ; selon lui, tout ce qui achemine à l'idée de la vie intellectuelle et spirituelle, tout ce qui aide à l'exercice et au développement de cette partie élevée de nous-mêmes, par laquelle nous sommes conformes au premier Être, tout cela est bon, et toutes les fois qu'une *vérité illustre* nous apparaît, nous avons un avant-goût de cette existence supérieure à laquelle la créature raisonnable est primivement destinée. Dans son magnifique langage, Bossuet aime à associer, à unir les plus grands noms, et à tisser en quelque sorte la chaîne d'or par laquelle l'entendement humain atteint au plus haut sommet. Il faut citer ce passage d'une souveraine beauté :

« Qui voit Pythagore ravi d'avoir trouvé les carrés des côtés d'un certain triangle, avec le carré de sa base, sacrifier une hécatombe en actions de grâces ; qui voit Archimède attentif à quelque nouvelle découverte, en oublier le boire et le manger ; qui voit Platon célébrer la félicité de ceux qui contemplent le beau et le bon, premièrement dans les arts, secondement dans la nature, et enfin dans leur source et dans leur principe, qui est Dieu ; qu voit Aristote louer ces heureux moments où l'âme n'est possédée que de l'intelligence de la vérité, et juger une telle vie seule digne d'être éternelle, et d'être la vie de Dieu : mais (surtout) qui voit es saints tellement ravis de ce divin exercice de connaître, d'aimer et de louer Dieu, qu'ils ne le quittent jamais, et qu'ils éteignent, pour le continuer durant tout le cours de leur vie, tous les désirs sensuels : qui voit, dis-je, toutes ces choses, reconnaît dans les opérations intellectuelles un principe et un exercice de vie éternellement heureuse.

Ce qui porte Bossuet à Dieu, c'est plutôt le principe de la grandeur humaine que le sentiment de la misère. Il a une contemplation qui s'élève graduellement de vérité en vérité, et qui n'a pas à se pencher sans cesse d'abîme en abîme. Il vient de nous peindre cette jouissance spirituelle du premier ordre, qui commence par Pythagore et par Archimède, qui passe par Aristote, et qui arrive et monte jusqu'aux Saints : il semble lui-même, en l'envisageant, dans ce suprême exemple, n'a voir fait que monter un degré de plus à l'autel.

Pascal ne procède point ainsi : il tient à marquer davantage et d'une manière infranchissable la différence des sphères. Il méconnaît ce qu'il pouvait y avoir de graduel et d'acheminant au christianisme dans la philosophie ancienne. Le savant et modéré Daguesseau, dans un plan qu'il propose d'un ouvrage à faire d'après les *Pensées*, a pu dire : « Si l'on entreprenait de mettre en œuvre les *Pensées* de M. Pascal, il faudrait y rectifier en beaucoup d'endroits les idées imparfaites qu'il y donne de la philosophie du Paganisme; la véritable religion n'a pas besoin de supposer, dans ses adversaires ou dans ses émules, des défauts qui n'y sont pas. » Mis en regard de Bossuet, Pascal peut offrir au premier moment des duretés et des étroitesses de doctrine qui nous choquent. Non content de croire avec Bossuet et Fenelon, et avec tous les chrétiens, à un Dieu caché, il aime à insister sur les caractères mystérieux de cette obscurité; il se plaît à déclarer expressément que Dieu « a voulu aveugler les unes et éclairer les autres. » Il va se heurter par moments, *s'aheurter* (c'est son mot) aux écueils qu'il est plus sage à la raison, et même à la foi, de tourner que de découvrir et de dénoncer à nu; il dira, par exemple, des prophéties citées dans l'Évangile : Vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire. » Il dira des miracles : « Les mira-

cles ne servent pas à convertir, mais à condamner. » Comme un guide trop intrépide dans une course de montagnes, côtoie exprès les escarpements et les précipices, on croirait qu'il veut braver le vertige. Pascal, contrairement à Bossuet, se prend aussi d'affection pour les petites églises, pour les petits troupeaux réservés d'élus, ce qui mène à la secte : « J'aime, dit-il, les adorateurs inconnus au monde et aux Prophètes mêmes. » Mais, à côté et au travers de ces duretés et de ces aspérités du chemin, que de paroles perçantes ! que de cris qui nous touchent ! que de vérités sensibles à tous ceux qui ont souffert, qui ont désiré, perdu, puis retrouvé la voie, et qui n'ont jamais voulu désespérer ! « Il est bon, s'écrie-t-il, d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur. » On n'a jamais mieux fait sentir que lui ce que c'est que la foi ; la foi parfaite, c'est Dieu « sensible au cœur, non à la raison. — Qu'il y a loin, dit-il, de la connaissance de Dieu à l'aimer ! »

Ce côté affectueux de Pascal, se faisant jour à travers tout ce que sa doctrine et son procédé ont d'âpre et de sévère, a d'autant plus de charme et d'empire. La manière émue dont ce grand esprit souffrant et en prière nous parle de ce qu'il y a de plus particulier dans la religion, de Jésus-Christ en personne, est faite pour gagner tous les cœurs, pour leur inspirer je ne sais quoi de profond et leur imprimer à jamais un respect attendri. On peut rester incrédule après avoir lu Pascal, mais il n'est plus permis de railler ni de blasphémer ; et, en ce sens, il reste vrai qu'il a vaincu par un côté l'esprit du dix-huitième siècle et de Voltaire.

Dans un morceau jusqu'alors inédit, et dont la publication est due à M. Faugère, Pascal médite sur l'agonie de Jésus-Christ, sur les tourments que cette âme parfaitement héroïque, et si ferme quand elle veut l'être

s'est infligée à elle-même au nom et à l'intention de tous les hommes : et ici, dans quelques versets de méditation tour à tour et d'oraison, Pascal pénètre dans le mystère de cette douleur avec une passion, une tendresse, une piété, auxquelles nulle âme humaine ne peut demeurer insensible. Il suppose tout d'un coup un dialogue où le divin Agonisant prend la parole et s'adresse à son disciple, en lui disant :

« Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais ; ne t'inquiète donc pas.

« Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

« Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes?... »

Il faut lire en entier et à sa place ce morceau. Jean-Jacques Rousseau n'aurait pu l'entendre, j'ose le croire, sans éclater en sanglots, et peut-être tomber à genoux. C'est par de telles pages, brûlantes, passionnées, et où respire dans l'amour divin la charité humaine, que Pascal a prise sur nous aujourd'hui plus qu'aucun apologiste de son temps. Il y a dans ce trouble, dans cette passion, dans cette ardeur, de quoi faire plus que racheter ses duretés et ses outrances de doctrine. Pascal est à la fois plus violent que Bossuet et plus sympathique pour nous; il est plus notre contemporain par le sentiment. Le même jour où l'on a lu *Childe-Harold* ou *Hamlet, René* ou *Werther*, on lira Pascal, et il leur tiendra tête en nous, ou plutôt il nous fera comprendre et sentir un idéal moral et une beauté de cœur qui leur manque à tous, et qui, une fois entrevue, est un désespoir aussi. C'est déjà un honneur pour l'homme que d'avoir de tels désespoirs placés en de si hauts objets.

Quelques curieux et quelques érudits continueront d'étudier à fond tout Pascal; mais le résultat qui paraît aujourd'hui bon et utile pour les esprits simple-

ment sérieux et pour les cœurs droits, le conseil que je viens leur donner d'après une lecture faite dans cette dernière édition des *Pensées*(1), c'est de ne pas prétendre trop pénétrer dans le Pascal particulier et janséniste, de se contenter de le deviner par ce côté et de l'entendre en quelques articles essentiels, mais de se tenir avec lui au spectacle de la lutte morale, de l'orage et de cette passion qu'il ressent pour le bien et pour un digne bonheur. En le prenant de la sorte, on résistera suffisamment à sa logique, quelque peu étroite, opiniâtre et absolue; on s'ouvrira cependant à cette flamme, à cet essor, à tout ce qu'il y a de tendre et de généreux en lui; on s'associera sans peine à cet idéal de perfection morale qu'il personnifie si ardemment en Jésus-Christ, et l'on sentira qu'on s'est élevé et purifié dans les heures qu'on aura passées en tête-à-tête avec cet athlète, ce martyr et ce héros du monde moral invisible : Pascal pour nous est tout cela.

Le monde marche; il se développe de plus en plus dans les voies qui semblent le plus opposées à celles de Pascal, dans le sens des intérêts positifs, de la nature physique, travaillée et soumise, et du triomphe humain par l'industrie. Il est bon qu'il y ait quelque part contre-poids; que, dans quelques cabinets solitaires, sans prétendre protester contre le mouvement du siècle, des esprits fermes, généreux et non aigris, se disent ce qui lui manque et par où il se pourrait compléter et couronner. De tels réservoirs de hautes pensées sont nécessaires pour que l'habitude ne s'en perde point absolument, et que la pratique n'use pas tout l'homme. La société humaine, et pour prendre un exemple plus net, la société française m'apparaît quelquefois comme un voyageur infatigable, qui fait son chemin et poursuit sa voie sous plus d'un costume, et en changeant de

(1) Celle de M. Havet.

nom et d'habit bien souvent. Depuis 89, nous sommes debout et nous marchons : où-allons-nous? qui le dira? mais nous marchons sans cesse. Cette révolution, au moment où on la croyait arrêtée sous une forme, elle se relevait et se poursuivait sous une autre : tantôt sous l'uniforme militaire, tantôt sous l'habit noir de député; hier en prolétaire, avant-hier en bourgeois. Aujourd'hui, elle est industrielle avant tout; et c'est l'ingénieur qui a le pas et qui triomphe. Ne nous en plaignons point, mais rappelons-nous l'autre partie de nous-mêmes, et qui a fait si longtemps l'honneur le plus cher de l'humanité. Allons voir à Londres, allons visiter et admirer le Palais de Cristal et ses merveilles (1), allons l'enrichir et l'enorgueillir de nos produits : oui, mais en chemin, mais au retour, que quelques-uns se redisent avec Pascal ces paroles qui devraient être gravées au frontispice :

« Tous les corps, le firmament, les étoiles et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

« De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée ; cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité ; cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel. »

Car c'est ainsi que s'exprime Pascal dans ces Pensées courtes et brèves, écrites pour lui seul, un peu saccadées, et sorties, comme par jet, de la source même.

(1) [Allusion à la première Exposition Universelle qui fut organisée au Palais de Cristal, à Londres.]

TABLE DES MATIERES

Avant-propos 1
Régnier 5
Malherbe 10
L'Académie française 38
Guez de Balzac 55
Voiture 78

Les arbitres du langage :
Vaugelas, La Motte le Vayer 92
Mlle de Scudéry et la société du XVIIe siècle 111

Sceptiques et Libertins :
I. M. de la Rochefoucauld 131
II. Le Cardinal de Retz 146
III. Saint-Evremond 161
IV. Bussy-Rabutin 177
Pierre Corneille 185
Pascal et Port-Royal 201

5467-25. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ. (1-19.6).

PA
2291
.L5

PQ
2391
.L5

Sainte-Beuve, C. A.

La Littérature Française